

Elis MARTINETTI

Collaborer face aux défis de la cohabitation humain-loup : le cas du
projet OPPAL

Mémoire de master en sciences sociales - pilier anthropologie
date de soutenance : 12.12.2025
directeur du mémoire : Jérémie Forney
membre du jury : Jean Bacchetta

Remerciements :

Je souhaite exprimer ma sincère gratitude à toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce mémoire.

Je tiens à adresser mes remerciements au professeur Jérémie Forney, pour la qualité de son encadrement, sa disponibilité et la pertinence de ses conseils. Son accompagnement a été déterminant et précieux dans l'élaboration et la maturation de ce travail de recherche. Je remercie Jean Bacchetta pour avoir accepté de participer à ma défense en qualité d'expert.

J'exprime également ma gratitude à mon amie Kim Chi, pour sa présence et son soutien moral tout au long de ce parcours. Les nombreuses heures passées à échanger, réfléchir et écrire ensemble ont constitué une source précieuse de motivation, de réflexion et d'équilibre personnel.

Enfin, je souhaite surtout remercier le directeur d'OPPAL, Jérémie Moulin, ainsi que l'ensemble des participants et participantes qui ont accepté de m'accorder leur temps, et de partager avec moi leurs expériences et leurs perspectives. Leurs témoignages ont constitué une source inestimable d'apprentissage et d'inspiration, et forment le cœur même de ce travail ethnographique. Sans leur contribution, ce travail n'aurait pu voir le jour.

Résumé :

Dans un contexte de tensions liées au retour du loup en Suisse, qui opposent la volonté de préserver l'espèce, valorisée pour son rôle écologique et comme symbole du retour d'une nature sauvage perdue, à la volonté de limiter ou d'éliminer sa présence, perçue comme une menace pour l'homme et pour les activités alpines et rurales, opère OPPAL. L'association promeut la cohabitation entre les êtres humains et les grands prédateurs, dans le but, d'une part, de favoriser la présence du loup et, d'autre part, de soutenir les acteurs de l'alpage dans la poursuite de leurs activités, en réduisant le stress, les pertes et les craintes.

Le projet repose sur la collaboration directe entre des acteurs très différents, en particulier entre les éleveurs/bergers et les bénévoles, issus de contextes et de milieux sociaux souvent différents. Ces différences, qui peuvent également se refléter dans leurs visions et opinions sur le loup, soulèvent la question de savoir comment ces acteurs parviennent à surmonter la complexité de la thématique et les tensions pour construire et maintenir une collaboration. À travers une approche qualitative fondée sur l'observation participante et des entretiens semi-structurés menés dans quatre alpages, cette recherche analyse le fonctionnement d'OPPAL en tant qu'acteur de la conservation, les visions des acteurs impliqués dans le projet et les mécanismes qui permettent la formation et le maintien d'un réseau stable et fonctionnel de coopération entre des acteurs hétérogènes.

Trois axes principaux guident cette recherche. Le premier concerne les approches à la conservation et permet d'examiner le fonctionnement, les objectifs et les principes qui orientent l'action d'OPPAL, que vise la conciliation des exigences écologiques et des activités pastorales. Le deuxième explore les différentes relations entre l'être humain et la nature, en approfondissant des multiples représentations du non-humain, du paysage, du sauvage et le rôle attribué à l'être humain par rapport à ces dimensions. Le troisième se concentre sur les processus qui rendent possible la collaboration entre les acteurs hétérogènes, aux visions et objectifs potentiellement contrastés, en mettant en évidence les mécanismes qui favorisent la construction d'un réseau opérationnel capable de soutenir un travail commun et de dépasser la complexité de la thématique dans laquelle s'inscrit le projet.

Table des matières

1. Introduction	5
1.1 L'extermination et le retour du loup en Suisse	7
1.2 Les mesures de protection et indemnités	8
1.3 Le loup dans le projet de conservation de la biodiversité	11
1.4 L'enjeu de la cohabitation	12
1.5 OPPAL	14
2. Ancrages théoriques	15
2.1 État littérature et exploration des concepts	15
2.1.1 Relation entre l'homme et la nature	15
2.1.2 Conservation de la biodiversité.....	25
2.2 Cadre théorique - collaboration entre différents acteurs	37
3. Méthodologie	41
3.1 Choix du thème et réflexions sur l'implication personnelle	41
3.2 Entrée dans le terrain et collecte des données	43
3.2.1 Les entretiens	43
3.2.2 L'observation participante.....	49
3.3 Le terrain, transformation de la recherche et du chercheur	51
3.4 Une immersion sensorielle, auto-ethnographie	53
3.5 Analyse des données	55
4. Analyse	56
4.1 OPPAL	56
4.1.1 « Qui sommes-nous » - OPPAL décrit par l'association	57
4.1.2 OPPAL pour les éleveurs et les bergers	61
4.1.3 OPPAL pour les bénévoles.....	65
4.1.4 Pragmatisme, échange et rencontre : l'approche d'OPPAL en tant qu'acteur de la conservation. 68	
4.2 Moutons et loups comme symboles de visions du monde différentes	74
4.2.1 Éleveurs et bergers.....	75
4.2.2 Les bénévoles OPPAL	78
4.3 Sur le terrain d'OPPAL : collaboration, échanges et confiance	84
4.4 Surmonter les tensions : les mécanismes de collaboration entre acteurs hétérogènes ...	85
4.4.1 OPPAL entre traduction et assemblage : construire et maintenir un réseau hétérogène.....	86
5. Conclusion	104
Bibliographie	107

1. Introduction

« Avec le loup, ce sont 365 jours de peur » (swissinfo.ch, 2024)

Ceci n'est qu'un exemple des titres de l'actualité qui traitent de la problématique du retour du loup sur le territoire suisse et de son conflit avec l'activité humaine, en particulier l'élevage de bétail. La présence du loup en Suisse est source de grands débats, conduit souvent à une polarisation et a une forte division politique et sociale. C'est un sujet extrêmement brûlant, qui peut entraîner des réactions très fortes et déclencher des émotions et des conflits entre différents acteurs. Les tensions liées au retour du loup opposent la volonté de préserver l'espèce, valorisée notamment pour son rôle écologique, à celle de limiter ou d'éliminer sa présence, perçue comme une menace pour l'être humain et pour les activités alpines et rurales.

C'est dans ce contexte qu'opère OPPAL (Organisation pour la protection des alpages), qui promeut la coexistence entre les êtres humains et les grands prédateurs. Le but de l'organisation est, d'une part, de favoriser la présence du loup et, d'autre part, de soutenir les exploitants d'alpages dans l'exercice de leurs activités, en réduisant le stress, les pertes et les inquiétudes des éleveurs et des bergers. Au milieu des tensions liées à la présence du loup, l'association OPPAL mène un travail de terrain particulier, fondé sur un système de surveillance nocturne du bétail assuré par des bénévoles, qui ouvre la voie à une collaboration directe entre des acteurs hétérogènes. Son fonctionnement implique la coprésence sur les alpages, des acteurs de l'alpage et des bénévoles, deux groupes dont les visions, représentations et opinions au sujet du loup peuvent être très différentes. L'approche pragmatique d'OPPAL, ainsi que la collaboration étroite entre différents acteurs (éleveurs/bergers, bénévoles, scientifiques, défenseurs de l'environnement, société civile) ont motivé mon intérêt à me concentrer sur leur action comme point clé pour analyser les enjeux de la cohabitation entre le loup et l'activité humaine. Ce qui m'intéresse dans l'action OPPAL, est précisément sa centralité dans la cohabitation, non seulement entre l'activité humaine et le loup, mais aussi entre des acteurs qui viennent de milieux différents et qui peuvent avoir des idées et des objectifs différents et potentiellement conflictuels.

À travers une étude qualitative qui combine l'observation participante de l'action OPPAL et des entretiens avec les différents acteurs impliqués dans le projet, mon objectif est de développer une analyse permettant de répondre à la question suivante :

« Comment les acteurs impliqués dans le projet OPPAL parviennent-ils à surmonter la complexité et les tensions liées à la présence du loup en Suisse afin de collaborer et travailler ensemble ? »

Ce travail est divisé en deux parties. La première partie se compose d'abord d'une contextualisation générale de la situation, retraçant la dimension historique du retour du loup en Suisse, présentant les mesures de protection et d'indemnisation existantes, approfondissant le rôle du loup dans le projet de conservation de la biodiversité et expliquant les enjeux de cohabitation, tout en présentant OPPAL de manière plus détaillée. Cette première partie se poursuit par la présentation des fondements théoriques, à travers une revue de la littérature existante ainsi que l'exposé des concepts et du cadre théorique qui seront mobilisés dans l'analyse. L'état de la littérature permettra d'introduire deux axes de recherche que sont fondamentaux pour la compréhension et l'analyse de l'action OPPAL en lien avec la problématique : la relation homme et nature et l'anthropologie de la conservation. Se pencher sur la relation entre l'homme et la nature est utile pour comprendre les différentes représentations et liens que l'homme entretient avec le non-humain, dans le cas d'OPPAL, avec le loup, mais également avec les animaux de rente¹ et, plus largement, avec la « nature ». Le deuxième axe, qui porte sur l'anthropologie de la conservation, s'attache à explorer les dynamiques dominantes qui structurent les actions de conservation ainsi que les alternatives proposées ou étudiées par de nombreux chercheurs. Cet axe a pour objectif d'apporter des éléments d'analyse permettant de considérer OPPAL sous l'angle de la conservation et d'en expliciter les enjeux. Ce chapitre permettra de présenter une partie de la littérature existante sur ces thématiques, ainsi que des concepts fondamentaux issus de ces travaux, qui seront mobilisés dans l'analyse. Le chapitre suivant exposera le cadre théorique, lequel permettra d'introduire les outils utiles à l'analyse de la collaboration entre acteur hétérogènes que caractérise l'action OPPAL. La première partie du mémoire se conclura par la méthodologie, où seront présentées la démarche adoptée (choix du sujet, collecte et analyse des données), ainsi que des réflexions personnelles et l'évolution du processus de recherche. La deuxième partie sera consacrée à l'analyse des données qualitatives recueillies. Elle visera à mettre en lumière les principaux résultats de la recherche, à les confronter au cadre théorique et à la littérature existante, et à en dégager les

¹ La notion d'animaux de rente rassemble les animaux d'espèces détenues directement ou indirectement en vue de la production de denrées alimentaires ou pour fournir une autre prestation déterminée, ou qu'il est prévu d'utiliser à ces fins (Jura.ch, 2025).

éléments les plus significatifs. Le travail se conclura par une conclusion générale, qui proposera une synthèse des apports de l'étude.

1.1 L'extermination et le retour du loup en Suisse

Les conflits nés de la coprésence du loup et des activités humaines sur un même territoire ont conduit à son extermination en Europe centrale et en Suisse entre le 18^e et le 19^e siècle. Le loup était considéré comme une menace pour le bétail, les ressources agricoles et l'homme, ce qui a conduit à une intense campagne de chasse et de persécution de l'animal, qui a finalement abouti à sa disparition totale. En outre, l'expansion de l'agriculture, des zones urbaines et la déforestation massive ont entraîné une réduction progressive de l'habitat du loup et ont accentué les conflits de coprésence et de partage de l'espace. La chasse intensive ne concernait pas seulement les loups, mais aussi leurs principales proies, telles que les cerfs et les chevreuils. La diminution de la faune sauvage a augmenté la prédation du bétail, ce qui a encore intensifié les conflits avec l'homme (GSW, 2025). Après avoir pratiquement disparu de la région alpine et de la majeure partie de l'Europe occidentale entre le 19^e et le début du 20^e siècle, le loup est revenu dans les territoires occidentaux à la fin du siècle dernier. En Suisse, son retour date de 1996 (KORA, 2025). Ce retour trouve son origine dans les territoires italiens où l'espèce n'a jamais disparu. Ce mouvement d'expansion naturelle a permis aux loups de revenir dans les Alpes suisses, où les zones montagneuses et les espaces naturels offrent un habitat adéquat. Actuellement, les loups sont principalement présents dans les Alpes et les Préalpes, et leur présence a été détectée dans presque tous les cantons suisses, à l'exception de Schaffhouse (SH) et de Bâle-Campagne (BL) (KORA, 2025). La première formation stable d'une meute en Suisse remonte à 2012, dans la région du Calanda, entre les cantons des Grisons et de Saint-Gall. Depuis, d'autres meutes se sont formées dans plusieurs cantons alpins, dont Glaris, les Grisons, le Tessin, Vaud et le Valais, marquant un retour important de l'espèce dans le pays (KORA, 2025).

Le retour du loup a été permis et encouragé par la protection légale dont il bénéficie. Le loup est en effet une espèce protégée au niveau national et international. Sa protection est inscrite dans diverses lois et conventions, qui réglementent sa protection et établissent d'éventuelles exceptions pour gérer les conflits avec l'activité humaine, notamment l'élevage. Au niveau international, la Suisse est signataire d'importantes conventions de protection de la faune, notamment, la Convention de Berne (Council of Europe, 1979), relative à la conservation de la faune sauvage et du milieu naturel de l'Europe, qui définit le loup comme une espèce

strictement protégée. Au niveau national, la loi sur la chasse protège le loup et interdit sa chasse sans autorisation. L'ordonnance sur la chasse (OChP) prévoit les exceptions, précisées dans le « plan loup » : dans des cas particuliers, par exemple lorsqu'un loup cause des dommages répétés au bétail, les autorités peuvent autoriser son abattage (OFEV, 2016). L'ordonnance sur la chasse a par ailleurs été modifiée en 2024 afin d'autoriser la régulation préventive des loups, ce qui n'était pas permis auparavant (Admin, 2024). Cette modification permet aux autorités d'intervenir avant que des dommages importants au bétail ne surviennent, afin de prévenir les conflits avec les éleveurs.

La présence du loup et les mesures légales de protection sont au centre d'importants débats dans les sphères politiques et publiques. Son retour s'est heurté à la présence humaine et en particulier à la pratique des élevages dans les zones de montagne. En effet, les animaux d'élevage sont des proies potentielles pour le loup et les attaques sur le bétail sont donc, depuis son retour, la principale raison des conflits concernant sa présence. La majorité des animaux de rente attaqués sont des moutons (90%) (KORA, 2025), les animaux plus grands tels que les bovins et les chevaux sont rarement victimes, bien que la prédation sur les jeunes bovins ait été perçue comme problématique ces dernières années. Selon les données publiées par ProNatura, de début 2024 à fin août 2024, le nombre de prédatons de bétail a été de 114 dans le canton de Vaud, 210 en Valais, 116 dans les Grisons et 1 à Glaris (ProNatura, 2024).

« Les chiffres de fin août présentés par les cantons du Valais et des Grisons sont éloquentes : bien que la population de loups augmente encore légèrement, les prédatons sur les animaux de rente continuent de diminuer. En Valais, elles ont diminué de 20 % par rapport à la même période de l'année précédente, et même de 35 % dans les Grisons. En 2023 déjà, c'est-à-dire avant l'introduction de la lutte proactive contre le loup, le nombre de prédatons avait diminué de manière significative par rapport à 2022. Ces chiffres confirment l'efficacité de la protection des troupeaux. » (ProNatura, 2024)

Malgré la diminution de la prédation dans certains cantons, les conflits et le mécontentement ne s'atténuent pas.

1.2 Les mesures de protection et indemnisations

La prédation des animaux de rente et les conflits avec l'agriculture de montagne ont conduit à l'élaboration de diverses mesures : certaines soutiennent la protection des troupeaux et d'autres visent à assurer la compensation des pertes. Depuis 2014, la protection des troupeaux pendant l'estivage est incluse dans l'ordonnance sur les paiements directs de l'Office fédéral de l'agriculture. Cette réglementation permet aux agriculteurs de bénéficier d'un soutien financier pour les mesures de protection du bétail dans les zones d'estivage. L'Office fédéral

de l'environnement (OFEV) alloue chaque année 2,4 millions de francs pour financer des mesures de protection des troupeaux contre les prédateurs, avec le soutien de la Coordination nationale Protection des troupeaux d'AGRIDEA (centre de conseil indépendant pour l'agriculture et l'agroalimentaire en Suisse). L'Office fédéral de l'agriculture (OFAG) intervient également par le biais de l'Ordonnance sur les contributions d'estivage, en soutenant financièrement les alpages à troupeaux protégés (AGRIDEA, 2025). Ce financement concerne principalement trois stratégies de protection : les chiens de protection, les clôtures et les bergers.

L'achat et l'utilisation des chiens de protection des troupeaux (CPT) en Suisse sont soutenus par des subventions fédérales. Le coût d'un chien varie de 300 CHF pour un chiot à environ 1200 CHF pour un jeune chien formé. La Confédération offre une contribution annuelle de 1200 francs par chien de protection enregistré. En outre, pour les pâturages avec chien, une contribution de 2 000 CHF est versée pour les pâturages surveillés en permanence par un berger et de 500 CHF pour les pâturages sans surveillance permanente. L'OFEV prend également en charge 80 % des coûts liés à l'installation de clôtures le long des chemins de randonnée, ce qui permet de réduire les conflits éventuels avec les randonneurs (AGRIDEA, 2025).

Des clôtures supplémentaires pour la protection du bétail en Suisse peuvent être financées sur demande, notamment : l'amélioration des clôtures électriques sur les alpages de printemps et d'automne, les clôtures pour les parcs de nuit sur les alpages, les clôtures le long des sentiers de randonnée sur les alpages avec des chiens de protection, et les clôtures pour protéger les ruches contre les ours bruns. Des fiches techniques et des conseils personnalisés sont disponibles pour aider les agriculteurs à choisir la clôture la plus appropriée pour protéger efficacement leurs animaux (AGRIDEA, 2025).

Le financement des bergers pour la surveillance des troupeaux en Suisse est soutenu par l'Office fédéral de l'agriculture (OFAG) par le biais des contributions d'estivage. Le salaire net d'un berger se situe entre 100 et 180 francs par jour, en fonction de l'expérience, de la taille du troupeau et de l'engagement. Pour les troupeaux d'environ 500 à 600 bêtes, l'OFAG prend en charge une partie du salaire (AGRIDEA, 2025). Afin de garantir un financement à long terme dans les zones à risque, on explore la possibilité de mieux organiser le pâturage et de regrouper les petits troupeaux.

Malgré les mesures de protection encouragées, tous les alpages ne sont pas en mesure ou ne veulent pas les mettre en œuvre. De plus, ces mesures ne sont pas efficaces à 100 % et les pertes ne sont pas réduites à zéro. Les pertes de bétail attaqué par le loup sont alors indemnisées.

Le Plan loup (OFEV, 2007) stipule que les dommages causés par le loup aux animaux de rente et aux cultures agricoles sont indemnisés conjointement par la Confédération et les cantons (80 % par la Confédération et 20 % par le canton). Mais les indemnisations nécessitent des actions pratiques et bureaucratiques non négligeables. Pour obtenir l'indemnisation, il est nécessaire de présenter la carcasse de l'animal touché et, en cas de doute, les cantons peuvent faire appel à des experts pour une évaluation. La première condition est donc de retrouver l'animal, ce qui n'est parfois pas évident, en particulier sur les grands alpages non clôturés. Souvent, une attaque signifie également la rupture d'une clôture et la panique totale de tout le troupeau, qui peut subir des dommages physiques dus au stress (avortements spontanés, blessures, etc.). Parfois, pour vérifier l'attaque, il est possible de prélever des échantillons de matière organique (comme de la salive, des poils ou des excréments) pour confirmer que le responsable est bien un loup. Les échantillons prélevés sont envoyés au KORA, l'institut chargé de surveiller la population de loups en Suisse, pour une analyse génétique qui confirme la présence du loup comme responsable. L'éleveur doit présenter une demande d'indemnisation pour les animaux touchés, en joignant les preuves du dommage.

Bien que l'indemnisation existe et couvre la perte économique de l'animal, cette mesure ne suffit pas à calmer la forte opposition des agriculteurs à la présence du loup. La recherche de la carcasse, la vérification des dommages et la demande d'indemnisation viennent s'ajouter aux nombreuses tâches administratives que les agriculteurs doivent déjà accomplir dans d'autres domaines centraux de leur travail, comme le cadre des paiements directs (3–5 % du temps de travail) (Mack et al., 2024) ainsi que les contrôles agricoles (SWI, 2024). En outre, les mesures de protection, même si elles sont encouragées et en partie financées, exigent également beaucoup plus de travail de la part des éleveurs/bergers, travail qui n'est souvent ni pris en compte ni financé. D'autre part, la perte n'est pas seulement économique, elle peut aussi affecter profondément les éleveurs/bergers sur le plan émotionnel, qui retrouvent les carcasses de leurs animaux dans des conditions parfois déplorables. C'est

pourquoi les aspects économiques ne peuvent suffire à expliquer l'opposition à la présence du loup, et les indemnités ne suffisent pas à garantir une coexistence pacifique.

1.3 Le loup dans le projet de conservation de la biodiversité

Alors que sa présence, comme par le passé, perturbe et entre en conflit avec l'activité agricole, ce chapitre examine les raisons de sa protection légale et les arguments en faveur de son retour. Face à la problématique de la perte de biodiversité et de la dégradation des écosystèmes, la Convention de Berne, officiellement la Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe, a été créée dans le but de protéger la biodiversité en Europe, en accordant une attention particulière aux espèces et aux habitats menacés, et en encourageant la coopération internationale pour la conservation de la faune et de la flore sauvages et des milieux naturels. Le retour du loup et sa protection s'inscrivent donc dans une réponse à la crise environnementale actuelle et à la perte d'habitat et de biodiversité due à la présence importante et généralisée de l'homme et de ses activités. Les raisons de la volonté de protéger le loup sont argumentées par les avantages que la présence de l'animal apporte aux écosystèmes. Lorsque l'on parle des avantages de la présence du loup, on cite souvent l'exemple des études sur le parc national de Yellowstone, où le retour du loup a créé un effet positif en chaîne, montrant comment sa présence régule les populations d'ongulés tels que les cerfs et les wapitis (ProNatura, 2021). L'aspect mis en évidence est donc le rôle du loup dans la promotion de la biodiversité, sa présence ayant des effets en chaîne sur les écosystèmes, phénomène connu sous le nom de « cascade trophique ». Une cascade trophique est un changement au sommet de la pyramide trophique qui génère un « effet domino » sur tous les niveaux inférieurs (Parconazionale dello stivio, 2019). En d'autres termes, les différents niveaux trophiques sont liés les uns aux autres, la modification de l'un des maillons (niveaux trophiques) peut avoir des effets et entraîner des changements sur tout le reste de la chaîne, à tous les niveaux trophiques.

En Suisse, le loup réduit le nombre d'ongulés (en particulier les cerfs et les chevreuils) et modifie leur comportement alimentaire, réduisant ainsi le broutage des forêts. Cela favorise la croissance d'arbres essentiels tels que les sapins et les érables, aidant ainsi les forêts à résister au changement climatique. Les experts forestiers observent que les forêts où vivent des loups se régénèrent mieux (ProNatura, 2021). La présence du loup favorise également les nécrophages, tels que les gypaètes barbus et les corbeaux, qui se nourrissent des carcasses laissées par le prédateur. Il est également possible qu'il contribue à réduire les populations

de renards, qui exercent une forte pression sur les animaux plus petits tels que les lièvres, les rongeurs et certaines espèces d'oiseaux. Cet équilibre favorise la diversité des espèces dans les zones où le loup est présent. En plus de contribuer à la régulation des espèces sauvages, le loup encourage une meilleure gestion des troupeaux, qui peuvent endommager la végétation s'ils sont laissés sans surveillance et transmettre des maladies à la faune sauvage (ProNatura, 2021).

Selon ces arguments, la présence du loup est bénéfique pour les écosystèmes mais aussi pour l'homme, car la crise environnementale a des conséquences de plus en plus importantes sur la qualité de vie et les activités humaines, en particulier l'agriculture (fortes pluies, glissements de terrain, etc.). La protection du loup représente donc un engagement à préserver une espèce qui joue un rôle clé dans les écosystèmes naturels, apportant des avantages à la fois à l'environnement et à la société.

Équilibrer les dommages causés par les loups avec leurs avantages peut offrir une perspective plus équilibrée sur ce prédateur, en soulignant son rôle dans la conservation de la nature. Nous voyons donc comment le retour du loup s'inscrit dans une mission plus large de conservation qui vise à protéger et à promouvoir la biodiversité et les habitats naturels. D'autres arguments en faveur du retour du loup sont davantage liés à une conscience et à une revendication des droits des non-humains, dont la présence sur le territoire est justifiée par leur droit à la vie et au territoire.

1.4 L'enjeu de la cohabitation

La réintroduction du loup, entre les avantages écologiques, les droits des non-humains et les problèmes liés à l'élevage, a créé de grandes discussions et tensions au sein de la population suisse. Outre les différentes visions et opinions sur le sujet et la gestion de la situation, le retour du loup suscite des émotions fortes et donne parfois lieu à de confrontations et manifestations véhémentes. L'enjeu d'une cohabitation à la fois pacifique et la moins conflictuelle possible, tant entre le loup et les activités humaines qu'entre les différents acteurs concernés par la thématique, constitue dès lors le cœur de mon intérêt.

Le financement des mesures de protection décrites précédemment vise à favoriser cette cohabitation, mais d'autres efforts sont en cours. Plusieurs associations qui souhaitent

promouvoir et protéger le loup et la biodiversité s'engagent dans des activités visant à favoriser une cohabitation pacifique.

Le Groupe Loup Suisse offre dans certains cas un soutien direct aux éleveurs pour la mise en œuvre de mesures de protection du bétail (Groupe Loup Suisse, 2025). AGRIDEA offre des conseils techniques pour l'installation et l'entretien de clôtures électriques anti-loups, organise des formations sur l'utilisation et la gestion des chiens de protection du bétail, et fournit des documents pratiques sur la manière de minimiser les risques de prédation (AGRIDEA, 2025). KORA, chargée par la Confédération suisse de la surveillance des grands carnivores, fournit un soutien scientifique et pratique, coordonne des projets de surveillance pour étudier les habitudes des loups et proposer des stratégies d'atténuation basées sur des données scientifiques (KORA, 2025). KORA étudie aussi les circonstances qui provoquent les attaques sur les bovins et les équidés, identifie les zones à risque et teste l'efficacité des mesures de protection des troupeaux et de dissuasion. Les éventuels changements de comportement des animaux en présence du loup sont observés et KORA développe des stratégies de communication pour informer et impliquer les éleveurs, en favorisant les échanges objectifs et l'adoption de pratiques qui réduisent les conflits (KORA, 2025). Le WWF, à travers le programme « Entre Chien et Loup », favorise la cohabitation entre les loups et les activités pastorales en soutenant les éleveurs grâce à la présence de bénévoles près des troupeaux, en sensibilisant les touristes et les résidents au comportement des loups et des chiens de protection, en mettant en place des mesures pratiques pour protéger le bétail et en surveillant scientifiquement les interactions entre les prédateurs et les troupeaux (WWF, 2025). L'initiative *Pasturs Voluntaris* implique des bénévoles spécialement formés qui soutiennent les éleveurs dans les activités quotidiennes de protection du bétail, en participant à des tâches telles que l'installation et l'entretien des clôtures, la surveillance des troupeaux et la gestion des déplacements saisonniers des pâturages (Pasturs Voluntaris, 2025).

Parmi toutes les associations suisses qui s'engagent à proposer des mesures pour améliorer la cohabitation entre la présence du loup et l'activité humaine, une en particulier a attiré mon attention, d'une part en raison d'un intérêt personnel dû à des connaissances qui m'ont parlé de cette association et d'autre part en raison du caractère particulier, pragmatique et collaboratif de leur travail. Le nom de l'association en question est OPPAL (Organisation pour la protection des alpages).

1.5 OPPAL

OPPAL est une organisation qui veut « *défendre la biodiversité et favoriser la mise en place d'une cohabitation pacifique entre faune sauvage et activités humaines.* » (OPPAL, 2025)

Pour expliquer la naissance d'OPPAL, le directeur et co-fondateur OPPAL, Jérémie Moulin, raconte qu'il est né et a grandi dans le Valais, qu'il a étudié la biologie et qu'il s'est toujours intéressé à la nature. Pendant ses études de biologie, il a également fait de la photographie animalière. En entendant parler du retour du loup en Valais, il a commencé à suivre sa trace et s'est rapidement retrouvé dans les alpages et au contact des bergers. Une fois conscient de la problématique des bergers, obligés de surveiller leurs troupeaux la nuit pour les protéger, il commence à organiser des veillées bénévoles avec des amis et a l'idée d'impliquer d'autres bénévoles. C'est ainsi qu'est née l'action OPPAL.

Ayant grandi dans le Valais et étant familier avec le monde de l'élevage et des alpages, il a voulu trouver une solution pour favoriser la coexistence entre la pratique alpine et la présence du loup. Dans les premières années, l'objectif du fondateur était de soutenir les éleveurs intéressés à protéger leur bétail contre les prédateurs, en particulier pendant la nuit. Pour ce faire, il a organisé des équipes de bénévoles pour surveiller les alpages la nuit, afin de dissuader les loups d'attaquer. Ces activités visent également à sensibiliser les bénévoles au sujet du loup, en les plongeant dans la réalité quotidienne des éleveurs et des bergers de montagne. L'objectif est donc double : réduire les attaques contre les troupeaux et sensibiliser les non-experts à la complexité de la coexistence avec les loups (OPPAL, 2025).

Pour favoriser une meilleure cohabitation entre les grands carnivores et le pastoralisme, OPPAL a structuré son action autour de trois axes principaux. Le premier consiste à former des équipes de surveillance nocturne pour protéger les troupeaux et éloigner les loups en cas d'attaque. Le deuxième vise à sensibiliser le grand public par le biais de conférences et de cours d'information. Le troisième se concentre sur la collecte de données scientifiques sur le terrain, en collaboration avec la fondation KORA et avec des chercheurs universitaires (OPPAL, 2025). Par ses activités de surveillance, OPPAL collecte une énorme quantité de données scientifiques utiles au suivi. En 2024, l'association a effectué 21'755 heures de surveillance sur 24 alpages situés dans le Valais et le Jura vaudois, soutenant ainsi 90 propriétaires de bétail (OPPAL, 2025). Les informations recueillies dans les heures de

surveillances sur le loup sont envoyées à KORA et partagées avec les équipes de recherche de l'UNIL et de la HES. OPPAL se propose comme une association neutre et apolitique, qui ne s'oppose pas aux abattages de loups autorisés par les cantons. Cette neutralité distingue OPPAL d'autres organisations plus militantes.

2. Ancrages théoriques

2.1 État littérature et exploration des concepts

Ce chapitre a pour objectif de présenter l'état de la littérature relative à la problématique étudiée et d'explorer les principaux concepts qui en émergent. Il s'agira, d'une part, de mettre en lumière les apports des recherches existantes sur les relations entre l'homme et la nature et les dynamiques de conservation, et, d'autre part, d'identifier des concepts fondamentaux qui guideront l'analyse. Cette exploration conceptuelle permettra de construire un cadre de référence indispensable pour comprendre les enjeux liés à l'action d'OPPAL et pour nourrir la réflexion qui sera développée dans les chapitres analytiques.

2.1.1 Relation entre l'homme et la nature

La relation entre l'être humain et la nature, entre l'humain et le non-humain, n'est pas universelle, mais varie en fonction des différentes ontologies et visions du monde (Descola 2005). D'une part, cette relation permet d'explorer la place que l'être humain perçoit comme étant la sienne dans le monde et la réalité dans laquelle il vit, en fonction de la société et de la culture auxquelles il appartient. D'autre part, elle a des implications pratiques importantes, influençant la manière dont les êtres humains interagissent avec leur environnement et avec les êtres non-humains.

La centralité de cette relation dans la compréhension de la vision du monde et des activités humaines la rend d'un grand intérêt anthropologique. De nombreuses recherches se sont concentrées sur l'analyse de la relation entre l'humain et le non-humain. Sans prétendre à une présentation exhaustive des études sur ce sujet, ce chapitre se propose, dans un premier temps, d'introduire quelques concepts fondamentaux pour analyser et comprendre cette relation. Il explorera ensuite des études qui examinent la manière dont cette relation influence la perception et la représentation des animaux considérés comme « sauvages » (tels que le loup) et des animaux de rente.

Philippe Descola a largement concentré ses recherches sur les différentes relations entre l'humain et le non-humain, identifiant comment différentes sociétés perçoivent et interagissent autrement avec l'environnement et le monde qui les entoure. Dans son livre *Par-delà nature et culture* (2005), Descola propose un cadre pour analyser comment l'identification et les relations structurent l'expérience humaine. Pour comprendre les liens entre les êtres humains et la nature, Descola présente différents modes d'identification, c'est-à-dire des schémas fondamentaux à travers lesquels les humains structurent leur expérience du monde et des autres. Les modes d'identification sont basés sur des critères qui définissent la façon dont les humains perçoivent les similitudes et les différences entre eux-mêmes et les autres êtres vivants. Ces critères reposent sur deux axes principaux : l'intériorité et la physicalité. Chaque mode d'identification représente une manière différente de percevoir les continuités et les discontinuités entre l'humanité et le reste du monde vivant.

« L'identification opère sur le plan des « intériorités » (les objets qui peuplent le monde sont-ils, comme moi, dotés d'une intention ?) et sur le plan des « physicalités » (ces objets partageant-ils les mêmes propriétés matérielles ou organiques que moi ?). » (Lerosier, 2015 : 556)

L'intériorité fait référence à des qualités telles que l'intentionnalité, la subjectivité, la réflexivité, les affects et la capacité à donner du sens et à rêver. Elle inclut également des principes immatériels tels que le souffle vital, l'âme. Elle comprend les caractéristiques internes qui déterminent l'identité et le comportement d'un être (Descola, 2005 : 221). La physicalité concerne la forme extérieure, la substance, les processus physiologiques, perceptifs et sensori-moteurs, et la manière d'agir dans le monde influencée par les humeurs corporelles, les régimes alimentaires ou les traits anatomiques (Descola, 2005 : 221). Il ne s'agit pas simplement de la matérialité du corps, mais de l'ensemble des expressions visibles et tangibles des dispositions d'une entité. Selon Descola, la combinaison de ces critères donne naissance à quatre ontologies différentes : l'animisme, le totémisme, le naturalisme et l'analogisme. L'animisme attribue aux êtres non humains une intériorité similaire à celle de l'homme. Les animistes considèrent les animaux, les plantes et les autres éléments naturels comme des êtres dotés d'une intentionnalité et d'une personnalité propres. Les humains, les animaux et les plantes ne sont différenciés qu'au niveau corporel. Dans le totémisme, ressemblance des intériorités, ressemblance des physicalités, les groupes humains et non humains sont liés par une relation de parenté symbolique. Le totémisme « distribue les entités du monde dans des familles ontologiques rassemblant des humains et des non-

humains selon qu'ils partagent certains attributs physiques et psychiques. » (Lerosier, 2015 : 556) L'analogisme, différence des intériorités, différence des physicalités, considère le monde comme un ensemble de fragments discontinus et hétérogènes, reliés par des analogies et des correspondances. Le monde est peuplé d'une infinité d'entités singulières, chaque élément du monde est unique, mais peut être relié aux autres par des similitudes symboliques. Le naturalisme repose sur une séparation nette entre la nature et la culture. La nature est considérée comme un domaine objectif et autonome régi par des lois physiques et biologiques, tandis que la culture est le domaine de la subjectivité, du sens et des pratiques humaines. Au sein de la culture, le naturalisme reconnaît une certaine continuité entre les humains et les non-humains en termes de partage de certaines caractéristiques physiologiques et comportementales. Toutefois, cette continuité est limitée et n'implique pas un partage de la subjectivité ou de l'agencéité comme dans l'animisme. Les physicalités sont semblables, régies par les lois naturelles et biologiques, mais les intériorités diffèrent en raison de la culture propre à l'être humain (Descola, 2005 :221). Il est important de souligner que ces modes d'identification ne s'excluent pas mutuellement. En réalité, ils peuvent coexister et interagir au sein d'une même culture, société ou même chez un même individu. Une certaine manière d'identifier peut devenir dominante dans une situation historique ou culturelle particulière, influençant les pratiques et les croyances d'une communauté. Le naturalisme représente le mode d'identification dominante dans la société occidentale et cela se reflète dans les pratiques et la manière dont le non-humain est non seulement représenté et perçu, mais aussi concrètement utilisé. Dans le naturalisme, la nature est objectivée et souvent considérée comme une ressource à exploiter ou comme un objet d'étude scientifique (Descola, 2005 :134).

La pensée naturaliste est strictement anthropocentrique, car les non-humains sont définis en fonction de leur absence de caractéristiques humaines (Descola, 2005 : 443). L'anthropocentrisme est une vision du monde qui place l'homme au centre de l'univers (Jürgens & al., 2023 : 37), le séparant et l'élevant hiérarchiquement du reste des vivants. Bien que l'ontologie anthropocentrique soit dominante dans la pensée occidentale moderne, elle n'est pas universelle et peut coexister avec d'autres visions telles que le biocentrisme et l'écocentrisme. Le biocentrisme se concentre sur la valeur intrinsèque de tous les êtres vivants, humains ou non, en soulignant leur importance égale. Chaque forme de vie a une dignité et le droit d'exister, indépendamment de son utilité pour l'homme. L'écocentrisme valorise l'écosystème dans son ensemble, en soulignant l'interdépendance de toutes ses

parties, y compris les êtres humains (Jürgens & al., 2023 : 37). L'homme est considéré comme faisant partie d'un système complexe, et le bien-être de la Terre passe avant les intérêts humains individuels. Ces différentes perspectives influencent et structurent la manière dont les êtres humains interagissent avec l'environnement, en « naturalisant » ou non les relations de domination, d'utilisation et de gestion du non-humain.

Dans l'article « *Managing Wolves: Narratives and Directives in Human-Wolf Relations* » (2023), Jürgens & al. explorent comment les différentes perspectives (anthropocentrique, biocentrique et éco-centrique) façonnent les récits des acteurs et structurent leur pensée et leur opinion sur les modalités de gestion pratique : les directives de gestion de la présence du loup en Allemagne. Les récits font référence aux représentations mentales, aux croyances et aux valeurs que les gens ont à l'égard des loups et de la nature en général. Les directives de gestion font référence aux approches et aux mesures spécifiques que les gens proposent pour relever les défis de la coexistence entre l'être humain et le loup. L'étude de Jürgens & al. (2023) montre comment les visions des gens de la nature influencent de manière significative leurs récits et les directives qu'ils soutiennent. L'étude identifie trois grandes catégories de visions, qui se reflètent dans les récits et structurent les directives proposées. La vision biocentrique met l'accent sur l'égalité de valeur de tous les êtres vivants, humains et non humains, et aspire à une union harmonieuse entre l'homme et la nature (Jürgens & al., 2023 : 41). Les loups sont alors considérés comme des individus ayant des droits intrinsèques et un rôle important dans l'écosystème. Ceux qui adhèrent à cette vision ont tendance à favoriser des directives permissives qui limitent l'intervention humaine et permettent aux loups de se comporter naturellement, comme exclure les mesures létales et laisser libre cours à la nature (Jürgens & al., 2023 : 43). La vision écocentrique se concentre sur l'écosystème dans son ensemble et sur l'importance de la conservation de la nature. Les loups sont considérés à la fois comme un défi et comme une ressource précieuse pour la conservation (Jürgens & al., 2023 : 41). Cette vision conduit à des directives d'équilibre qui tentent de concilier les intérêts des humains et des loups, comme le soutien financier aux mesures de protection du bétail et la compensation des dommages. La vision anthropocentrique place l'homme au centre et considère la nature comme une ressource à utiliser et à contrôler (Jürgens & al., 2023 : 41-42). Les loups sont alors considérés comme une menace pour les intérêts humains, en particulier pour le bétail et la sécurité (Jürgens & al., 2023 : 46). Cette vision favorise les directives de contrôle qui limitent le comportement des loups pour protéger les intérêts humains, comme la chasse sélective et la création de zones sans loups.

Ces corrélations montrent que les convictions fondamentales des êtres humains sur la nature et le rôle de l'homme dans l'environnement influencent profondément leurs opinions sur la gestion des loups.

Dans son ouvrage, Descola, en plus d'identifier les modes d'identification, classe les différents modes de relation entre les humains et les non-humains. Selon lui, ces relations peuvent être classées en fonction de l'équivalence ontologique et de la réciprocité (Descola, 2005 : 530).

« les modes de relation sont des schèmes intégrateurs, c'est-à-dire qu'ils relèvent de ce type de structures cognitives, émotionnelles et sensori-motrices qui canalisent la production d'inférences automatiques, orientent l'action pratique et organisent l'expression de la pensée. Les formes de l'attachement et des affects selon des trames relativement stéréotypées. » (Descola, 2005 : 528/529)

Descola identifie six relations qui sont pour lui prépondérantes dans les rapports entre humains et entre humains et non-humains : l'échange, la prédation, le don, la production, la protection et la transmission (Descola, 2005 : 530). Celles-ci peuvent être divisées en deux groupes : les relations potentiellement réversibles entre des termes similaires et les relations uniques fondées sur la connexion entre des termes non équivalents. L'échange, la prédation et le don relèvent du premier groupe ; la production, la protection et la transmission du second (Descola, 2005 : 530). L'échange est une relation symétrique dans laquelle chaque transfert nécessite une contrepartie. La prédation est une relation asymétrique négative dans laquelle une entité A prend quelque chose à une entité B sans rien offrir en retour (Descola, 2005 : 531). La prédation est une disposition à incorporer l'altérité humaine et non humaine, indispensable à la définition de soi (Descola, 2005 : 544). Le don est une relation asymétrique positive dans laquelle une entité B offre quelque chose à une entité A sans attendre de compensation (Descola, 2005 : 531). Le don est un transfert effectué sans obligation de contrepartie. La production implique une relation dans laquelle un agent impose une forme et une fonction à une matière dépourvue d'autonomie pour créer une nouvelle entité (Descola, 2005 : 548). La protection est une relation dans laquelle une entité en protège une autre contre des dangers ou des dommages. Elle implique une domination non réversible de celui qui l'exerce sur celui qui en bénéficie et est souvent mutuellement profitable (Descola, 2005 : 555). Enfin, la transmission implique le transfert de connaissances, de compétences ou de valeurs d'une entité à une autre, comme l'héritage que les vivants reçoivent de leurs ancêtres (Descola, 2005 : 561).

Pour comprendre la réalité de l'élevage occidental et la présence du loup, il est intéressant d'approfondir trois types de relations : la production, la protection et la prédation. Dans les sociétés occidentales, dominées par le naturalisme, la production est centrale. Cela se reflète dans la transformation de la nature en ressources et en biens, un processus fondamental pour l'économie et la société. L'élevage est souvent considéré en termes de production, car l'objectif est de produire de la viande, du lait, de la laine et d'autres produits animaux destinés à la consommation ou au commerce. Mais pour Descola, ce type de relation n'est pas tout à fait adapté pour caractériser l'élevage extensif :

« Bien que l'on parle parfois de production pour désigner ce façonnage des conditions d'existence de l'animal, le terme paraît peu adéquat car l'action directe exercée sur lui est d'un tout autre ordre que le travail de l'artisan ou de l'ouvrier fabriquant un artefact à partir d'une matière inorganique. Quel que soit le degré de standardisation auquel on est parvenu par la sélection, chaque animal demeure différent, avec son caractère propre, ses lubies, ses préférences. Aussi l'idée de protection évoque-t-elle mieux le mélange d'attention constante, de contrôle individualisé, de contrainte bienveillante qui définit le rapport du pasteur à son bétail... » (Descola, 2005 : 557)

Les animaux de rente ou animaux domestiques sont des créatures qui, par la domestication, ont été intégrées dans les sociétés humaines à des fins diverses, principalement économiques, comme source de nourriture, de travail ou d'autres produits. La relation avec ces animaux va cependant bien au-delà de la simple utilité, tissant des dynamiques sociales, culturelles et même ontologiques complexes. L'élevage extensif, qui caractérise les alpages, peut alors être mieux illustré comme un exemple de protection, où l'action directe exercée sur l'animal diffère du travail d'un artisan, car chaque animal reste différent. L'élevage extensif occidental est un exemple de la façon dont la protection devient un schéma dominant lorsque les animaux sont perçus comme dépendants des humains pour leur reproduction, leur alimentation et leur survie (Descola, 2005 : 556). Dans ce contexte, l'attention n'est pas principalement portée sur la fonction utilitaire des animaux, mais sur les soins, l'assistance et la surveillance du bétail dans tous les aspects de la vie. Les humains assument la responsabilité du bien-être des animaux, en veillant à leur alimentation, à leur reproduction, à leur défense contre les prédateurs et à leur traitement des maladies.

L'ouvrage de Claire Galloni d'Istria (2024), intitulé « Qui a peur du “Grand méchant loup” ? À propos des représentations du loup dans les Alpes franco-suissees », issu de sa thèse de doctorat, vise à mettre en lumière les motivations et les mécanismes à l'origine des conflits

économiques et politiques liés au retour progressif du loup dans les Alpes du Nord, notamment en Haute-Savoie (France) et dans le canton du Valais (Suisse). Son enquête s'attache également à analyser les représentations humaines de la « nature » ainsi que les relations aux animaux. Dans son ouvrage elle soutient que les relations entre l'homme et le loup sont caractérisées par deux principaux types de relation : la prédation et la protection. La prédation est une relation à la fois asymétrique et réciproque, qui implique une dynamique entre celui qui mange et celui qui est mangé (Galloni D'Istria, 2024 : 91). La prédation n'est pas considérée comme une cruauté gratuite, mais comme une transformation de la proie en quelque chose d'essentiel pour la survie du prédateur. La prédation est examinée non seulement dans sa dimension physique (le loup qui s'attaque aux moutons), mais aussi dans sa dimension symbolique, comme la prédation entre les humains et la projection des peurs humaines sur le loup (Galloni D'Istria, 2024 : 103). Dans la relation de protection, il y a un sujet dominant (l'homme) et un sujet subordonné (l'animal), l'accent étant mis sur le contrôle plutôt que sur la réciprocité. Les éleveurs protègent leur bétail et considèrent le loup comme une menace pour cette protection, car il rompt le lien entre les éleveurs et les animaux qu'ils protègent. Les éleveurs voient le loup comme une menace pour le bétail avec lequel ils aiment vivre et s'identifier (Galloni D'Istria, 2024 : 91).

Ces relations sont influencées par la façon dont le monde est ordonné, avec des divisions strictes entre le monde sauvage et le monde domestique. Le retour du loup remet en question ces catégories et crée des conflits car il rompt l'ordre symbolique et les relations de protection que les habitants des Alpes ont avec leur bétail.

«Selon les gens de l'Alpe, le loup représente leur relation de prédation à l'Autre – humain et non-humain - Ils se sentent menacés au niveau symbolique par le loup puisque ce dernier interrompt – il mange, leurs relations de protection vis-à-vis du bétail parmi lequel ils aiment à vivre et auxquels ils s'identifient : brebis, moutons, chèvres, et vaches. Ils ont peur de lui. » (Galloni D'Istria, 2024 : 91)

La symbolique liée aux concepts de domestique et de sauvage est fondamentale pour comprendre la relation entre la pratique de l'alpage et la présence du loup.

La domestication « au sens traditionnel que lui donne Isidore Geoffroy Saint-Hilaire » c'est : « la réduction à un état de domesticité « d'une suite d'individus issus les uns des autres » sous le contrôle de l'homme (Descola, 2005 : 644/645) ». La domestication n'est pas une fatalité historique, mais un processus qui n'a pas été entrepris par tous les peuples

du monde (Descola, 2005 : 102). La relation technique de la domestication est considérée comme l'extension de la relation de protection en dehors de sa niche d'origine, où elle se réfère principalement au comportement au sein de la famille.

La relation avec les animaux domestiques est une relation de proximité. Contrairement aux animaux sauvages, qui sont considérés comme des alter ego en position d'extériorité absolue, les animaux domestiques sont souvent considérés comme faisant partie intégrante de la famille. Ils sont nourris, soignés et protégés. La domestication est aussi liée au concept de contrôle et de domination de l'homme sur la nature. Ce qui échappe à ce contrôle est considéré comme « sauvage ». Les concepts de domestique et de sauvage sont essentiels pour comprendre la dynamique entre l'homme, les animaux et l'environnement dans la pensée occidentale et dans sa vision naturaliste. Le domestique fait référence à ce qui est relatif à la maison, au foyer ou à la famille ; à ce qui est apprivoisé et vit à proximité de l'être humain. En substance, c'est ce que l'homme contrôle et domine dans le monde naturel. Le sauvage, en revanche, désigne ce qui n'a pas été modifié ou domestiqué par l'être humain ; ce qui pousse naturellement ; ce qui s'organise spontanément en dehors des règles. Il est également défini comme un « *élément étranger à la société dans laquelle on vit* » (Galloni D'Istria, 2024 : 92). Le sauvage est considéré comme quelque chose « d'autre » par rapport à la société humaine.

La présence du loup remet en question la distinction entre ce qui est sauvage et ce qui est domestique. Traditionnellement, ces catégories étaient bien définies dans les communautés rurales alpines. Le retour du loup, un « vieux bandit » qui change de statut, remet en question cette séparation, créant de l'incertitude et des court-circuit symboliques pour les habitants (Galloni D'Istria, 2024 : 61) : passant d'un prédateur nuisible à tenir à distance (voire à éliminer) à une espèce protégée et valorisée dans les discours écologiques contemporains centrés sur la conservation de la biodiversité, il remet en question les repères culturels et pratiques qui structuraient jusqu'alors la relation des communautés rurales à leur environnement. Cette perturbation des repères existentiels est particulièrement ressentie par les communautés rurales qui témoignent de l'ère pré-écologique (Galloni D'Istria, 2024 : 61), où le rapport à la nature reposait sur des pratiques rurales traditionnelles, et les catégories de « sauvage » et de « domestique » étaient clairement définies et fonctionnelles pour le travail pastoral. Ce n'est pas seulement le retour du loup sur les alpes et sur les territoires d'activité humaine qui remet en question la séparation entre domestique et sauvage, entre espaces

domestiques et sauvages, mais aussi le statut de protection qui leur est accordé et la nouvelle signification symbolique du sauvage qui incarne sa présence pour ceux qui favorisent sa présence (Galloni D'Istria, 2024 : 56). La protection du loup, garantie par son statut légal, est analysée en relation avec sa dimension symbolique et son impact sur les pratiques et les représentations sociales. La coexistence de différentes cultures du sauvage, avec des représentations vernaculaires locales et des politiques environnementales de conservation, entraîne des conflits entre l'homme et le loup ainsi que des conflits d'opinions entre différents acteurs humains. Dans le contexte du retour du loup dans les Alpes, il existe en effet différentes « cultures » du sauvage (Galloni D'Istria, 2024 : 93). Ces cultures du sauvage sont souvent en conflit les unes avec les autres, influençant les perceptions, les relations et les politiques concernant le loup. La culture ancienne (représentations vernaculaires locales) du sauvage est ancrée dans les traditions, les croyances et les pratiques locales des communautés alpines. Elle repose souvent sur une vision pratique et utilitaire de la nature, dans laquelle les ressources naturelles sont utilisées pour la subsistance et la survie. Dans ces représentations vernaculaires, l'ordre du monde repose sur le maintien de l'exclusion mutuelle entre le monde sauvage et le monde domestique. La culture contemporaine (politiques environnementales de conservation de la nature en Europe) du sauvage est en revanche influencée par les sciences de l'environnement, les politiques de conservation de la biodiversité et une prise de conscience croissante de la nécessité de protéger les écosystèmes naturels. Cette culture du sauvage est inscrite dans les politiques environnementales de conservation de la nature en Europe (Galloni D'Istria, 2024 : 93). Dans cette vision, le sauvage est souvent idéalisé comme un bien intrinsèque à préserver, même au prix de limiter les activités humaines. Cette « nouvelle » nature sauvage, qui s'écarte des représentations traditionnelles, inverse la représentation menaçante de la nature sauvage en la transformant au contraire en quelque chose de désirable, un élément qui peut restaurer et réparer une nature blessée par la modernité (Galloni D'Istria, 2024 : xvii).

Le loup est considéré comme le symbole du sauvage et de son retour. Pour la culture ancienne, il représente un danger pour l'équilibre de l'ordre du monde, tandis que pour la culture contemporaine, il est un symbole de liberté et de retour à un état naturel, un élément de réparation d'une nature endommagée par l'homme (Galloni D'Istria, 2024 : 111). Le problème du retour du loup et les conflits qui en découlent sont donc principalement d'ordre social et symbolique, même si sa présence implique certainement des obstacles économiques et pratiques (de charge travail) pour les éleveurs alpins. La nouvelle conception du sauvage

peut présenter un écart entre les projections idéalisées sur le « nouveau » sauvage et la réalité du comportement animal, qui inclut la prédation et la possibilité de dommages. Il y a la tendance à la négation de la prédation, à attribuer des qualités humaines désirables aux prédateurs, en passant sous silence leur comportement prédateur, et en niant le fait que l'homme puisse être une proie potentielle. Le naturel remplace la dangerosité (Galloni D'Istria, 2024 : 94).

L'article de Figari et Skogen « *Social representations of the wolf* » (2011) explore les représentations sociales du loup et la manière dont elles influencent les conflits liés à sa réintroduction dans l'environnement scandinave. Cette étude illustre comment les représentations sociales façonnent la relation entre l'homme et la nature. Les différentes conceptions de l'environnement, les attentes quant au comportement des animaux et la distinction entre « sauvage » et « domestique » contribuent à former des opinions divergentes sur la présence du loup et, plus généralement, sur le rôle de l'homme dans la nature.

Grâce à des entretiens collectifs en Norvège, l'étude révèle que les différends ne proviennent pas d'images négatives du loup, mais de différentes opinions sur son appartenance au territoire (Figari, 2011 : 317). Les résultats mettent en évidence un noyau commun de significations attribuées au loup, telles que la supériorité et la pureté, qui coexistent avec des interprétations périphériques divergentes (Figari, 2011 : 322). Ces interprétations périphériques concernent la perception du loup comme une menace ou une espèce en voie d'extinction, ce qui influence le débat sur sa conservation (Figari, 2011 : 327). La recherche suggère que les représentations du loup sont essentielles pour comprendre la dynamique du conflit et les négociations sur sa présence.

Les attitudes envers le rétablissement du loup peuvent être considérées comme une réponse qui relie les idées centrales sur la nature des animaux à d'autres aspects des environnements sociaux et physiques dans lesquels se produisent les conflits avec les grands carnivores. Les différentes représentations de l'environnement naturel, telles que la « nature sauvage » ou la « paysage productif », influencent les opinions sur la présence du loup. Le loup est souvent considéré comme un symbole de la nature sauvage, et sa présence peut être perçue comme une menace ou une valeur ajoutée selon la représentation dominante de l'environnement. L'article explore la relation entre l'homme et la nature à travers le prisme des représentations sociales du loup, révélant comment les perceptions de cet animal sont profondément liées

aux conceptions de l'environnement et du rôle de l'homme dans celui-ci. Les représentations sociales du loup sont intrinsèquement liées aux différentes conceptions de l'environnement naturel. D'une part, il y a la vision de la nature comme « sauvage », intacte et authentique, un lieu où le loup incarne l'essence même de la nature (Figari, 2011 : 327). Dans cette perspective, la présence du loup est considérée comme une confirmation de l'existence de lieux qui échappent au contrôle humain, un symbole de la survie de la nature face à la civilisation. D'un autre côté, il y a la représentation de la nature comme « paysage productif », un espace pour les activités humaines telles que la déforestation, le pâturage, la chasse et la cueillette de fruits sauvages (Figari, 2011 : 327). Dans cette vision, le loup peut être perçu comme une menace pour ces activités et pour l'image de l'homme en tant que gardien de la nature (les chasseurs, par exemple, se considèrent comme ceux qui pratiquent le « contrôle des prédateurs » pour maintenir l'équilibre naturel) (Figari, 2011 : 326). Ces différentes représentations de l'environnement conduisent à des opinions contrastées sur la présence du loup. Ceux qui considèrent la nature comme « sauvage » ont tendance à soutenir la présence du loup, le considérant comme faisant partie intégrante de cet environnement. À l'inverse, ceux qui considèrent la nature comme un paysage productif peuvent percevoir le loup comme un élément étranger et indésirable, une forme de « saleté culturelle » qui menace l'ordre établi (Figari, 2011 : 328).

Ce chapitre nous a permis de voir que les visions de la nature, sont multiples et différentes cultures peuvent coexister au sein d'un même territoire, malgré la prédominance de l'ontologie naturaliste et de la vision anthropocentrique en Occident. Ces visions influencent profondément les opinions sur la présence du loup et les stratégies de gestion de ce dernier. L'introduction de ces thèmes et des concepts clés qui y sont reliés nous permettra de comprendre et d'analyser les visions, les représentations et les positionnements des acteurs qui collaborent au sein du projet OPPAL, à savoir les acteurs qui travaillent à l'alpage (éleveurs, bergers), les membres d'OPPAL et les bénévoles.

2.1.2 Conservation de la biodiversité

L'ère géologique actuelle peut être désignée sous le nom d'Anthropocène, en raison de l'impact significatif des activités humaines sur l'environnement et ses transformations (Laurosse, 2025). Des pratiques telles que l'industrie et l'agriculture contribuent de manière importante au changement climatique, à la modification des habitats et à la perte de biodiversité. C'est pourquoi la protection de la nature et la préservation de la biodiversité

sont devenues des enjeux cruciaux de notre époque. La biodiversité signifie la diversité de la vie sur les plans des écosystèmes (milieux naturels), des espèces (animaux, plantes, champignons, micro-organismes) et des gènes, c'est-à-dire la variété des individus d'une même espèce (OFEV, 2024). De nombreuses initiatives ont été mises en place dans le but de sauvegarder l'environnement et de limiter les problèmes écologiques susceptibles d'avoir des conséquences néfastes non seulement sur la nature elle-même, mais aussi sur le bien-être et les activités humaines. Parmi celles-ci, on trouve les actions de conservation de la biodiversité qui visent à maintenir et à protéger la diversité des formes de vie sur terre afin de préserver les équilibres écologiques qui permettent la vie, y compris les services écosystémiques dont nous dépendons. Ces actions de conservation adoptent diverses formes et reposent sur des logiques et des idéologies variées dans leur mise en œuvre.

La protection dont bénéficie le loup s'inscrit dans un contexte de conservation, car ce prédateur joue un rôle fondamental dans les écosystèmes où il vit. Sa protection ne concerne pas seulement la survie de l'espèce, mais aussi l'équilibre et la biodiversité des habitats naturels.

Il existe différentes approches, différentes stratégies et opinions sur la manière de concrétiser les pratiques de conservation. Les sciences sociales se sont beaucoup intéressées à ce thème, car les actions de conservation sont indissociables de la réalité sociale dont elles sont issues et dans laquelle elles sont mises en œuvre. De plus, la dimension humaine dans les actions de conservation joue un rôle fondamental dans leur réussite et donc dans leur impact écologique.

Critiques et limites des modèles de conservation de la biodiversité

Dans l'article « *Towards Convivial Conservation* », Büscher et Fletcher présentent des stratégies actuelles de conservation de l'environnement, qu'ils jugent inadaptées face à la crise de la biodiversité à l'ère anthropocène. Ils présentent notamment l'approche traditionnelle et les deux principales approches alternatives qui ont émergé au cours de la dernière décennie : la nouvelle conservation et le néoprotectionnisme.

L'approche de la conservation traditionnelle est basée sur la création de zones protégées et sur la distinction entre les personnes et la nature. Selon les auteurs, cette approche fonctionne

au sein du système capitaliste, en cherchant à transformer la nature conservée en « capital naturel » (Büscher&Fletcher, 2019: 285).

“The idea is that conserved nature can be turned into in situ ‘natural capital’ so that the creativity of the pursuit of profit can be linked to the protection of nature and the ‘environmental services’ it provides (Büscher et al. 2014).” (Büscher&Fletcher, 2019 : 285)

La nouvelle conservation reconnaît que l'anthropocène impose aux êtres humains la nécessité de gérer la terre, considérée comme un « *rambunctious garden* » (Marris 2011) (Büscher&Fletcher, 2019 : 285). Au lieu de lamenter la perte de biodiversité, il promeut les nouvelles possibilités que les changements globaux peuvent apporter, en visant à intégrer la nature et le développement humain. La nouvelle conservation remet en question l'idée d'une nature intacte et la conviction qu'elle peut être conservée séparément des êtres humains, en soutenant que la nature et les écosystèmes changent constamment. Certains partisans de cette approche soutiennent également des solutions basées sur le « capital naturel » (Büscher & Fletcher, 2019 : 285).

Le néoprotectionnisme, contrairement à la nouvelle conservation, considère le changement induit par l'homme comme une menace pouvant conduire à un effondrement écologique. Il propose de réserver au moins la moitié de la planète (voire 60 %) à des systèmes d'aires protégées pour une nature « autodéterminée », avec une séparation entre les personnes et la nature à une échelle mondiale sans précédent (Büscher&Fletcher, 2019 : 285). Les néoprotectionnistes sont de plus en plus critiques à l'égard de la croissance économique et de la consommation, considérées à la base de la dégradation environnemental.

La protection du loup peut être considérée comme l'expression d'un outil particulier de conservation, désigné par le terme *rewilding*, c'est-à-dire une action de conservation mise en œuvre par le biais d'un « retour à l'état sauvage ». Dans l'article « Rethinking rewilding », Jørgensen (2015) propose différentes définitions du *rewilding*, qui invitent à réfléchir à la manière dont la notion de « sauvage » est construite par l'humain et à ce que signifie réellement vouloir la « restaurer ». Cette approche repose sur l'idée qu'un élément a été « perdu » et doit être restauré ou recréé. La plupart des définitions mettent l'accent sur le retour d'espèces, avec la volonté de les réintroduire afin de restaurer l'écosystème dans son ensemble (Jørgensen, 2015 : 487). La nature sauvage se définit par l'absence et la séparation de l'homme. Cette dichotomie nature-culture qui caractérise le *rewilding* rapproche cette

approche du courant de conservation que Büscher et Robert (2019) qualifient de néoprotectionnisme (Büscher et Fletcher, 2019 : 285), qui propose comme solution de conservation de remettre la nature « aux commandes » par sa séparation et son autonomie vis-à-vis des humains. Les approches présentées dans l'article de Büscher et Fletcher, notamment le néoprotectionnisme et l'approche traditionnelle, sont le résultat d'une vision fortement dichotomique entre nature et culture, la nature étant considérée comme séparée et opposée à tout ce qui dérive et est proche de l'activité humaine. Ces actions de conservation proposent comme approche une séparation nette entre l'humain et la nature pour la protection et la conservation de cette dernière. Dans cette conception, la nature n'est définie comme telle que lorsqu'elle est intacte et autonome par rapport à l'intervention humaine.

La critique de ces approches ne se limite pas au dualisme qui sépare les êtres humains de la nature. La conservation traditionnelle est aussi critiquée pour ne pas défier l'ordre capitaliste mondial hégémonique qui est à l'origine des problèmes écologiques et de la perte de biodiversité. Sa rhétorique de consensus « modéré » est considérée comme inefficace contre les forces en croissance et les intérêts capitalistes extrêmes qu'elle sert (Büscher et Fletcher, 2019 : 284). Le conservatisme traditionnel se voit donc reprocher son incapacité à s'attaquer aux racines politiques et économiques de la crise environnementale.

La principale critique adressée au néoprotectionnisme concerne ses propositions visant à séparer les personnes de la nature à une échelle mondiale sans précédent, en particulier la proposition de réserver la moitié de la planète à la nature, ce qui aurait d'énormes conséquences sociales négatives si elle était mise en œuvre (Büscher et Fletcher, 2019 : 286). En outre, les néoprotectionnistes n'expliquent pas comment une nature autonome pourrait être défendue par le capitalisme lui-même, qui repose sur sa destruction pour assurer une croissance continue, ni comment les questions de pauvreté et de développement social pourraient être abordées dans le cadre de leur plateforme « demi-Terre ». La séparation nette entre la nature et les activités humaines, par exemple sous la forme de zones protégées, a souvent un coût social très élevé et, dans la réalité contemporaine, elle est souvent appliquée sans tenir compte de la population locale, ce qui entraîne, en plus des coûts sociaux, une mauvaise gestion et réussite de l'action de conservation elle-même.

La nouvelle conservation, bien qu'elle cherche à surmonter la dichotomie nature-culture et à lutter contre la pauvreté et les inégalités, ne parvient pas à relier sa critique du dualisme au

capitalisme qui perpétue à la fois le dualisme et la pauvreté. La principale critique concerne son soutien contradictoire à la conservation capitaliste, son incohérence à soutenir une approche capitaliste de la gestion des « nouvelles natures » (Büscher et Fletcher, 2019 : 293).

La séparation de la nature des activités et influences humaines pour sa protection peut amener de fortes répercussions sociales. La dépossession et le déplacement des populations sont des problèmes historiques et toujours d'actualité liés à la création de zones protégées (Büscher et Fletcher, 2019 : 291). Les communautés locales, en particulier les communautés rurales qui dépendent de la terre pour leur subsistance, sont souvent la principale cible des interventions de conservation, étant forcées ou encouragées à changer leurs moyens de subsistance pour atteindre les objectifs de biodiversité. De plus, les communautés locales ne tirent souvent aucun bénéfice de la biodiversité conservée sur ou à travers leurs terres. Il existe un paradoxe dans la conservation, selon lequel l'attention des interventions se concentre sur les acteurs locaux en raison de leur lien direct avec les espèces ou les écosystèmes, tandis que les acteurs extra-locaux responsables de la pression générale sur la biodiversité sont beaucoup moins souvent ciblés. Cela crée une situation problématique, car les communautés locales, qui ont souvent moins contribué aux problèmes mondiaux de perte de biodiversité, sont celles qui subissent le plus de restrictions. Les modes de gestion de la « nature sauvage » selon une approche top down et fondée sur l'avis d'experts technocrates sont intrinsèquement aliénants pour la plupart des gens (Büscher et Fletcher, 2019 : 288). Cette approche exclut la participation démocratique des communautés locales aux décisions concernant les ressources naturelles dont elles dépendent. Les décisions relatives à la valeur des ressources naturelles sont souvent prises au niveau mondial, sur des marchés abstraits (et de plus en plus informatisés), plutôt qu'au niveau local (Büscher et Fletcher, 2019 : 288). Cela peut entraîner de graves conflits entre les acteurs et même entre les communautés locales et la faune sauvage.

Nous retrouvons ces conflits dans la situation du retour du loup en Suisse. Les loups vivent principalement dans les Alpes et le Jura, dans des endroits relativement éloignés des centres les plus densément peuplés. Les communautés agricoles alpines se retrouvent directement confrontées à la coexistence avec l'animal, alors que les habitants de plaine ou de la ville le sont difficilement. Sans vouloir renforcer cette dichotomie, le retour du loup peut être observé à travers la perspective rurale-urbaine.

Dans leur étude (2022), Zscheischler et Friedrich analysent le débat médiatique allemand sur le retour du loup, en se demandant si le conflit entre l'homme et le loup reflète une division plus large entre les zones urbaines et rurales. Leur étude montre que le conflit entre l'homme et le loup en Allemagne n'est pas seulement une question de gestion de la faune, mais reflète un conflit social plus large lié au fossé entre les zones urbaines et rurales, à l'aliénation politique et à différentes conceptions de la relation entre l'humain et la nature (Zscheischler et Friedrich, 2022 : 1063). Les résultats confirment l'hypothèse d'un fossé entre les zones urbaines et rurales en termes de perspectives et de valeurs. Les acteurs ruraux, plus touchés par la proximité des loups, ont tendance à avoir des attitudes plus négatives à leur égard. La population rurale perçoit également une domination des perspectives et des politiques urbaines et se sent abandonnée et marginalisée (Zscheischler et Friedrich, 2022 : 1065). Le soutien à la réintroduction du loup par la population urbaine, rarement touchée par sa présence, est donc perçu comme de l'arrogance envers la population rurale. Il en résulte un sentiment d'injustice spatiale, qui peut alimenter le conflit entre l'homme et le loup, mais aussi entre les hommes (ruraux et urbains) (Zscheischler et Friedrich, 2022 : 1065).

Plutôt que de se focaliser sur les perspectives et les valeurs, Fletcher et Toncheva (2021) mettent en évidence, à travers leur recherche, comment les forces politico-économiques façonnent l'interaction entre les humains et la faune sauvage de manière spécifique au contexte. En analysant deux études de cas (l'une au Costa Rica et l'autre en Bulgarie) ils montrent que, dans le premier cas, l'intégration capitaliste a intensifié le conflit homme-animal (jaguars) à travers l'expansion agricole transnationale et l'efficacité limitée de la conservation néolibérale pour les communautés locales (Fletcher et Toncheva, 2021 : 4). En Bulgarie, en revanche, la même intégration, dans un contexte post-socialiste, a entraîné un déclin des activités traditionnelles et le développement de nouvelles opportunités touristiques favorisant la coexistence avec les ours (Fletcher et Toncheva, 2021 : 6). Leur analyse souligne donc l'importance de prendre en compte les dynamiques politiques et économiques plus larges pour comprendre et gérer efficacement à la fois le conflit et la coexistence entre humains et faune sauvage (Fletcher & Toncheva, 2021 :2).

Ces études montrent que les conflits entre humains et faune sauvage ne peuvent pas être compris uniquement à un niveau écologique, mais doivent être analysés à la lumière des dynamiques sociales, politiques et économiques qui structurent les relations entre les humains et la nature.

Approches alternatives

En raison des conflits importants liés à de nombreux projets de conservation, de protection et de réintroduction de la faune sauvage, de nombreuses études se sont concentrées sur l'identification d'alternatives visant à réduire ces conflits et à améliorer l'efficacité et l'applicabilité des mesures de conservation elles-mêmes. Sans prétendre à l'exhaustivité, je présenterai ci-dessous certaines de ces recherches afin de mettre en évidence les principaux défis et questions centrales soulevés par ces approches alternatives aux pratiques de conservation traditionnelles.

Convivial conservation

Büscher et Fletcher (2019) proposent la *Convivial Conservation* comme approche alternative pour la conservation de l'environnement. Elle est présentée comme une vision, une politique et un ensemble de principes de gouvernance en réponse aux défis posés par l'Anthropocène et aux critiques à l'égard des approches traditionnelles de conservation qu'ont été exposées précédemment. Leur article soutient que la conservation conviviale est l'approche la plus réaliste et la plus efficace pour faire face à la crise de la biodiversité, car elle reconnaît les échecs des approches traditionnelles de conservation et s'attaque aux causes profondes de la crise, notamment le capitalisme et les dichotomies homme-nature (Büscher et Fletcher, 2019 : 286). Pour élaborer cette approche, les auteurs proposent des concepts et des actions concrètes. Pour surmonter la dichotomie homme-nature, cette approche propose une transition vers des zones axées sur la protection de la nature contre les humains vers des « zones promues » qui encouragent la présence et l'interaction positive des humains avec la nature. L'objectif principal ne serait pas de protéger la nature contre les humains, mais de la promouvoir pour, par et auprès des humains (Büscher et Fletcher, 2019 : 286). Ils proposent également de célébrer la nature humaine et non humaine : au lieu de se concentrer uniquement sur la sauvegarde de la nature non humaine, la conservation conviviale met l'accent sur la nécessité de sauver et de célébrer à parts égales la nature humaine et la nature non humaine. Les auteurs critiquent l'idée réductrice d'une « nature humaine » compétitive et individualiste, typique du néolibéralisme. La nature humaine est façonnée par des contextes sociaux, politiques et économiques et, pour modifier le comportement humain vers un monde plus durable, il est nécessaire de comprendre et de modifier également ces contextes (Büscher et Fletcher, 2019 : 287).

Pour dépasser le fonctionnement capitaliste de la conservation, cette approche propose de remplacer le tourisme capitaliste (une forme de « voyeurisme » superficiel) par un engagement démocratique à long terme envers la nature, de préférence à proximité des lieux où vivent les gens, axé sur la justice sociale et écologique (Büscher et Fletcher, 2019 : 288). En outre, la Convivial Conservation s'éloigne de la « spectacularisation » de la nature et se concentre plutôt sur la « nature quotidienne » dans toute sa normalité et sa beauté, estimant que c'est dans cette quotidienneté que se trouve l'engagement le plus significatif (Büscher et Fletcher, 2019 : 288). Cette approche prône une gestion plus démocratique de la nature, fondée sur la nature en tant que « bien commun » et dans son contexte, plutôt que sur la nature en tant que « capital » géré de manière descendante par des experts (Büscher et Fletcher, 2019 : 288). Au lieu de considérer la nature comme un « capital naturel » ayant principalement une valeur monétaire, la conservation conviviale se concentre sur la « valeur incorporée » qui découle des relations entre les humains et les non-humains, du « vivre avec », de la compréhension et de l'appréciation de la nature à travers des formes non marchandisées (Büscher et Fletcher, 2019 : 288).

Justice environnementale

Comme autre approche pour une conservation alternative et durable, McInturff et al (2021) proposent l'application d'un cadre de justice environnementale aux programmes de réintroduction et de rétablissement des grands carnivores. Leurs recherches soutiennent qu'une application pluraliste de la justice est nécessaire pour que les nouvelles pratiques de conservation, telles que les programmes de réintroduction et de rétablissement des grands carnivores, ne produisent pas ou ne reproduisent pas d'injustices sociales.

Le cadre s'articule autour de trois catégories principales : la justice multi-espèces, la justice sociale et la justice affective (McInturff et al, 2021 : 5). La justice multi-espèces étend les considérations de justice au-delà des êtres humains pour inclure les animaux et les écosystèmes. Les partisans des programmes de réintroduction et de rétablissement des grands carnivores invoquent souvent ce type de justice, plaidant en faveur d'une « justice réparatrice » pour guérir les dommages causés aux espèces non humaines et aux écosystèmes qui dépendent des carnivores clés (McInturff et al, 2021 : 6). Cependant, les auteurs de l'article avertissent que la logique de la justice multi-espèces peut servir des intérêts

particuliers et peut également être utilisée pour légitimer l'oppression humaine. Par conséquent, la justice multi-espèces ne peut être considérée isolément (McInturff et al, 2021 : 6). La justice sociale se concentre sur les inégalités entre les communautés humaines et se subdivise en : justice participative (qui s'intéresse à ceux qui ont leur mot à dire dans les processus décisionnels), justice distributive (qui examine comment les impacts matériels sont répartis et s'il y a compensation) et justice de reconnaissance (qui examine si les identités humaines, les histoires, les connaissances et les modes de vie sont reconnus et inclus dans le processus décisionnel environnemental) (McInturff et al, 2021 : 8-9). Enfin, la justice environnementale affective décrit le rôle complexe des émotions (telles que la peur, la révérence, la perte) en tant que dommages environnementaux qui sont vécus de manière inégale, en tant qu'éléments qui brouillent la compréhension d'autres formes de justice et en tant que liens entre les logiques d'oppression (McInturff et al, 2021 : 9). Ces différentes formes de justice sont interdépendantes et ne peuvent être abordées de manière isolée.

Une transformation des méthodes de recherche

Severine van Bommela et Susan Boonman-Bersonb (2022) élargissent la réflexion sur la conservation conviviale et soutiennent dans leur article qu'elle nécessite un changement profond dans les méthodes de recherche, dépassant la séparation traditionnelle entre l'humain et le non-humain. Leurs recherches se concentrent sur la nécessité de transformer la conservation conviviale afin d'inclure la participation plus-qu'humaine dans la recherche elle-même.

The etymology of conviviality indicates that 'con' translates as 'together' and 'viviality' translates as 'to live'. Drawing on these etymologies of conviviality, we argue that conviviality, or living together, implies much more than the 'coexistence' of different 'stakeholders' in spatial proximity. The concept of convivial conservation, if it is to be truly transformative, needs to fundamentally engage with the question of intersubjectivity of humans and all non-domesticated non-human beings that have been targeted by mainstream conservation as 'nature' or 'wildlife'. (Van Bommela & Boonman-Bersonb, 2022 : 137)

Cela nécessite le développement de nouvelles méthodologies et l'application de concepts tels que l'affection, la corporéité et la communication multisensorielle (Van Bommela & Boonman-Bersonb, 2022 : 139-141). Les auteurs soutiennent la nécessité d'utiliser des méthodes mixtes qui intègrent différentes disciplines scientifiques, transcendant les frontières entre les sciences naturelles, les sciences sociales, la philosophie et l'art (Van Bommela & Boonman-Bersonb, 2022 : 142). L'objectif est de promouvoir une

compréhension plus profonde et des relations plus symétriques entre les humains et les plus-qu'humains, contribuant ainsi à un « vivre ensemble » fonctionnel.

D'autres recherches soutiennent la nécessité de combiner les méthodes des sciences sociales et naturelles pour une meilleure compréhension des situations et une meilleure application des mesures de conservation. Une étude sur la socioécologie de la peur (Anderson et al., 2022) montre l'importance de combiner les sciences sociales et naturelles pour comprendre le conflit complexe entre les humains, les loups et le bétail, en se focalisant sur les efforts de gestion dans l'État de Washington. Le concept de socioécologie de la peur est proposé comme cadre interdisciplinaire pour examiner l'interaction complexe entre les processus écologiques (dynamiques de peur interspécifique) et les processus sociaux humains (logiques et hypothèses sur la peur des animaux) dans la gestion des conflits. Ce cadre reconnaît que la dynamique de la peur dans les systèmes homme-loup-bétail s'étend dans de nombreuses directions et que cette dynamique interspécifique est à la fois physique et symbolique (Anderson et al., 2022 : 28).

Ces recherches soulignent l'urgence de repenser radicalement les méthodologies de conservation, en intégrant des approches interdisciplinaires et en reconnaissant l'intersubjectivité entre les humains et les plus-qu'humains, afin de permettre une compréhension plus profonde et de construire des pratiques de coexistence adaptées au contexte.

Même si, dans cette recherche, je n'ai pas appliqué ces méthodologies pour diverses raisons, notamment la portée réduite de la recherche, j'estime important de les présenter, tout d'abord afin d'enrichir l'aperçu des approches alternatives à la conservation et, en outre, afin de montrer ce qui peut être considéré comme des limites de la méthode et des résultats.

Acteurs locaux, ancrage local

Une adaptation au contexte spécifique et la participation des acteurs locaux sont d'autres éléments particulièrement étudiés pour proposer de nouvelles approches en matière de conservation. En ce sens, une approche bottom-up et une conservation guidée par des stratégies locales peuvent faciliter la cohabitation entre l'homme et l'animal, comme le montre le cas de la cohabitation entre l'homme et l'ours en Bulgarie (Toncheva et al, 2021).

Le développement de mécanismes basés sur les réalités locales, l'absence de cadres de conservation étatiques et de contrôle imposé par le haut ont conduit dans ce cas à la mise en place de pratiques d'adaptation et d'apprentissage du vivre ensemble, plutôt qu'à une modification substantielle du comportement de l'une des deux espèces. Ce développement de mécanismes de cohabitation fonctionnels caractérise la situation comme *landscape of tolerance* (Toncheva et al, 2021 : 6). Le succès de cette cohabitation est expliqué par les auteurs par le fait que ce contexte de cohabitation incarne la plupart des éléments d'un cadre de « *convivial constitutionality* », qui met l'accent sur l'action locale et la créativité dans la construction de nouvelles institutions pour faire face aux problèmes environnementaux (Toncheva et al, 2021 : 1). Les auteurs identifient des conditions de réussite pour une cohabitation non conflictuelle entre l'homme et la faune sauvage : la perception éémique de la nécessité d'une action collective pour la coexistence, le processus participatif qui implique la plupart des résidents locaux dans le développement de cette action, les institutions préexistantes pour la gestion des relations entre les êtres humains et les grands prédateurs et des agents catalyseurs externes qui contribuent aux pratiques de gouvernance (Toncheva et al, 2021 : 10).

D'autres recherches montrent les bénéfices d'un ancrage local important dans les actions de conservation. Creti et al. (2022) proposent une approche territoriale et participative de la gestion des loups et de la conservation de la biodiversité, qui intègre les expériences et les besoins des habitants. Pour contrer les problèmes sociaux liés au retour du loup, tels que les changements dans les pratiques professionnelles des éleveurs et la dégradation de leur satisfaction professionnelle (Creti et al, 2022 : 5), le texte propose de dépasser une gestion technique et sectorielle des conflits liés aux loups, qui ne tient pas suffisamment compte du lien entre biodiversité et alimentation et des spécificités territoriales. Il suggère une approche basée sur la territorialisation et le concept de *care* collectif (Creti et al, 2022 : 11), qui mette l'accent sur les relations entre les humains et les non-humains, discute collectivement de l'avenir des territoires montagneux et redéfinisse les responsabilités partagées face aux défis posés par la coexistence avec la faune sauvage.

La participation des communautés locales aux actions de conservation est un élément largement mis en avant dans les recherches sur la conservation comme étant bénéfique pour la réussite des actions de conservation et la réduction des conflits. Kiwango et al. (2018) montrent qu'une gouvernance décentralisée et une participation active des communautés

locales aux actions de conservation constituent une approche plus efficace que la « conservation forteresse » (Brockington 2002). Cette approche favorise la responsabilisation des communautés et l'écoute de leurs voix, ce qui conduit à une plus grande efficacité, équité et allocation des ressources dans les projets de conservation, ainsi qu'à la possibilité de générer des avantages économiques pour les participants (Kiwango et al., 2018 : 246/247). L'étude souligne l'importance cruciale d'une implication active et d'une réelle satisfaction des communautés, non seulement par le partage d'informations, mais aussi par une participation effective aux décisions clés pour le succès à long terme des projets de gestion des ressources naturelles.

À ce sujet, Brockington (2004) met en garde contre une confiance excessive dans le « principe du soutien local », selon lequel les zones protégées ne pourraient survivre sans le soutien des communautés environnantes. Il invite à la prudence pour plusieurs raisons : cela implique que les acteurs faibles peuvent contrer les stratégies des plus puissants ; cela ignore le fait que l'inégalité et l'injustice sont des phénomènes mondiaux et que ce n'est pas leur simple existence, mais leur répartition dans la société qui pose un problème pour la conservation (Brockington, 2004 : 411). En outre, des études de cas montrent que la conservation peut prospérer même face à l'opposition locale (Brockington, 2004 : 424).

De nombreuses autres études soulignent pourtant la nécessité de la participation des communautés locales pour viser une conservation conviviale, en utilisant divers concepts tels que la gouvernance démocratique (Iordăchescu, 2022), la constitutionnalité conviviale (Haller, 2021) et la gouvernance adaptative (Martin, 2019). La centralité de la participation apparaît comme le fil conducteur entre ces concepts qui encouragent l'implication active des communautés locales dans les projets de conservation, dans la définition des règles, dans la gestion des conflits et dans l'adaptation des institutions aux besoins changeants de la collectivité et de l'action de conservation elle-même.

L'étude de Bixler et al. (2015) examine comment les théories de la conservation qui encouragent la participation des communautés locales peuvent se heurter aux dynamiques institutionnelles et discursives dans la pratique, entraînant des résultats variables. Les auteurs montrent que la « participation » est un terme à multiples facettes (Bixler et al., 2015 : 167) et illustrent comment les projets de conservation participative peuvent, en pratique, reposer sur différentes typologies de participation, parfois assez limités. L'étude révèle que la

participation, bien qu'elle représente une rhétorique puissante, est souvent capturée, adaptée et contextualisée pour servir des intérêts différents en fonction de rapports de pouvoir spécifiques (Bixler et al., 2015 : 167,177). Il est donc essentiel d'analyser attentivement les modalités concrètes de participation dans chaque cas, en évitant de généraliser les avantages sans tenir compte du contexte et des dynamiques locales.

-

Dans ce chapitre, nous avons vu les principales approches théoriques et conceptuelles qui permettent de comprendre de manière critique les problèmes liés aux actions de conservation et les conflits entre les êtres humains et la faune sauvage, avec une attention particulière pour le cas des grands carnivores. L'exploration des différentes perspectives met en évidence l'importance de considérer ces conflits non seulement comme des problèmes de gestion écologique, mais aussi comme des phénomènes sociaux et politiques profondément ancrés.

La littérature montre que les conflits entre l'homme et la faune sont souvent l'expression de tensions plus larges liées à l'identité territoriale, à la répartition du pouvoir décisionnel et aux visions contradictoires de la relation entre l'homme et la nature. En ce sens, la cohabitation avec les grands carnivores ne peut être traitée comme une simple question écologique, mais nécessite une analyse attentive des relations socio-écologiques et des contextes historiques, culturels et institutionnels dans lesquels ces relations prennent forme. Ces concepts et réflexions servent avant tout à introduire, contextualiser et comprendre les défis de la conservation et permettront d'articuler l'analyse de la réalité spécifique du retour du loup en Suisse, et en particulier de l'action OPPAL et de ses approches en matière de conservation.

2.2 Cadre théorique - collaboration entre différents acteurs

Dans les chapitres précédents, nous avons exploré la littérature relative à la relation entre l'homme et la nature et aux différentes approches de la conservation de la nature. Nous avons vu comment les projets de conservation peuvent générer des conflits ou, au contraire, promouvoir des formes de cohabitation, selon la manière dont ils sont conçus et mis en œuvre. La littérature sur la relation entre l'homme et la nature fournit des outils analytiques importants pour aborder la question de la présence du loup en Suisse et pour comprendre comment elle est perçue, vécue et interprétée par les différents acteurs impliqués dans le projet OPPAL. La littérature sur la conservation permettra de situer cette initiative dans le cadre plus large des différentes approches à la conservation, en saisissant les logiques de

fonctionnement et les mécanismes qui la sous-tendent. Dans le chapitre consacré à la conservation, il est apparu qu'une approche collaborative peut être avantageuse pour surmonter les difficultés et les tensions qui caractérisent de nombreux projets de conservation. L'un des aspects centraux d'OPPAL est précisément la collaboration entre des acteurs hétérogènes (éleveurs/bergers, bénévoles et membres de l'association) qui, bien que partant de positions, d'objectifs et d'expériences différents, se retrouvent à coopérer dans la gestion quotidienne de la présence du loup dans les alpages.

L'action d'OPPAL, à travers des pratiques concrètes telles que la surveillance du bétail, repose sur la collaboration et la co-présence, malgré le conflit potentiel ou explicite qui entoure le retour du prédateur. L'intérêt et l'apport de notre travail résident précisément dans la volonté d'analyser les dynamiques et les mécanismes qui rendent possible cette collaboration, dans le cadre d'OPPAL comme projet consacré en lien direct à la conservation des grands carnivores.

Pour comprendre comment ces acteurs hétérogènes collaborent, malgré la complexité et la conflictualité du sujet, deux cadres théoriques similaires et complémentaires seront utilisés : la sociologie de la traduction, élaborée par Michel Callon (1986), et le concept d'assemblage, tel que proposé par Tania Murray Li (2007). Les deux offrent des outils précieux pour analyser comment se forment les configurations collectives, quels éléments les rendent possibles et comment elles parviennent, au moins temporairement, à fonctionner.

Michel Callon, dans son article « Éléments pour une sociologie de la traduction », propose un cadre théorique pour analyser la science et la technologie qu'il appelle la sociologie de la traduction. Cette approche repose sur l'idée que la nature et la société sont incertaines et négociables, et que la science et la technologie sont le résultat d'un processus de traduction dans lequel différents acteurs, humains et non humains, sont mis en relation.

La sociologie de la traduction se propose d'étudier comment des sujets humains et non humains, dans notre cas, des loups, du bétail, des bénévoles, des éleveurs, des représentants de OPPAL, des institutions scientifiques, parviennent à entrer en relation, en construisant des réseaux d'action efficaces et partagés.

Selon Callon, la traduction n'est pas simplement un résultat, mais un mécanisme à travers lequel un monde social et naturel se forme progressivement et se stabilise (Callon, 1986 :

205). Dans ce processus un acteur cherche à définir des problèmes, à mobiliser des alliances et à établir des liens. Traduire signifie avant tout déplacer. Ce concept souligne la permanence des changements (déplacements) qui se produisent tout au long des étapes de la traduction, impliquant des objectifs, des intérêts, des dispositifs, des êtres humains et non humains (Callon, 1986 : 203). La traduction constitue un processus de construction d'un monde commun : la définition des rôles, l'établissement de relations et la désignation de porte-parole contribuent à façonner (toujours provisoirement) la forme et la cohérence d'un problème et du réseau d'acteurs.

Callon identifie quatre étapes principales dans ce processus. Dans la phase de problématisation, un acteur, individuel ou collectif, définit un problème commun et propose une solution possible, se positionnant comme un passage obligé pour y faire face (Callon, 1986 : 183). Vient ensuite l'intéressement, c'est-à-dire la tentative d'intéresser et de lier les autres acteurs à la proposition, en établissant des dispositifs et des rôles. Ce processus consiste en la tentative d'un acteur d'imposer et de stabiliser l'identité des autres acteurs impliqués dans la problématisation (Callon, 1986 : 185). Si l'intéressement est réussi, il conduit à la phase d'enrôlement, au cours de laquelle les acteurs acceptent les rôles et les définitions qui leur sont attribués et adhèrent au projet (Callon, 1986, 189). L'enrôlement implique des négociations multilatérales, au cours desquelles l'identité des acteurs est mise à l'épreuve et redéfinie. Enfin, la mobilisation consiste à désigner des porte-parole et des représentants qui s'expriment au nom de collectifs plus larges (Callon, 1986, 193). À ces phases s'ajoute la possibilité de la dissidence, moment où un ou plusieurs acteurs se retirent, remettent en question les porte-parole ou redéfinissent les identités et les objectifs, sapant ainsi la stabilité atteinte. Bien qu'elles ne suivent pas nécessairement un ordre rigide, ces étapes permettent d'analyser comment une action, une « réalité » se construit, comment elle se stabilise (ou non) et quelles relations elle rend possibles. Dans notre cas, cela aidera à observer attentivement comment OPPAL parvient à impliquer les acteurs de l'alpage, les bénévoles et à construire, à travers un processus de traduction, une action concrète de cohabitation.

Complémentaire à cette lecture, le concept d'assemblage, élaboré par Tania Murray Li (2007) dans son étude sur les politiques forestières communautaires, est utile à notre recherche. Un assemblage est une configuration hétérogène et changeante, composée d'institutions, d'acteurs, de savoirs, de dispositifs, de normes et de valeurs, qui est maintenue

ensemble grâce à un travail constant d'adaptation, de négociation et de transformation (Li, 2007 : 264). La force de l'assemblage réside dans sa capacité à maintenir ensemble des éléments disparates, en rendant opérationnelle une collaboration à travers des formes spécifiques de coordination. L'approche de l'assemblage met en évidence l'*agency*, le travail acharné nécessaire pour réunir des éléments hétérogènes, créer des liens entre eux et les maintenir malgré les tensions (Li, 2007 : 264).

Li (2007) met en évidence six phases qui, selon elle, caractérisent chaque assemblage. La formation d'alignements vise à établir une compatibilité entre des acteurs et des intérêts même éloignés. La technicisation des problèmes consiste à traduire des problèmes sociaux complexes en questions gérables à l'aide d'outils et de procédures. Cette pratique implique l'extraction, à partir de la complexité du monde social, d'un ensemble de relations qui peuvent être formulées sous la forme d'un diagramme dans lequel le problème (a) plus l'intervention (b) produira (c) un résultat bénéfique. L'autorisation des connaissances consiste à préciser l'ensemble des connaissances requises et à déterminer quelles connaissances sont considérées comme valides. La gestion des échecs permet d'adapter les stratégies et les objectifs face aux difficultés et vise à présenter les échecs comme le résultat de lacunes corrigibles, à aplanir les contradictions afin qu'elles semblent superficielles plutôt que fondamentales et à élaborer des compromis. Les stratégies antipolitiques déplacent le discours d'un plan conflictuel vers un plan apparemment neutre, en reformulant les questions politiques en questions purement techniques. Enfin, le réassemblage consiste en la capacité de réorganiser les pratiques et d'attribuer de nouvelles significations à des éléments préexistants, en réponse à des changements de contexte (Li, 2007 : 265).

Dans le cas de OPPAL, la perspective de l'assemblage donnera un outil supplémentaire pour enrichir notre analyse de la manière dont des acteurs hétérogènes, tels que les acteurs de l'alpage, les bénévoles et les membres de l'association, collaborent entre eux et quelles stratégies sont en place pour maintenir le fonctionnement et la continuité de cet assemblage.

Ces deux approches théoriques combinées, la traduction et l'assemblage, offrent des outils importants et complémentaires pour analyser les dynamiques à travers lesquelles se construit la collaboration entre différents acteurs, et permettent d'analyser le cas de OPPAL et les mécanismes concrets qui soutiennent son existence, son fonctionnement et le travail commun pratique sur le terrain.

3. Méthodologie

Ce chapitre expose les choix méthodologiques qui ont guidé la recherche, depuis l'entrée sur le terrain jusqu'au traitement des données recueillies.

3.1 Choix du thème et réflexions sur l'implication personnelle

Depuis mon enfance, j'ai une profonde passion pour les animaux. À l'âge de quatre ans déjà, lorsque j'ai pris conscience qu'ils finissaient dans l'assiette, j'ai décidé de ne plus en manger. Mon animal préféré a toujours été le chien, et le loup, son proche parent, a donc sûrement pour moi une valeur symbolique et émotionnelle non négligeable.

De manière générale, la relation entre les humains et les êtres vivants non-humains est un sujet qui m'a toujours fascinée et que je considère comme fondamental, car il est à la base des dynamiques qui structurent notre relation avec l'environnement dans lequel on vit.

Au départ, lorsque j'ai commencé à réfléchir au sujet de mon mémoire, j'étais orientée vers une recherche sur l'agriculture de montagne et en particulier sur la pratique de l'alpage. Ayant grandi proche des Alpes tessinoises, je connais bien cette réalité, qui en plus a toujours représenté pour moi une forme d'élevage « éthique », basée sur une relation plus directe et respectueuse entre l'homme et l'animal, loin de la logique de l'élevage intensif.

À un moment où ma problématique n'était pas encore définie, j'ai assisté à un cours sur le sauvage et sur le re-sauvagement, dans lequel il a également été fait mention du retour du loup en Suisse. Ce fut l'illumination. J'ai alors décidé que je voulais approfondir ce sujet, en me concentrant en particulier sur la coexistence entre le loup et les activités humaines dans les Alpes. Ce choix me permettait de combiner mes principaux intérêts personnels et académiques, tout en m'impliquant dans un débat actuel et très sensible.

Bien que ma relation avec le sujet soit tout sauf neutre, je considère ne pas avoir de position rigide ni d'opinion définie. D'une part, mes valeurs et ma sensibilité me poussent à soutenir la présence et la protection du loup ; d'autre part, l'activité de l'alpage me tient beaucoup à cœur, et la possibilité qu'elle soit mise en danger, ainsi que la souffrance des éleveurs et du bétail, me touchent profondément.

Ce qui m'intéresse le plus, c'est donc d'explorer les possibilités d'une coexistence aussi pacifique que possible entre le loup et les activités humaines. C'est le cœur de mon positionnement et la perspective à partir de laquelle j'ai décidé d'aborder le sujet.

J'ai grandi dans un environnement essentiellement urbain, loin de la réalité concrète de la vie paysanne. Ma socialisation a été fortement influencée par des valeurs écologistes, qui se sont encore renforcées au cours de ma formation universitaire. Sensible et attentive à la crise globale de dégradation des habitats et à la perte de biodiversité, je suis profondément marquée par les discours qui soulignent l'urgence de la conservation, de la protection et de la restauration de l'environnement. Être consciente de ces influences et des possibles biais a été pour moi essentiel afin d'avancer de manière réflexive tout au long de la recherche.

Je ne voulais pas adopter de position prédéfinie et je ne voulais surtout pas prendre part au débat de manière partisane. Dès le début, j'ai choisi consciemment de garder une attitude d'ouverture et d'écoute, afin de comprendre la complexité des dynamiques en jeu. Ce choix a été pour moi non seulement un outil de recherche fondamental, mais aussi une attitude éthique nécessaire pour rencontrer les acteurs impliqués sans préjugés, en écoutant leurs histoires et leurs perspectives dans le respect de leurs expériences et de leur sensibilité. En particulier lors des entretiens, il m'a été essentiel de maintenir une attitude attentive, compréhensive et empathique, tout en témoignant aux participants de mon intérêt sincère pour leur vécu et leurs expériences, et en montrant mon ouverture, ma flexibilité et ma neutralité face aux débats sur le thème du loup.

Au moment de définir le terrain de recherche, j'avais déjà entendu parler de l'association OPPAL et j'avais exprimé mon intérêt à y participer en tant que bénévole. Les principes et les objectifs de l'association, qui visent à favoriser la coexistence entre le loup et les activités humaines, en ont fait pour moi un choix évident et cohérent. J'ai donc choisi d'effectuer mes recherches dans le cadre de cette association. Participer volontairement aux activités de surveillance nocturne m'a permis d'observer directement une situation concrète de cohabitation et d'accéder à différents points de vue : d'une part, les éleveurs et bergers chez qui l'action se déroule ; d'autre part, les bénévoles qui, souvent animés par des valeurs fortes, consacrent du temps et de l'énergie à une cause en laquelle ils croient.

3.2 Entrée dans le terrain et collecte des données

J'avais d'abord imaginé que le « vrai » début de mon terrain coïnciderait avec la première nuit de surveillance. En relisant mes notes, je me suis toutefois rendu compte que ma véritable première entrée sur le terrain a eu lieu déjà en occasion de ma participation à une conférence d'OPPAL lors du Festival du Sauvage à Riaz, qui s'est tenu le dimanche 26 novembre 2023.

Ma présence à cet événement avait pour but de participer à la présentation de l'association, de recueillir les premières informations et d'entrer en contact direct avec le directeur de l'organisation, afin de rendre transparent mon désir d'effectuer mon terrain en tant que bénévole pendant les nuits de surveillance. Si, d'une part, j'avais conçu cette occasion comme une simple prise de contact, d'autre part, elle s'est avérée être une opportunité pour une première collecte de données qualitatives et pour une première connaissance du fonctionnement de l'association.

La deuxième phase sur le terrain a eu lieu lors de la formation OPPAL, organisée en Valais en mai 2024, durée deux jours. Cette formation s'est avérée essentielle pour recueillir des données grâce à l'observation participante et à l'interaction directe avec d'autres bénévoles, des membres de l'association et des formateurs. La formation comprenait une série de cours consacrés à la fois aux aspects pratiques de la surveillance nocturne et aux thèmes théoriques liés à la présence du loup. Grâce à ma participation active à ces cours, j'ai pu acquérir une compréhension plus approfondie des discours, des valeurs, des principes et du fonctionnement opérationnel d'OPPAL. À l'événement ont participé des bénévoles, des civilistes, des membres du comité et plusieurs formateurs externes (experts en conservation et éleveurs), chacun apportant un point de vue spécifique.

L'expérience sur le terrain la plus significative a sans aucun doute été celle vécue directement sur les alpages. Au cours de l'été 2024, j'ai effectué douze nuits de surveillance sur quatre alpages différents situés en Suisse : trois dans le Valais et un dans le Jura vaudois.

3.2.1 Les entretiens

Au cours de ces nuits, j'ai réalisé dix entretiens exploratoires : un avec une éleveuse, un avec un berger et huit avec neuf bénévoles.

La sélection des personnes interrogées sur les alpages s'est faite de manière aléatoire, car je ne choisisais pas avec qui partager les nuits de surveillance. Toutes les interviews ont été réalisées en français, à l'exception de deux (avec un berger et un bénévole) qui ont été conduites en anglais, leur langue maternelle étant l'allemand, afin de me permettre une meilleure compréhension et une communication plus fluide. Les entretiens étaient semi-directives et de type exploratoire : je n'avais pas prévu de grille rigide, mais plutôt des questions ouvertes qui laissaient place à un récit subjectif, permettant aux participants de s'exprimer librement sur les sujets qui leur semblaient les plus pertinents (Beaud & Weber, 2003 :186). Pendant les entretiens, je prenais des notes, en notant les réponses, mais aussi des éléments contextuels et des observations non verbales qui pouvaient s'avérer significatives pour analyser le discours. Tous les entretiens ont également été enregistrés, ce qui m'a permis de me concentrer davantage sur l'écoute attentive pendant les échanges et de revenir sur les détails par la suite.

Une fois les dix entretiens transcrits et relus, j'ai ordonné et hiérarchisé les entretiens (Beaud & Weber, 2003 : 239). J'ai constaté que sept d'entre eux, les plus longs et les plus denses, offraient un contenu particulièrement riche et pertinent. J'ai donc décidé de les considérer comme des « entretiens principaux » sur lesquels fonder mon analyse. Les trois autres, bien que brèves et moins denses, contenaient également certains éléments intéressants que j'ai ensuite mobilisés dans l'analyse. Par conséquent, bien que j'eusse initialement prévu de réaliser une vingtaine d'entretiens au total, j'ai jugé suffisant d'ajouter de manière ciblée trois autres entretiens à ceux déjà réalisés : un avec le directeur d'OPPAL, un avec un ancien stagiaire de l'association et un avec un éleveur/berger qui collabore avec eux.

Le directeur s'est montré très disponible et nous avons rapidement organisé un entretien. Le deuxième interlocuteur, le stagiaire, est une connaissance personnelle et s'était déjà dit prêt à collaborer. Pour entrer en contact avec les éleveurs/bergers, j'ai demandé l'aide du directeur, qui m'a fourni les coordonnées de deux bergers. Pour des raisons d'organisation, j'ai décidé de les interviewer ensemble, malgré mon inquiétude initiale quant à la possibilité que cela n'influence négativement la conversation. L'interaction s'est au contraire révélée spontanée, fluide et bien équilibrée.

Toutes les interviews ont été réalisées en présence, préférant la dimension face à face, même lorsque cela impliquait de longs déplacements de ma part.

De nombreux entretiens ont eu lieu sur les alpages, de jour comme de nuit pendant les tours de garde. En effet, nous passions souvent les deux premières heures de surveillance ensemble, puis nous nous répartissions la nuit. Le choix du lieu, dans le cas des alpages, était le plus souvent aléatoire et dicté par les circonstances, notamment parce que les options disponibles étaient assez limitées. En ce qui concerne les autres entretiens (comme ceux avec les membres de l'association OPPAL et certains bergers) j'ai toujours essayé de me rendre à des endroits pratiques pour les personnes interrogées : dans le cas du directeur d'OPPAL, par exemple, sur son lieu de travail ; pour les bergers, à leur domicile. Ce choix reflétait non seulement l'envie qu'il soit pratique pour les personnes, mais permettait également de combiner l'entretien avec l'observation d'environnements qui leur étaient familiers et dans lesquels ils se sentaient à l'aise à parler librement (Beaud & Weber, 2003 : 198).

Ce qui m'intéresse dans l'action OPPAL, c'est que des acteurs aussi hétérogènes collaborent entre eux. En effet, les éleveurs et/ou les bergers, les bénévoles et les membres de l'organisation OPPAL participent activement à cette action. Ces groupes d'acteurs ne sont pas homogènes, mais représentent trois rôles différents dans l'action : les éleveurs et les bergers font appel à OPPAL, accueillent les bénévoles sur leurs alpages et mettent en place les conditions nécessaires pour faciliter la surveillance (par exemple, des clôtures nocturnes) ; les bénévoles se rendent dans les alpages et s'occupent principalement de la surveillance nocturne du bétail et aident les éleveurs/bergers dans différentes activités, et les membres de OPPAL s'occupent de la gestion opérationnelle et organisationnelle ainsi que de la communication avec les différents acteurs impliqués. L'expérience sur le terrain et les interactions avec ces acteurs ont montré qu'ils ont souvent, au sein du groupe, des visions et/ou des opinions similaires sur la question du loup.

Les profils des bénévoles

Au cours de ma période de surveillance, j'ai réalisé sept entretiens individuels et un double entretien. Je décris ci-dessous brièvement le profil sociologique des personnes interrogées, en intégrant également certaines informations (que seront toutefois plus développés dans le chapitre d'analyse) qui ont émergé au cours des conversations concernant leurs motivations à participer au projet OPPAL.

Professeur d'art à la retraite, 61 ans, résidant dans une petite ville de Suisse alémanique. Fasciné et heureux du retour du loup, il souhaite consacrer une partie de son temps à favoriser la cohabitation et à mieux comprendre le point de vue des éleveurs.

Enseignant, 55 ans, vit dans une grande ville de Suisse romande. Il est motivé par le thème de la cohabitation et aime passer du temps en pleine nature sauvage.

Éducatrice, 57 ans, résidant dans une petite ville du Jura, épouse d'un éleveur de bovins (qui ne vont pas à l'alpage). Passionnée par le bénévolat, elle souhaite soutenir les éleveurs et en particulier la cohabitation, étant fascinée par le retour du loup et par l'animal lui-même.

Étudiant en mécanique, 22 ans, vivant dans une petite ville de Suisse alémanique. Attiré par la vie dans la nature et le retour des grands carnivores, il souhaite s'engager pour favoriser leur présence.

Étudiante en écologie, 24 ans, résidant dans une grande ville de Suisse alémanique. Elle est très sensible aux questions écologiques et au rôle du loup dans l'écosystème, mais également attentive aux difficultés des éleveurs. Elle souhaite s'engager activement pour promouvoir la cohabitation.

Étudiant en sciences de l'environnement, 24 ans, vivant dans une ville de Suisse romande. Son objectif est de contribuer à la présence du loup vue son rôle dans l'écosystème, mais aussi de comprendre et de se rapprocher du monde rural.

Étudiant en conservation, 23 ans, résidant dans une grande ville de Suisse romande. Motivé par sa passion pour l'écologie et la biodiversité, il souhaite passer du temps dans la nature, loin du contexte urbain.

Sage-femme, 53 ans, et physicien, 55 ans, couple résidant dans une ville de Suisse romande. Animés par leur passion pour la nature et la vie sauvage, ils souhaitent favoriser la présence du loup et vivre des expériences en contact étroit avec l'environnement naturel.

L'analyse des entretiens fait ressortir deux idéaux types principaux parmi les participants. D'un côté, il y a des jeunes étudiants qui suivent des cursus liés à l'écologie, aux sciences environnementales ou à la conservation : dans leurs discours et leurs explications sur leur participation au projet, leur intérêt pour la conservation du loup, interprété à la lumière de

leurs connaissances écologiques et du rôle qu'il joue dans l'écosystème, ressort clairement. De l'autre côté, on trouve des bénévoles plus âgés, pour la plupart des personnes adultes plus ou moins proches de la retraite (à l'exception de l'étudiant en mécanique), qui, même s'ils n'ont pas suivi une parcours académique ou professionnel lié à l'environnement, partagent une forte passion pour la nature, l'écologie ou au moins un vif intérêt pour le loup en tant qu'animal fascinant et symbolique. Dans les deux groupes, nous trouvons également des bénévoles qui ont particulièrement souligné leur volonté de comprendre le point de vue des acteurs de l'alpage et les aider. Dans notre analyse, nous avons choisi de considérer ces deux groupes conjointement, tout d'abord en raison du même rôle qu'ils jouent dans le cadre de l'action OPPAL (surveillance nocturne des troupeaux, aide pratique aux éleveurs, etc.), mais aussi parce qu'ils partagent des caractéristiques, des visions et des motivations que nous considérons comme fondamentales. Bien qu'ils aient des expériences et des parcours différents, ils manifestent tous deux une forte fascination pour la nature, un intérêt marqué pour la conservation de la faune sauvage et convergent dans leur volonté de favoriser la présence du loup et de rechercher des solutions de cohabitation durables.

Le profil des éleveurs et des bergers

Dans certains alpages, ce sont les éleveurs eux-mêmes, propriétaires du bétail, qui s'en occupent directement ; dans d'autres, des bergers sont engagés pour s'occuper des animaux pendant toute la saison d'estivage. Dans ces cas, le bétail appartient souvent à plusieurs éleveurs et est réuni dans le même alpage pendant l'été.

Pour mes recherches, j'ai interviewé une éleveuse du Valais, deux bergers (un dans le Valais et un dans le canton de Vaud) et une bergère dans le canton de Vaud. À l'exception du berger en Valais, qui a trente ans et exerce ce métier depuis seulement trois ans, les autres personnes interrogées sont proches de l'âge de la retraite et travaillent dans ce domaine depuis plus de trente ans. Trois d'entre eux ont une connaissance approfondie et ancienne du territoire où se trouvent leurs alpages, tandis que pour l'un d'entre eux, c'était la première année dans cet alpage.

L'éleveuse interrogée raconte qu'elle a grandi dans la campagne valaisanne, mais pas dans une famille d'agriculteurs. Son mari, lui, est issu d'une famille d'agriculteurs et elle est devenue agricultrice à l'âge adulte, après avoir travaillé dans une pharmacie.

La bergère a grandi dans une ville française loin des Alpes, dans une famille non agricole. Elle raconte qu'elle a toujours rêvé d'être bergère, qu'elle est ensuite devenue commerçante, mais qu'elle a pu réaliser son rêve plus tard dans les Alpes suisses. Elle travaille aujourd'hui dans le Jura vaudois.

Le berger du canton de Vaud est né dans une famille d'agriculteurs de la région, mais il a d'abord suivi un apprentissage d'horticulteur. Jeune, un concours de circonstances l'a amené à faire son premier alpage et il n'a plus jamais arrêté.

Le jeune berger est né et a grandi en Allemagne dans un milieu urbain, loin du monde rural et agricole. Il a raconté s'être intéressé et s'être rapproché de ce métier ces dernières années et y avoir trouvé du plaisir et de la satisfaction.

Bien que les profils et les parcours des personnes interrogées soient très différents, et tout en reconnaissant les différences de rôle entre éleveurs et bergers (aussi en ce qui concerne la question du loup : les premiers étant propriétaires du bétail, ils sont directement touchés par les pertes), j'ai choisi dans cette recherche de les considérer comme un seul groupe. Ce choix se justifie principalement par le fait que, dans le cadre du projet OPPAL, ils jouent le même rôle (ou un rôle très similaire) : ils accueillent les volontaires, collaborent avec eux sur le terrain et restent en contact régulier avec l'association afin d'évaluer le déroulement de la saison et de discuter d'éventuels ajustements. La principale différence réside dans le fait que la décision d'appeler OPPAL revient aux éleveurs, même si la proposition émane parfois des bergers eux-mêmes. Une autre raison de ce choix est que, dans les faits, tous ces acteurs ont la même tâche à l'égard du bétail dans les alpages : s'en occuper, le contrôler et le soigner. En outre, malgré les nuances dans leurs discours, toutes les personnes interrogées ont déclaré être fortement perturbées par la présence du loup dans leur travail et être favorables à une réglementation et à une limitation accrue de l'espèce. Chacun d'entre eux a déclaré avoir des contacts fréquents et parfois étroits avec les bénévoles, mais cela n'est pas le cas de tous les éleveurs et bergers qui collaborent avec OPPAL (information rapportée par certains bénévoles et confirmée par mes observations). Dans d'autres alpages, les contacts entre les bénévoles et les acteurs de l'alpage sont mineurs et l'expérience est donc probablement différente. Leur vision et leur expérience ne peuvent donc pas être considérées comme représentatives de tous les éleveurs et bergers qui collaborent avec OPPAL, mais elles sont néanmoins partagées, de manière nuancée, par l'ensemble des interviewés.

Pour des raisons pratiques, j'utilise parfois le terme « acteurs de l'alpage », choisi pour inclure à la fois les éleveurs et les bergers.

Les membres OPPAL

Les membres d'OPPAL que j'ai interviewés sont le directeur et un stagiaire, deux personnes occupant des rôles très différents au sein de l'association. Tous deux ont une formation en sciences naturelles (le directeur en biologie et le stagiaire en sciences de l'environnement) et s'expriment principalement en faveur de la cohabitation et de la recherche d'un équilibre entre les différentes « causes » : celle du loup et celle des activités alpines.

-

Il était important pour moi d'essayer d'interviewer au moins quelques représentants de chaque catégorie. Recueillir les opinions de trois bergers, d'une éleveuse, d'un membre d'OPPAL, d'un stagiaire et de huit bénévoles me semblait constituer un échantillon équilibré. Après analyse, je pense qu'un plus grand nombre d'entretiens avec des éleveurs et des bergers qui collaborent avec OPPAL aurait été utile pour approfondir davantage les éventuelles différences significatives entre les éleveurs et les bergers dans leurs points de vue et mieux comprendre l'effet que la collaboration avec OPPAL peut avoir à la fois sur leurs pratiques et sur leurs perceptions.

3.2.2 L'observation participante

Parallèlement aux entretiens, l'observation participante a constitué un outil fondamental dans ma collecte de données. Elle s'est déroulée principalement au cours des douze nuits de surveillance que j'ai effectuées sur quatre alpages différents en Suisse : trois situés dans le canton du Valais et un dans le Jura vaudois. Chaque alpage offrait des conditions environnementales et sociales différentes, ce qui m'a permis de comparer différents modes d'organisation, degrés d'isolement, relations entre bergers/éleveurs et bénévoles, et attitudes face au retour du loup. Les situations qui ont fait l'objet de mes observations ont été les suivantes : la conférence OPPAL, la formation de deux jours et les quatre expériences de surveillance. Pour chaque observation, j'ai pris des notes dans mon journal de bord, en notant les événements et les interactions observés, mais aussi mes réflexions et mes hypothèses. Mes observations se voulaient « totales » (Beaud & Weber, 2003 :170) dans la mesure où je souhaitais observer les événements en tenant compte de trois dimensions : le déroulement,

le cadre matériel et les interactions. Ayant passé quatre jours dans différents alpages, mes notes d'observation sont longues. Chaque nuit, je profitais des heures solitaires d'observation pour noter tout ce que j'avais pu observer la veille. Je résume ci-dessous brièvement les informations recueillies sur les différents alpages afin d'illustrer le contexte et les principales dynamiques du fonctionnement de l'activité de surveillance.

Le premier alpage où j'ai effectué la surveillance se trouvait dans le Valais et abritait environ 300 moutons de race Nez noir du Valais, gardés dans un grand enclos électrifié. Pendant la nuit, les animaux étaient regroupés dans une zone précise de l'enclos pour faciliter leur observation. L'éleveur, responsable du syndicat des éleveurs et propriétaire de certains des moutons, était chargé de la gestion de l'ensemble du troupeau. Pendant l'été, il vivait avec sa femme dans une cabane située juste à l'extérieur de l'enclos. En plus du troupeau de moutons, il s'occupait également d'un groupe de vaches qui paissaient près du parc et passaient la nuit sur un autre alpage non loin de là. Le travail quotidien avec les moutons consistait principalement à les déplacer chaque soir vers la partie supérieure de l'enclos, avec l'aide des bénévoles. Il était également responsable de la création et du déplacement des enclos au fur et à mesure que l'alpage se déplaçait pendant la saison estivale. En raison de la barrière linguistique, mes échanges avec le berger ont été limités, mais cela ne m'a pas empêché d'établir un contact de base fait de petites interactions et d'échanges pratiques sur l'organisation du soir. Il a toutefois longuement discuté avec un bénévole qui surveillait avec moi, qui m'a fourni des informations à son sujet.

Le deuxième alpage était également situé dans le Valais, à basse altitude et non loin d'un village. Il était nettement plus petit, avec un troupeau d'une cinquantaine de moutons gardés dans un enclos électrifié. Les éleveurs ne vivaient pas sur l'alpage mais dans une autre commune, à environ trente minutes en voiture. Cependant, ils montaient presque tous les jours pour vérifier l'état des moutons, modifier la disposition des enclos et soigner les animaux malades ou blessés. Au cours des trois nuits passées sur cet alpage, je n'ai rencontré les éleveurs qu'une seule fois, à l'occasion d'un épisode lié à un mouton blessé. À cette occasion, nous avons discuté ensemble de la situation et, pour nous remercier de notre disponibilité, ils nous ont offert des biscuits et du chocolat. L'éleveuse, très active également sur le groupe WhatsApp des bénévoles, a toujours fait preuve d'une grande disponibilité et de reconnaissance pour l'engagement de chacun, en répondant rapidement à tous les doutes ou questions.

Le troisième alpage, toujours dans le Valais, était le plus isolé et la plus difficile à atteindre : il fallait environ trois heures de marche pour s'y rendre. Il aurait dû accueillir un troupeau d'environ 500 moutons (Nez noir du Valais), mais en raison de la fonte tardive de la neige, seuls 300 étaient effectivement présents sur l'alpage. Le retard de la transhumance avait obligé certains éleveurs à laisser une partie des animaux dans la vallée. Les moutons appartenaient à différents éleveurs, qui montaient régulièrement pour contrôler les animaux et soutenir le travail du berger, un jeune Allemand en troisième saison dans le métier, mais à sa première expérience sur cette alpe en particulier. En raison de l'isolement de l'endroit et de son caractère convivial, le berger a manifesté une sincère appréciation de la présence des bénévoles, qui représentaient pour lui une précieuse occasion de socialisation. J'ai ainsi eu la possibilité de passer beaucoup de temps avec lui, en l'aidant aussi bien dans la gestion quotidienne de son troupeau (déplacements, soins aux moutons) que dans la vie quotidienne sur l'alpage. Nous avons partagé des repas, des conversations et même des moments conviviaux, comme des séances de musique à la guitare. Les autres bénévoles présents ont également eu de nombreuses occasions d'interagir et de se prêter main-forte, créant ainsi un climat amical.

Le dernier alpage se trouvait dans le Jura vaudois et, contrairement aux autres, était dédié à l'élevage de bovins. Il accueillait des vaches et des veaux, mais l'attention des bénévoles se concentrait sur la surveillance des veaux, considérés comme plus vulnérables aux attaques du loup en raison de leur petite taille. Les vaches adultes, grâce à leur taille et à leur force, étaient considérées comme moins exposées. Le berger trayait les vaches deux fois par jour et produisait du fromage directement sur l'alpage. Les interactions avec lui étaient limitées, car il était toujours très occupé et n'avait pas besoin d'aide particulière.

3.3 Le terrain, transformation de la recherche et du chercheur

« la production de données modifie la problématique que modifie la production de données que modifie la problématique » (Olivier de Sardan, 1995, p.15)

Sans avoir de question de recherche définie, j'ai choisi délibérément de commencer mon terrain en me laissant guider par les stimuli concrets que je rencontrerais. L'intention était de saisir directement sur le terrain les principaux enjeux de la situation, en évitant de me laisser conditionner par des idées préconçues qui auraient pu orienter artificiellement ou de manière forcée le regard de la recherche. Je voulais que ce soit le terrain lui-même qui me parle, qui

me suggère quelles étaient les questions centrales, importantes et pertinentes pour les acteurs impliqués.

Au début, je m'intéressais surtout à la relation entre l'homme et la nature, et à la manière dont cela influençait la possibilité et les modalités de cohabiter avec le loup. Les premières interviews reflétaient cette approche : les questions visaient à explorer la vision des acteurs vis-à-vis de la nature, des animaux et le type de relation qu'ils établissaient avec eux, quelle était, selon eux, le rôle de la nature, son importance et le lien qu'ils ressentaient avoir avec elle.

Ma question de recherche provisoire portait donc sur la manière dont les différentes visions et relations avec la nature influençaient les opinions et les pratiques de cohabitation avec le loup en Suisse.

Cependant, au fur et à mesure que j'avancais dans mon terrain et en réponse aux questions qui émergeaient à la fois des entretiens et de l'observation directe, mon centre d'intérêt s'est déplacé. J'ai commencé à m'interroger non seulement sur la cohabitation entre l'homme et le loup, mais aussi sur celle entre les hommes, entre des individus ayant des visions, des besoins et des positions différentes. Ce qui ressortait clairement, c'était la manière dont, au sein de l'action d'OPPAL, des acteurs très différents, par leurs expériences, leurs rôles et leurs perspectives, collaboraient, surmontant ainsi en partie les tensions et la complexité inhérentes à la cohabitation avec le loup.

Au fur et à mesure que ma problématique évoluait, la structure des entretiens s'adaptait également, laissant de plus en plus de place à la réflexion sur l'expérience au sein de l'association OPPAL elle-même, en tant que contexte concret de coexistence entre acteurs différents.

L'expérience sur le terrain ne pas seulement modifié la problématique, mais a également modifié ma compréhension et ma vision de cette réalité. Si, au début, je pense je n'avais pas de position claire sur la présence du loup ni de vision simpliste de la question, le travail sur le terrain a encore nuancé et complexifié mon point de vue. Jusqu'à ce moment, mon point de vue avait été largement influencé par mes connaissances dans le milieu universitaire, en particulier par des personnes liées au monde de la biologie. Par conséquent, je disposais principalement d'informations et d'arguments de type écologique et environnemental, et

j'avais tendance à considérer le retour du loup en Suisse principalement comme un élément positif pour la santé des écosystèmes.

Bien que ces perspectives aient souvent refait surface lors des entretiens (en particulier avec les bénévoles) la présence sur le terrain, le contact direct avec les alpages et les interactions avec différents acteurs du monde de l'élevage m'ont permis de me confronter à la complexité de la situation, y compris du point de vue matériel et émotionnel des éleveurs et des bergers. L'observation, les informations reçues et l'empathie m'ont amenée à relativiser toutes les positions, allant parfois jusqu'à m'éloigner de chacune d'entre elles tout en les comprenant et en les partageant en partie.

3.4 Une immersion sensorielle, auto-ethnographie

En plus de recueillir les expériences sensorielles des bénévoles lors des nuits de surveillance par le biais d'entretiens, mon terrain m'a permis de vivre dans ma propre peau l'expérience et l'émotion associées à la surveillance nocturne solitaire. Se retrouver pendant des heures, seule, dans l'obscurité de la nuit, dans un endroit isolé avec la tâche de surveiller de nombreux animaux sans défense contre l'attaque potentielle et parfois probable (sur certains alpages à certaines périodes) du loup, est en effet une expérience non dénuée de stimuli et de fortes émotions. Ayant une familiarité avec le sujet et étant ensuite confrontée à une forte immersion sur le terrain, me sentant directement touchée et impliquée dans la situation de cohabitation qui caractérise les actions OPPAL, j'ai choisi, en m'inspirant du concept d'autoethnographie (M. Hayano (1979) ; Carolyn Ellis (2004)), d'inclure mon expérience et mon vécu pratique, sensoriel et émotionnel dans la compréhension et l'analyse du phénomène qui m'intéresse.

Il est 4 h 55 du matin, le 2 août, ma deuxième nuit de surveillance dans un alpage du Valais à plus de 2 000 mètres d'altitude. Cette nuit, je fais la deuxième garde, je me suis réveillée à 3 h 20 pour aller remplacer les deux volontaires qui ont fait la première garde ensemble. Se réveiller à cette heure est une violence pour mon corps, il ne comprend pas pourquoi il doit se réveiller alors qu'il fait encore nuit noire dehors. Je me lève et je force mes jambes à marcher jusqu'au point d'observation où nous avons planté notre tente de nuit. Le ciel est étoilé, mais j'utilise ma lampe frontale pour voir le chemin. Il me faut environ dix minutes, le chemin la nuit me semble complètement différent de celui que je prends le jour, plus long,

même s'il ne l'est pas. Le parc nocturne, qui est très grand, est clôturé et il y a un système d'alarme spécialement conçu pour signaler une éventuelle intrusion de loups. Cependant, l'alarme se déclenche également pour les petits rongeurs et sonne donc plusieurs fois (beaucoup trop) pendant la nuit. Elle sonne une fois pendant que je marche, à chaque fois ça me fait peur. Je regarde autour de moi avec ma petite lampe frontale qui éclaire à quelques mètres de moi et évidemment je ne vois rien. Une fois arrivée à la tente, les deux filles me disent qu'elles n'ont vu qu'un lièvre et que la nuit a été plutôt calme. Quand elles sont parties, j'ai préparé une tasse de café et je me suis assise à l'endroit d'observation. Toutes les 30 minutes environ, je fais un tour avec les lunettes thermiques pour vérifier que des loups affamés de moutons ne viennent pas de quelque part. Je ne suis pas du tout une personne craintive, j'ai beaucoup voyagé seule et les aventures sont mon pain quotidien, mais je dois dire que la nuit m'apporte toujours un sentiment étrange, je me sens tendue sans raison et mes sens sont en alerte, ma tête voyage et imagine des dangers irrationnels, improbables, la peur des animaux, la peur des hommes. Je chasse toutes les pensées et je me concentre sur ma tâche. Les moutons dorment paisiblement, parfois certains se lèvent et commencent à brouter un peu d'herbe. N'ayant rien à faire, je me perds parfois à les observer avec les lunettes thermiques. Vers 4h20, alors que j'essayais de lire un article d'anthropologie de la nature sans m'endormir, tout le troupeau se lève et se met à courir. L'anxiété m'envahit rapidement, je ne pense pas avoir entendu d'alarme, mais elle a sonné tellement de fois cette nuit que je pourrais me tromper. Je me lève et commence à éclairer partout avec ma lampe torche. Mon cœur bat la chamade et je sens que j'ai peur, pas pour moi, mais pour *mes* bêtes. Je suis là pour les protéger, pour qu'elles dorment tranquilles. Dans leur course, je sens leur panique et elle devient aussi la mienne. Après un moment, les moutons ralentissent et se calment. Mon cœur, non. Je fais le tour du troupeau avec la lampe de poche et j'observe dans toutes les directions avec les lunettes thermiques. Fausse alerte, il n'y a pas âme qui vive, je ne vois même pas une souris. Les moutons se sont remis à dormir et je retourne donc à mon poste d'observation. Je me sens stupide d'avoir paniqué de cette façon, mais je me sens aussi soulagée. Je souris et je me remets à lire, qui sait ce qui a déclenché cette panique collective, je ne le saurai jamais. (Journal de bord, 2 août 2025)

Vivre l'expérience du bénévolat pendant plusieurs nuits de surveillance m'a permis non seulement de mener mes recherches, mais aussi de me rapprocher du monde des alpages, de comprendre les implications pratiques et la charge de travail pour les éleveurs, de ressentir leurs préoccupations et aussi de découvrir par moi-même la vulnérabilité des animaux

confiés à notre surveillance, la responsabilité et percevoir la présence invisible du loup comme une tension. Ces expériences corporelles et émotionnelles m'ont permis de me sentir proche des acteurs de l'alpage et, si ce n'est de les partager, de comprendre leur aversion pour le loup et parfois leurs positions radicales. Passer une nuit à surveiller un troupeau ne signifie pas seulement rester éveillé, mais se sentir responsable des bêtes, se mettre à la place de l'éleveur/du berger, partager ses préoccupations, même si ce n'est que pour quelques heures. C'est une expérience qui met en contact physique et émotionnel avec une réalité que l'on ne connaît souvent que superficiellement, en tant qu'acteur extérieur au monde de l'alpage.

L'expérience immersive que j'ai vécue sur le terrain m'a permis non seulement de mieux comprendre les enjeux concrets de la cohabitation entre activités humaines et présence du loup, mais aussi de saisir l'épaisseur émotionnelle, sensorielle et symbolique que cette situation peut revêtir pour celles et ceux qui y sont confrontés. En mobilisant une approche auto-ethnographique, j'ai cherché à intégrer cette dimension vécue à mon travail d'analyse, considérant que mon implication personnelle, loin d'être un obstacle, est venue enrichir la compréhension du phénomène.

Ce choix méthodologique répond à une volonté de n'a pas seulement raconter, mais rendre sensible une part de cette réalité vécue sur le terrain. En cela, il marque une étape essentielle de ma démarche : celle où l'engagement personnel devient lui-même une voie d'accès à la connaissance.

3.5 Analyse des données

La première phase de l'analyse a commencé par la transcription complète des dix premières interviews. Mon intention était de m'inscrire dans la *grounded theory* (Glaser & Strauss, 1967) et donc de mener l'analyse en restant très proche des données collectées et en faisant constamment des allers-retours entre la collecte des données et le développement de l'analyse. Pendant la transcription, j'ai déjà commencé à créer des notes analytiques en annotant les passages qui me semblaient intéressants. Cela m'a permis de transformer progressivement ma problématique et d'adapter ainsi les trois entretiens plus ciblés que j'ai réalisés par la suite. Une fois tous les entretiens terminés et retranscrits, je les ai relus plusieurs fois et j'ai procédé à une analyse globale (Legewie, 1994, dans Flick, 2009). Cela m'a permis d'avoir une vue d'ensemble des données collectées et de sélectionner les parties

de l'entretien à inclure dans mon analyse, en excluant les passages où la conversation s'éloignait du sujet de la recherche. Une fois les passages des entretiens sélectionnés, j'ai procédé au codage théorique en me référant au processus expliqué dans les articles de Saldaña (2012) et Flick (2009) pour développer mes codes. J'ai utilisé le logiciel Atlas.ti et j'ai essayé d'appliquer les codes théoriques exprimés par un verbe pour extrapoler des processus et non des thèmes. J'ai codé chaque ligne en essayant de rester aussi proche que possible des données. Malgré l'analyse globale, j'ai été submergée par de nombreux codes, beaucoup trop. À partir des thèmes récurrents abordés lors des entretiens, j'ai alors décidé de former trois groupes thématiques distincts dans lesquels organiser mes codes : le premier incluant tout ce qui concerne le discours des acteurs sur l'action OPPAL elle-même (motivations, fonctionnement, utilité, etc.), le deuxième concernant tout ce que les acteurs exprimaient sur les non-humains (moutons, vaches, loups, mais aussi la nature et l'environnement en général) et le dernier concernant toutes les interactions entre les acteurs participant au projet.

Ces groupes théoriques m'ont guidé dans la création de l'état de la littérature, que j'avais déjà rassemblé et lu tout au long de ma recherche, mais qui a été sélectionné et séparé en trois axes seulement après une première analyse des entretiens.

4. Analyse

4.1 OPPAL

Pour comprendre l'action d'OPPAL et les stratégies qui permettent de construire un travail commun entre différents acteurs, souvent impliqués et pas neutres dans une situation tendue comme celle liée à la présence du loup en Suisse, il est nécessaire de commencer par une présentation plus détaillée de l'association elle-même. Dans ce chapitre, seront analysés les valeurs, les objectifs et les modalités de fonctionnement d'OPPAL à travers le prisme des témoignages directs des acteurs impliqués : les membres de l'association, les éleveurs et bergers, ainsi que les bénévoles. L'analyse ne se limite pas à la dimension opérationnelle d'OPPAL. Elle considère également OPPAL comme un espace social et relationnel, ainsi que les dynamiques qui émergent de la rencontre entre les acteurs impliqués dans le projet. Les entretiens recueillis permettent de mettre en lumière non seulement les perceptions et les opinions personnelles sur le travail de l'association, mais aussi la manière dont l'action est vécue, ainsi que l'utilité à la fois concrète et symbolique d'OPPAL pour ces acteurs. Ils

révèlent également les attentes et les motivations qui les poussent à s'engager dans cette collaboration. Grâce à cette approche qualitative, il sera possible d'identifier les stratégies, les points forts et les défis qui caractérisent le travail d'OPPAL dans le contexte de la gestion du retour du loup en Suisse, marqué par des conflits et des intérêts divergents. Les trois premiers sous-chapitres présenteront et analyseront les discours des acteurs concernant OPPAL, son fonctionnement, ses objectifs et la valeur attribuée à l'action de l'association. Suivra un chapitre qui, sur la base des données présentées et en les mettant en relation avec des concepts théoriques tirés de la littérature, proposera une analyse visant à mettre en évidence et à approfondir certaines dynamiques qui ressortent des différents discours. Ce dernier sous-chapitre permettra également d'examiner OPPAL en tant qu'acteur de la conservation, dans une démarche de dialogue avec la littérature sur la conservation de la biodiversité (voir chapitre 2.1.2) afin de mieux comprendre les logiques et les approches qui le caractérisent.

4.1.1 « Qui sommes-nous » - OPPAL décrit par l'association

Dans ce chapitre, OPPAL est analysée à travers les récits des acteurs de l'association elle-même, afin de comprendre, de leur point de vue, ses motivations, ses objectifs, ses principes et son fonctionnement. Les acteurs interrogés sont le directeur de l'association et un stagiaire qui a effectué un stage de deux mois au cours duquel il a pu observer différentes activités menées au sein de l'association. De plus, pour enrichir l'analyse, du matériel provenant de leur site web, sera utilisé.

OPPAL : vouloir être un soutien concret et pragmatique

« Ma motivation à faire OPPAL, c'est que c'était pendant la période de Covid, moi j'étais à l'université et puis on ne pouvait pas beaucoup sortir. Moi j'étais beaucoup en forêt, j'ai toujours aimé aller en forêt. Et puis je faisais des sorties, il y avait des loups qui étaient revenus dans la vallée d'où je viens en Valais. (...). Et puis j'ai fait rencontre d'un éleveur de moutons qui lui avait des soucis avec son troupeau, il s'était fait attaquer son troupeau. Il me racontait que lui devait veiller la nuit, alors il travaillait la journée à la ferme et puis après la nuit il montait à l'alpage pour veiller, pour dormir avec les bêtes. Il disait mais ça faisait beaucoup trop de travail, c'était trop difficile. Et puis moi j'avais une jumelle thermique, comme on l'utilise pour les veilles d'OPPAL, que j'utilisais pour moi, pour aller dans la nature chercher des animaux. (...) Donc moi j'ai pris ma jumelle thermique et je suis allé l'aider un petit peu, quelques nuits aussi avec un ami qui est venu avec moi. Très vite on était fatigué et puis j'ai rencontré la deuxième personne qui a voulu lancer cette association avec moi, qui elle cherchait à faire une association, elle

voulait faire quelque chose. Moi je lui ai parlé de ce que je faisais et puis on a décidé de faire ça à grande échelle. (...) Et puis finalement ça a pris très très vite et c'est devenu vite grand comme structure. » (Directeur OPPAL)

C'est le directeur, qui est également l'un des fondateurs de l'association, qui raconte son histoire. Il explique que l'idée d'OPPAL est née lorsqu'il a lui-même été confronté au problème exposé par un éleveur qui vivait quotidiennement une situation difficile en raison de la présence du loup. Ils ont alors créé un programme de surveillance nocturne basé sur le principe de l'utilisation de méthodes non létales (présence humaine, bruits, lumières) pour éloigner les loups du bétail, évitant ainsi les pertes et allégeant le stress et la charge de travail excessive des acteurs de l'alpage. OPPAL a ainsi mis en place un système de surveillance nocturne des alpages soumis à une forte pression due à la présence du loup et aux attaques sur le bétail. Leur objectif principal est l'amélioration de la cohabitation entre les activités humaines et les grands carnivores (OPPAL, 2025). Cela permet à l'association d'allier les autres objectifs : la défense de la biodiversité et des espaces sauvages avec la défense du patrimoine alpin (nature, culture, agriculture) (OPPAL, 2025).

Au départ, le directeur a agi lui-même, puis il a fait appel à des bénévoles désireux de favoriser la cohabitation, d'une part en protégeant le loup et, d'autre part, en aidant les éleveurs : *« Je pense que ce sont des gens qui aiment la nature. Et puis, ce sont des gens qui ont envie d'aider, qui ont envie d'être utiles pour la situation » (Directeur OPPAL).*

Depuis 2020, année de sa création, OPPAL a évolué et s'est développée, impliquant un nombre croissant de bénévoles et développant de nouvelles activités. Cependant, le désir d'offrir une aide concrète dans des situations d'urgence et de réel besoin est resté au cœur de sa mission. L'association ne se présente pas comme « la solution » pour tous les éleveurs, mais préfère agir à la demande, lorsque ce sont les éleveurs eux-mêmes qui manifestent un besoin. Comme l'affirme le directeur : *« Donc c'est à eux de faire le pas de venir nous demander de l'aide. En fait, dans l'autre sens, ça ne marche pas d'aller vers les gens et de leur proposer de l'aide, pour plusieurs raisons. »*

OPPAL se distingue des autres associations par son approche concrète et pragmatique, née de la volonté d'aborder directement sur le terrain les problèmes liés à la cohabitation entre éleveurs et faune sauvage. Le directeur souligne que :

« Il n'y a pas d'autres associations à mes connaissances qui font vraiment ça, qui travaillent comme ça sur le terrain, non. La plupart des associations font des manifestations... Ou donnent des aides financières... Nous c'est le pragmatisme, vraiment c'est essayer de créer, de vraiment faire une différence sur le terrain pour les gens. » (Directeur OPPAL)

Ce pragmatisme est la « grosse force » de l'association, qui allie le travail sur le terrain à une approche informée et scientifique :

« Après il faut qu'il y ait de l'information. Il faut qu'il y ait du travail sur le terrain bien sûr, mais il faut aussi qu'il y ait de l'information, et puis il faut qu'il y ait une valorisation scientifique de ce qu'on fait. Donc c'est ce qu'on essaie de travailler chez OPPAL. » (Directeur OPPAL)

Le travail sur le terrain s'est progressivement développé avec un travail scientifique et d'information. En effet, pendant les heures de surveillance, OPPAL recueille des données scientifiques sur la faune et le loup (en observant ses réactions et son comportement), ce qui lui permet de collaborer avec d'autres centres de recherche avec lesquels il partage ces données. Il mène également un programme de sensibilisation à la faune sauvage et à la cohabitation avec les grands carnivores. L'action d'OPPAL repose sur un véritable triptyque qui intègre trois éléments fondamentaux :

« La science, l'information, et puis le pragmatisme, le travail sur le terrain. Après les valeurs qu'on essaie de prôner, c'est vraiment cette valeur de cohabitation. C'est essayer de s'écouter, de cohabiter déjà entre les différents acteurs, les différentes actrices, pouvoir s'écouter, pouvoir travailler ensemble, et puis après avec la faune, puis avec l'environnement. » (Directeur OPPAL)

Cet équilibre entre connaissances scientifiques, communication et interventions pratiques permet à OPPAL d'être un interlocuteur crédible et opérationnel pour les acteurs de l'alpage, les institutions et les scientifiques.

OPPAL opère de manière concrète en faveur de la coexistence avec les grands carnivores, en particulier le loup, considéré non seulement comme une espèce à protéger, mais aussi comme un sujet écologique dont la présence est essentielle à l'équilibre des écosystèmes. Cependant, OPPAL évite une vision idéalisée du loup : comme le souligne son fondateur, si un individu cause des dommages répétés, il peut être nécessaire de l'abattre, dans une optique de pragmatisme écologique qui vise à maintenir l'espèce sans imposer de coûts insoutenables aux communautés humaines.

Si parfois, on doit tirer des loups, ma foi, ça fait aussi partie du jeu. Il y a des loups, parfois, qui sautent par-dessus des barrières. Alors, on demande à un agriculteur de mettre une barrière. Il y a un loup qui saute par-dessus, on l'augmente la barrière. S'il saute encore par-dessus, au bout d'un moment, peut-être 90% des loups ne sauteront pas et 10% sauteront. Si on en a de temps en temps il y a un qui saute, est-ce que on va demander à tous les agriculteurs d'augmenter toutes les barrières avec des financements énormes, alors que finalement, ils ont des taux d'accroissement de 30%, donc

tu en auras d'autres. Je pense qu'au bout d'un moment, il faut aussi faire preuve de pragmatisme à ce niveau-là. » (Directeur OPPAL)

OPPAL : vouloir être un espace d'échange et de rencontre

Outre la volonté de pragmatisme et de compromis, il y a une volonté d'écouter et d'impliquer les acteurs directement concernés par la problématique « *c'est aussi important de trouver les solutions avec les personnes qui sont concernées, et pas seulement dire : oui, je sors des études, je sais, je viens te l'enseigner* » (Directeur OPPAL).

Pour un bon fonctionnement de l'action, les membres d'OPPAL utilisent divers outils pour mettre en œuvre et adapter les actions. Les bénévoles participent à une formation intensive avant de mener l'action. Au cours de cette formation, ils apprennent des choses concrètes telles que l'utilisation des outils techniques et les méthodes d'effarouchement du loup, mais aussi les valeurs et les principes d'OPPAL, en particulier la valeur de la cohabitation, l'apolitisme et la neutralité.

« J'avais trouvé leur approche qui était hyper intéressante sur l'aspect qui était non militant. Et ça, je trouvais ça vraiment cool pour une ONG environnementale, surtout sur la question du loup. Parce que, il me semble, toutes les autres associations en Suisse sont militantes et eux, ils avaient vraiment cette optique qui était très juste pour moi de se dire, « on va sur le terrain voire la situation ». On vient aussi soutenir les gens qui en souffrent dans la situation et trouver des solutions ensemble. » (Le stagiaire lorsqu'il explique les raisons de sa candidature pour le stage)

La volonté de trouver des solutions communes et de prendre en compte les besoins et les connaissances des acteurs des alpages est également mise en évidence lors des journées de formation auxquelles participent des éleveurs qui dispensent des cours aux bénévoles sur le bétail, sur leur travail et sur les problèmes liés à la présence des loups dans les alpages. Leur connaissance du contexte alpin et des problèmes liés au loup est mise en valeur et transmise aux bénévoles à travers ces formations.

Chaque année, OPPAL dresse également des bilans à travers des entretiens individuels avec tous les éleveurs qui collaborent avec eux afin d'évaluer, d'améliorer et d'adapter leur action :

« Nous avons fait des bilans avec eux, des bilans mensuels, des bilans annuels (...) C'est une fiche où il y a déjà les questions prédéfinies. Et puis, c'est aussi un peu un entretien semi-directifs... En fait c'est pour qu'OPPAL puisse améliorer son action dans le futur. Et puis généralement, ça se passe bien. » (Stagiaire)

Dans le discours des membres de l'association, on peut voir la volonté d'un fonctionnement participatif de l'action et sa fonction de lien entre les différents acteurs impliqués. OPPAL

se positionne en effet comme un nœud central entre différents acteurs : éleveurs/bergers, bénévoles, institutions et ONG. Le directeur souligne : « *on travaille avec les éleveurs mais aussi avec l'État, des scientifiques, le WWF, ProNatura... OPPAL se situe au centre de tous ces acteurs et permet de créer des connexions* ».

Sur leur site, ils affirment avoir pour objectif de créer des ponts et des espaces de dialogue (OPPAL,2025). Le stagiaire utilise aussi le terme « pont » pour souligner l'importance d'OPPAL dans le « faire le pont entre le citadin et le monde rural », une perspective, celle du rurale-urbain, qui émerge souvent dans les discours des acteurs impliqués dans le débat du loup pour expliquer leurs positions et celles des autres. Ce « pont entre deux mondes » est une volonté explicite d'OPPAL de surmonter le conflit social qui accompagne la cohabitation avec la faune sauvage.

Le discours et le fonctionnement de l'association montrent la volonté d'un dialogue empathique et respectueux entre « des mondes » qui se considèrent souvent divisés et qui, dans l'action, se retrouvent à collaborer, même si c'est pour des raisons différentes, dans le même but : tenir le loup à distance et éviter la prédation du bétail.

Leur fonctionnement, leur neutralité et leur pragmatisme leur permettent, du moins selon leur discours, de relier ces « deux mondes », mondes qu'il ne s'agit ni de définir ni de figer, mais qui émergent dans les discours des acteurs comme, d'un côté, le monde citadin (souvent attribué aux bénévoles) et, de l'autre, le monde rural (des éleveurs et des bergers).

Les deux chapitres suivants examineront la manière dont OPPAL est défini et vécu par ces acteurs.

4.1.2 OPPAL pour les éleveurs et les bergers

Dans ce chapitre, le point de vue des éleveurs et des bergers (acteurs de l'alpage) impliqués dans le projet OPPAL seront analysés. Nous chercherons à comprendre quelles caractéristiques, principes et valeurs ils attribuent à ce projet, leurs motivations à y participer et leur expérience concrète, leur vécu, avec l'association elle-même et avec les bénévoles.

Dans certains alpages, ce sont les éleveurs eux-mêmes qui s'occupent directement du bétail. Dans d'autres cas, cependant, la présence de bergers introduit une dynamique différente : ce sont eux qui s'occupent principalement des animaux et les éleveurs ne sont souvent pas

présentes sur l'alpage. Sans être à l'origine de la décision de recourir à OPPAL, les bergers sont parfois les initiateurs en suggérant l'idée aux éleveurs pour lesquels ils travaillent. De plus, ce sont généralement eux qui ont le contact le plus direct et le plus régulier avec OPPAL et les bénévoles présents sur le terrain.

Pour cette recherche, j'ai interviewé une éleveuse et trois bergers (un berger en Valais et un berger et une bergère dans le canton de Vaud).

OPPAL : une aide pragmatique et concrète pour les acteurs de l'alpage

Dans le discours des acteurs de l'alpage, OPPAL est également né en réponse directe à un besoin concret et urgent : la difficulté, pour de nombreux éleveurs, de passer les nuits dans les alpages sous la menace des prédateurs, sans possibilité réelle de se reposer. Comme le raconte une bergère : « *C'est comme ça qu'OPPAL est né, finalement. Pour aider la nuit. À la base, je crois que c'était pour aider un copain qui ne dormait plus.* » (Bergère, Vaud) On peut voir qu'ils partagent le récit du directeur d'OPPAL, notamment l'idée que l'action d'OPPAL est née à l'origine de la volonté d'alléger la charge de travail et émotionnelle d'un éleveur qui vivait avec la difficulté de la présence du loup. La force d'OPPAL pour les acteurs de l'alpage réside précisément dans sa capacité à offrir une aide immédiate et visible, allégeant ainsi leur charge mentale et physique : « *sans OPPAL, je ne sais pas comment ça serait allée. Je ne pense pas que j'aurais continué. Tous les matins, tu montais avec la boule au ventre.* » (Éleveuse, Valais) La présence des bénévoles permet aux acteurs de l'alpage de réduire leur stress et de reprendre une routine nocturne plus viable. Évidemment, la présence d'OPPAL implique également une adaptation du travail et un changement dans l'organisation quotidienne : « *Avant, on montait le matin pour contrôler les moutons, maintenant, on monte tous les soirs pour voir les gens.* » (Éleveuse, Valais)

Dans le contexte tendu de la cohabitation avec le loup, marqué par l'incertitude, la fatigue et l'isolement pour beaucoup, le projet OPPAL est décrit par les acteurs de l'alpage comme un soutien tangible et quotidien, capable d'alléger concrètement la charge physique et émotionnelle du travail dans les alpages. « *Après le travail de la journée, encore rester réveillé la nuit, sur le long terme, ce ne va pas...* » (Bergère, Vaud). Loin d'être une initiative symbolique ou externe, OPPAL s'inscrit dans la pratique quotidienne de la vie pastorale alpine, en apportant un soutien concret. « *Ça marche très bien* », raconte la bergère, soulignant l'efficacité de l'aide, mais aussi le soutien et le suivi continu de la part de

l'organisation : « *Ce n'est pas juste j'envoyais des bénévoles et puis je m'en vais. Non, pas du tout. Ils s'impliquent même, d'ailleurs, dans des nuits... Oui, ils sont géniaux.* » (Bergère, Vaud)

La présence des bénévoles peut également permettre d'aider les acteurs de l'alpage dans d'autres tâches que la surveillance, telles que le déplacement du bétail ou le suivi de leur état de santé : « *Bon, on a soigné cette brebis. Grace à P. que m'avait envoyé la photo* » (Éleveuse, Valais).

OPPAL n'apparaît pas aux yeux des acteurs de l'alpage comme un projet extérieur imposé d'en haut, mais comme une initiative construite à partir des besoins réels du terrain, capable de traduire en actions concrètes le principe de la cohabitation avec le loup. Ce principe, même s'il n'est pas nécessairement partagé et souhaité par les acteurs de l'alpage, passe au second plan par rapport à la volonté d'une solution concrète et immédiate qui améliore et allège le travail quotidien. C'est cette proximité avec les problèmes vécus qui en fait, pour beaucoup, une aide précieuse, plus qu'une simple expérience de médiation écologique. OPPAL devient, dans la perception des acteurs de l'alpage, un allié capable d'intervenir et d'aider dans les moments critiques.

« Ça marche très bien. Et pour preuve, par exemple, je prends encore ces deux éleveurs, qui, l'année passée, avaient OPPAL. Au départ, il y avait des civilistes qui avaient été mis là la semaine. Mais par contre, le week-end, il n'y avait personne. Et il y a eu attaque » (Bergère, Vaud)

OPPAL : un lieu d'échange et de rencontre

La fonctionnalité de l'action et les expériences positives que les acteurs ont eues avec les bénévoles, « *Moi j'ai eu des super contacts. Je n'ai pas besoin de leur dire quoi que ce soit* » (Bergère, Vaud), « *Ils s'impliquent, le jour et la nuit. Ils sont géniaux.* » (Berger, Vaud), ont également parfois modifié la perception et les éventuels stéréotypes à l'égard des bénévoles (qualifiés d'écologistes, de citoyens, etc.) : « *I had imagined you were like this or that, but actually no, you're much more serious than I thought, and that's good.* » (Berger, Valais)

Les relations qui se nouent sur le terrain dépassent souvent les attentes initiales : « *On a fait des rencontres extraordinaires (berger, Vaud)* » L'action OPPAL dans les alpages permet une forme de connaissance située et incarnée, où les personnes ne se définissent plus uniquement par les étiquettes « conservationniste » ou « éleveur/berger », mais à travers des interactions concrètes et une collaboration quotidienne. Pour certains acteurs de l'alpage, ce

type de rencontre peut même nuancer la perception plus large du conflit en suggérant que l'engagement bénévole rend visible une partie de l'opinion publique urbaine qui ne se limite pas à « vouloir le loup », mais assume une partie du poids de la cohabitation.

L'expérience d'OPPAL ne se limite pas à un simple soutien opérationnel, mais revêt également une forte valeur relationnelle, devenant une occasion de rencontres et de rapprochement entre des acteurs souvent perçus comme distants, voire opposés. Sur le terrain, acteurs de l'alpage et bénévoles partagent les espaces, le temps et les préoccupations, construisant des relations fondées sur le respect et la communication. Comme le raconte la bergère : « *ils sont vraiment... des gens, je trouve, très respectueux, qui ne veulent pas déranger le berger.* » Cette attention portée à la cohabitation et à la discrétion est interprétée par la bergère comme le résultat d'une préparation sérieuse de la part de l'association : « *on sent qu'il y a eu derrière une bonne préparation* ». (Bergère, Vaud)

L'aide de la part d'acteurs extérieurs, souvent issus de milieux urbains, au monde agricole et alpin est perçue comme positive et correcte.

« *Je trouvais que si les écologistes aiment le loup, il fallait qu'ils viennent aider les éleveurs.* » (Éleveuse, Valais)

Cette citation reflète un sentiment commun parmi les acteurs de l'alpage : la frustration envers une conservation « à distance », perçue comme imposée par ceux qui ne vivent pas dans les montagnes et qui ne connaissent pas la réalité du travail dans les alpages.

« *People in the cities don't really understand farming culture and what it means to the people here and to the landscape. They want it to look a certain way, they're happy about wilderness, because they might be people who love wild places and are fascinated by nature.* » (Berger, Valais)

« *Mais pour faire les parcs avec des treillis, tous ceux qui disent "Y a qu'à"(...) Il y avait une conseillère, qui était à la télé lors du débat sur la loi sur la chasse, et qui disait "Y a qu'à, y a qu'à". Est-ce qu'elle avait déjà, dans sa vie, fait un parc à 2000 mètres ? Moi, oui.* » (Éleveuse, Valais)

La présence physique des bénévoles sur les alpages permet de briser cette distance : il ne s'agit plus de « citadins qui veulent le loup », mais d'individus qui partagent des jours et des nuits dans les alpages, des tours de surveillance et des orages estivaux.

4.1.3 OPPAL pour les bénévoles

Dans ce chapitre, sera présentée une analyse des propos des bénévoles qui parlent de l'action OPPAL afin de comprendre leur vision des objectifs, des valeurs et des qualités qu'ils attribuent à leur expérience.

Depuis sa création, OPPAL a connu une croissance significative du nombre de bénévoles : de 186 en 2021, ils sont passés à plus de 450 en 2024 (entretien avec le directeur OPPAL). La plupart des participants viennent de Suisse, même si, dans mon terrain, j'ai rencontré quelques bénévoles français, attirés par l'expérience. Le profil prédominant est celui de personnes issues de milieux urbains, souvent à la recherche d'un engagement concret dans la protection de la nature et du loup et en faveur de la cohabitation.

Au cours de mon terrain, j'ai mené des entretiens avec neuf bénévoles. Ces personnes ont des caractéristiques sociodémographiques et des parcours de vie différents, mais elles partagent plusieurs points communs : le plaisir d'être dans la nature, une attention particulière à la préservation de la biodiversité (en particulier du loup) et une distance physique et expérientielle par rapport au monde de l'alpage.

Les motivations des bénévoles pour participer aux nuits de surveillance sont multiples et hétérogènes. Cependant, l'envie de passer du temps dans la nature (« *moi la raison principale c'est quand même le fait de passer des nuits dehors je trouve ça super super beau* » (Physicien, 55 ans)), la volonté de voir le loup, le désir d'être utile (« *je voulais voir de plus près ce qu'est possible de faire, et puis aussi me rendre utile (...) et puis peut être avoir la chance de voir un loup...* » (Éducatrice, 57 ans)), la volonté de favoriser le retour et la présence du loup (« *je suis ici quand même pour que le loup puisse revenir habiter de manière naturelle en Suisse* » (Sage-femme, 53 ans)) et la volonté de comprendre la réalité de l'alpage et le point de vue des acteurs de l'alpage (« *Moi, j'étais aussi venu pour ça. De voir un peu leur point de vue, sans juger.* » (Étudiant en science de l'environnement, 24 ans)) émergent comme motivations principales et partagées.

OPPAL : un lieu d'échange et de rencontre

Pour de nombreux bénévoles, l'expérience OPPAL représente la possibilité de combler un fossé entre différentes réalités : entre ceux qui vivent de l'élevage et ceux qui viennent des villes, entre ceux qui subissent le retour du loup et ceux qui le « célèbrent ». C'est l'occasion de sortir de sa « bulle », comme l'appelle une bénévole, et de se confronter directement à une réalité que l'on connaît peu.

*« On vit dans des bulles, et c'est important d'en sortir pour comprendre d'autres réalités. »
(Étudiante en écologie, 24 ans)*

« Moi, c'était pour sortir de la ville, voir un autre point de vue. » (Enseignant d'art à la retraite, 61 ans)

À la suite de leur expérience, de nombreux bénévoles ont raconté comment celle-ci leur avait permis de comprendre le point de vue des acteurs de l'alpage et les limites que peuvent avoir les acteurs extérieurs à « ce monde » pour le comprendre. Si, d'un côté, on peut parfois trouver dans les discours des bénévoles un jugement sur le monde agricole en raison de sa résistance au changement et de ses idées « radicales » (« *Je pense que les bergers ne sont pas encore prêts à faire cela. Ils veulent la solution comme avant. Ils veulent faire comme toujours, tuer tous les loups, ne sont pas ouverts pour des nouvelles idées* » (Enseignant d'art à la retraite, 61 ans)), d'autre part, beaucoup de bénévoles disent comprendre l'écart entre la vision urbaine et la réalité du monde agricole, ce qui a parfois nuancé leur vision tant des acteurs de l'alpage que de la situation. Les échanges avec les acteurs de l'alpage, m'a raconté un bénévole, lui ont fait réfléchir ou fait que les décisions environnementales sont souvent perçues par les agriculteurs comme imposées d'en haut, formulées par des experts éloignés de la vie rurale :

*« Il y a des décisions qui viennent d'en haut, prises par des personnes qui ont étudié et pensent tout savoir sur le sujet, mais qui ne connaissent pas la réalité des autres. »
(Étudiant en science de l'environnement, 24 ans)*

Le même bénévole raconte : « *On m'a dit : tu es un citoyen. Tu ne connais rien au monde agricole. Et ce n'est pas faux* ». L'urbanité est souvent associée à une naïveté romantique, une idée esthétisée de la nature, comme le souligne un autre bénévole, lui-même originaire de la ville : « *C'est typiquement le romantisme du citoyen qui veut dire aux autres ce qu'ils doivent faire, ce qui est juste pour lui* », et il ironise : « *Tu n'as jamais mis les pieds dans*

une ferme ? Non, mais tu sais déjà comment ça marche... » (Enseignant, 55 ans). Pour lui, le fossé est profond : « On voit bien qu'il y a une rupture entre les gens qui travaillent dans les bureaux et ceux qui sont sur le terrain ».

Certains bénévoles expliquent avoir réellement ressenti et compris le sentiment d'inégalité environnementale perçu par les acteurs de l'alpage. Un bénévole raconte :

« Il y avait un avion qui passait. Il m'a dit : « tu vois, eux, ils prennent l'avion. Moi, je suis ici, tous les jours. (...) Ils nous font payer l'écologie sur tout ce qui touche à l'agriculture... alors que ce sont les citoyens qui polluent le plus », et ils n'ont pas tout à fait tort » (Étudiant en sciences de l'environnement, 24 ans).

La critique qui émerge chez les bénévoles ne vise pas l'écologie en soi, mais une écologie désincarnée, déconnectée de la réalité du travail et de la fatigue agricole. De plus, le contact direct avec le monde pastoral laisse chez les bénévoles un sentiment de respect et de solidarité : *« Ce sont quand même des vies difficiles. Des gens qu'on oublie toujours » (Étudiant en sciences de l'environnement, 24 ans).* Ils perçoivent chez les acteurs de l'alpage un sentiment d'isolement, un manque de soutien et de reconnaissance publique qui rendent le travail agricole difficile et peu valorisé : *« Pas assez de financement, pas assez de reconnaissance, ce n'est pas assez valorisé en général. On ne voit pas tout le travail qu'il faut y mettre » (Étudiante en écologie, 24 ans).* Le récit d'un berger rencontré par cette bénévole met en évidence le problème structurel : *« La protection ne fonctionne pas, non pas à cause des loups, mais parce qu'il doit tout gérer tout seul, je n'ai pas d'aide ».* Le retour du loup est vécu par de nombreux acteurs de l'alpage comme un poids supplémentaire qui s'ajoute à des difficultés déjà existantes : *« Le loup est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Ils ont déjà assez de soucis comme ça » (Étudiant en sciences de l'environnement, 24 ans).*

Les bénévoles décrivent alors le projet OPPAL comme un espace qui permet de comprendre la réalité et les visions des acteurs de l'alpage, de ressentir concrètement leurs problèmes et leurs difficultés. *« OPPAL est le trait d'union. Une entité qui rapproche les citoyens du terrain » (Enseignant, 55 ans).* Ce contact direct permet aux bénévoles le sentiment de *« se confronter à la réalité du berger » (Étudiant en conservation, 23 ans),* favorisant ainsi une meilleure compréhension et un rapprochement entre des visions différentes : *« C'est un espace démocratique, la présence du loup suscite des tensions, et là, avec OPPAL, il y a des mentalités qui s'affrontent avec leurs idées reçues, souvent, mais pour aller l'un vers l'autre »*

(*Enseignant, 55 ans*). Les bénévoles apprécient le caractère concret de l'expérience (« *OPPAL nous fait vivre quelque chose de concret* » (*Sage-femme, 53 ans*)) qui leur permet d'enrichir leur compréhension grâce à un contact direct : « *J'ai trouvé la discussion super intéressante, on peut comprendre leur point de vue* » (*Étudiant en sciences de l'environnement, 24 ans*). Un bénévole déclare : « *c'est intéressant et enrichissant pour tout le monde de vivre cette situation, (Étudiant en conservation, 23 ans),* », et une autre renchérit : « *C'est important que beaucoup de gens vivent une expérience comme celle-ci, même si ce n'est que pour quelques jours* » (*Étudiante en écologie, 24 ans*). Le but n'est pas de changer l'opinion sur le loup, mais de comprendre la réalité des alpages et d'avoir une vision plus complète. « *Comprendre ne veut pas dire être d'accord, mais au moins écouter* » (*Étudiante en écologie, 24 ans*).

4.1.4 Pragmatisme, échange et rencontre : l'approche d'OPPAL en tant qu'acteur de la conservation

Les chapitres précédents ont permis de mettre en évidence que les deux principales volontés exprimées par l'association dans la description de son action, à savoir apporter une aide concrète et pragmatique aux éleveurs et à la cohabitation avec les grands carnivores, et être un espace d'échange et de rencontre, sont également reconnues et reprises dans le discours des acteurs impliqués dans l'action. Cette reconnaissance joue un rôle central, car ce sont précisément ces éléments qui sont principalement utilisés par les acteurs pour expliquer les raisons de leur adhésion et leur appréciation du projet.

Les acteurs de l'alpage, lorsqu'ils parlent d'OPPAL, soulignent en particulier l'aspect pratique et utile du soutien, mais aussi la dimension humaine de l'échange avec l'association et des relations avec les bénévoles. Les bénévoles, quant à eux, mettent davantage l'accent sur la dimension relationnelle et l'échange que leur apporte cette expérience, le contact avec des acteurs, des visions et un monde éloignés de leur quotidien. Ces dimensions de l'action d'OPPAL ont des implications directes sur les acteurs : elles favorisent leur adhésion, soutiennent le bon fonctionnement du projet et contribuent à sa réalisation.

Dans ce chapitre, à travers l'utilisation de concepts issus de l'anthropologie de la conservation, nous approfondirons certaines dynamiques qui ressortent des données présentées dans les chapitres précédents et analyserons OPPAL en tant qu'acteur de la conservation, dans le but d'identifier comment le fonctionnement et l'approche de

l'association, reconnus et repris dans le discours des acteurs impliqués, favorisent l'adhésion et facilitent la collaboration.

L'association agit en tant qu'acteur de la conservation, car son travail est utile et vise à favoriser la présence du loup en tant qu'élément important pour les écosystèmes et la biodiversité. On peut toutefois constater que leurs objectifs ne se limitent pas simplement à favoriser le loup, mais comprennent également l'aide concrète aux acteurs des alpages et la volonté de les soutenir dans leur travail compte tenu de la présence du loup, ainsi que de favoriser les contacts et la collaboration entre les différents acteurs et de créer un espace de dialogue.

Dans les chapitres précédents, nous avons vu comment la volonté de l'association d'avoir une utilité pragmatique et concrète pour les acteurs sur le terrain, d'agir comme un lien entre différents sujets et de faciliter leur contact et leur collaboration dans le travail de surveillance, est reconnue et confirmée par les participants eux-mêmes.

La rencontre et ses effets

Dans les discussions présentées dans les chapitres précédents, il apparaît que la rencontre entre les acteurs pendant l'action OPPAL permet aux bénévoles de ressentir un rapprochement avec la réalité des acteurs de l'alpage, de mieux se mettre à leur place et de comprendre leurs problèmes et points de vue ; parallèlement, elle favorise chez les éleveurs et les bergers une remise en question de certains stéréotypes. De plus, ce qui ressort surtout chez les acteurs de l'alpage, c'est un sentiment de gratitude et de justice pour le soutien reçu de la part d'acteurs extérieurs, généralement éloignés de leur réalité et souvent opposés à eux dans le débat sur le loup. Le sentiment d'être « enfin accompagné » dans une tâche autrement laissée à la responsabilité individuelle, avec le sentiment d'injustice et d'abandon qui en découle, représente un changement pour les acteurs de l'alpage. Le rapprochement et l'aide de la part d'acteurs extérieurs au monde agricole et alpin contribueront à combler un sentiment d'injustice spatiale. Comme l'ont montré Zscheischler et Friedrich (2022 : 1065), l'injustice spatiale apparaît lorsque les décisions et les valeurs urbaines, telles que la faveur accordée à la présence du loup, s'imposent aux territoires ruraux qui en supportent les coûts. De cette manière, OPPAL contribue non seulement à la gestion des prédateurs, mais aussi à la reconstruction d'un sentiment de justice : les « citoyens pro-loups » démontrent leur engagement en faveur de la cohabitation, non seulement par des mots, mais aussi par des

actes. La participation des bénévoles au projet OPPAL apparaît comme une expérience qui permet de résoudre, au moins en partie, le paradoxe entre la conservation de la biodiversité et la justice spatiale. Dans le cadre de l'action OPPAL, les bénévoles abandonnent leur simple rôle stéréotypé de « conservationnistes », « écologistes », « citoyens », mais assument concrètement, à certains moments, le rôle d'aide-berger, qui consiste non seulement à assurer la surveillance nocturne, mais aussi, parfois, à participer aux activités quotidiennes (déplacement du bétail, traite, soins aux animaux). Le partage du temps et des efforts génère une reconnaissance mutuelle. Les bénévoles ne sont plus perçus comme des étrangers, mais peuvent être perçus comme des alliés dans la gestion du problème du loup. Le lien qui se tisse sur le terrain engendre des formes de confiance et de respect, révélant une possibilité de coopération qui dépasse les catégories sociales initiales.

Le travail d'OPPAL permet ainsi, d'une part, de réduire le conflit entre l'homme et la faune (en prévenant les attaques), d'autre part, il contribue à réduire la distance entre des acteurs qui ont des visions différentes de la question du loup. OPPAL ne change probablement la position des acteurs dans le débat sur le loup, mais il peut toutefois créer un pont entre des logiques apparemment inconciliables, permettant une collaboration et une communication non conflictuelles, voire parfois amicales. OPPAL se configure ainsi comme un espace social où l'on expérimente une coexistence possible, non idyllique, mais basée sur un principe de reconnaissance mutuelle. En ce sens, les liens qui se tissent sur le terrain deviennent un dispositif concret et symbolique qui contribue à réduire la distance entre les acteurs du territoire et les défenseurs de la conservation en favorisant leur collaboration. Bien qu'on ne puisse pas affirmer que la participation à l'action OPPAL modifie l'acceptation ou la perception du loup par les acteurs de l'alpage, il est évident que les caractéristiques et les principes de l'association et de son travail favorisent la participation et la collaboration entre les acteurs, en leur offrant un objectif commun.

Une aide concrète et pragmatique fondé sur des besoins réels : ancrage territorial et implication des acteurs locaux

À travers les récits des différentes personnes impliquées, il apparaît que OPPAL adopte une approche à la conservation qui tient compte de la dimension humaine, en mettant l'accent sur la compréhension des différents besoins et problèmes, la cohabitation et la collaboration. OPPAL n'entend pas imposer des solutions, mais les co-construire de manière qu'elles soient avantageuses pour tous les acteurs concernés, humains et non humains.

On retrouve dans l'action d'OPPAL et dans son mode de fonctionnement les trois dimensions de la justice définies par McInturff et al. (2021) : la justice multi-espèce, la justice sociale et la justice affective. La justice multi-espèce se manifeste par un engagement concret en faveur de la coexistence avec les grands carnivores, en particulier le loup, considéré non seulement comme une espèce à protéger, mais aussi comme un sujet écologique dont la présence est essentielle à l'équilibre des écosystèmes. Cependant, OPPAL évite une vision idéalisée du loup : comme le souligne son fondateur, si un individu cause des dommages répétés, il peut être nécessaire de l'abattre, dans une optique de pragmatisme écologique qui vise à maintenir l'espèce sans imposer de coûts insoutenables aux communautés humaines. Au-delà de la volonté de pragmatisme et de compromis, c'est aussi la justice sociale qui entre en jeu. Celle-ci s'exprime notamment par la volonté d'écouter et d'impliquer les acteurs directement concernés par la problématique, en favorisant une justice participative (*« c'est aussi important de trouver les solutions avec les personnes qui sont concernées, et pas seulement dire : oui, je sors des études, je sais, je viens te l'enseigner » (Directeur OPPAL)*), une justice distributive (visant à équilibrer les avantages et les coûts liés à la présence du loup), ainsi qu'une justice de reconnaissance, valorisant les savoirs et les expériences locales propres à chaque alpage. Enfin, OPPAL démontre une prise de conscience de la dimension affective de la justice environnementale : les émotions telles que la peur du loup, la frustration des éleveurs ou la colère de ceux qui se sentent exclus du débat sont traitées comme des éléments légitimes et centraux du travail sur le territoire.

L'approche d'OPPAL se rapproche de celle participative et territoriale proposée par Creti et al. (2022), qui reconnaît l'importance des relations locales et du « care » collectif dans la gestion des territoires. Concrètement, cela signifie que la conservation ne doit pas seulement se limiter à la protection technique des troupeaux ou à la régulation des loups, mais doit aussi inclure l'attention portée aux besoins des communautés humaines et au tissu social des territoires. Dans le cas d'OPPAL, cela se traduit par des dispositifs qui dépassent les simples solutions techniques, elle propose une solution humaine basée sur la collaboration et l'échanges. Ce type de collaboration illustre une forme de « care collectif » où la responsabilité de la cohabitation avec le loup n'incombe plus seulement aux acteurs de l'alpage, mais devient un engagement partagé entre ruraux et citoyens volontaires. En outre l'action d'OPPAL valorise le savoir local (les acteurs de l'alpage forment directement les bénévoles), prend en compte les réalités sociales et affectives du métier (la fatigue, l'isolement, la peur des attaques) et ouvre un espace de dialogue collective. En ce sens,

OPPAL ne propose pas seulement une réponse technique au problème du loup, mais favorise une redéfinition partagée des responsabilités entre les différents acteurs du territoire dans une logique de solidarité écologique et sociale. Son mode de fonctionnement renvoie à un modèle de gouvernance participative qui dépasse les cloisonnements sectoriels et politiques traditionnels, favorisant un dialogue constructif, neutre et pragmatique. Cela reflète les réflexions de Kiwango et al. (2018), qui soulignent le rôle des institutions décentralisées et participatives dans la réussite des actions de conservation et la réduction des conflits. Dans le cas du projet OPPAL, l'approche participative se concrétise par l'implication directe et active des acteurs de l'alpage dans le projet et leur rôle fondamental dans son fonctionnement, accompagnés d'une communication et d'un échange continu avec l'association. Cette approche augmente non seulement les chances de succès du projet, mais contribue également à atténuer les tensions potentielles entre les acteurs, en garantissant que les besoins et les préoccupations des participants locaux (les acteurs de l'alpage) soient pris en compte dans le processus décisionnel et la définition des stratégies opérationnelles.

On voit la volonté de s'adapter au contexte spécifique et d'impliquer les réalités locales, aspects qui ont caractérisé OPPAL depuis sa création comme une approche « bottom-up » et une forme de conservation guidée par des stratégies locales, au sens proposé par Toncheva et al. (2021). Le récit de la genèse même d'OPPAL montre une approche clairement bottom-up de la gestion des conflits entre l'homme et la faune sauvage. Comme le raconte le fondateur de l'association, l'idée d'OPPAL est née lorsqu'il a lui-même été confronté au problème exposé par un éleveur qui vivait quotidiennement une situation difficile en raison de la présence du loup. Son témoignage montre que l'action de l'association n'est pas le fruit de théories abstraites ou d'impositions extérieures, mais répond à un besoin tangible et pratique vécu directement par les acteurs concernés sur le terrain. Sans prétendre imposer une solution aux acteurs des alpages, OPPAL a cherché à identifier les besoins, à travers la communication et le contact direct avec le terrain spécifique, puis à élaborer une action.

Une approche conviviale

L'action d'OPPAL peut être considérée comme un exemple de conservation conviviale (Büscher & Fletcher, 2019), dans la mesure où elle ne vise pas à protéger la nature contre les humains mais à promouvoir des formes de cohabitation avec eux, en intégrant les besoins et les pratiques des communautés locales. À travers son fonctionnement, OPPAL ne cherche pas à exclure l'homme des territoires de montagne mais, au contraire, à protéger les activités

humaines de montagne et à favoriser une présence active supplémentaire (les bénévoles) comme facteur de cohabitation avec le loup. Les alpages où OPPAL est présent, incarnent cette idée d' « espaces promus » où humains et non-humains coexistent, interagissent et se transforment mutuellement : la présence du loup modifie l'alpage et ses dynamiques ajoutent la présence des bénévoles, tout comme ceux-ci influencent le comportement du loup. OPPAL s'éloigne d'une logique de conservation « spectacle », centrée sur le loup comme icône à admirer de loin ou comme capital touristique. Au contraire, il s'ancre dans une approche de la « nature quotidienne » (Büscher & Fletcher, 2019), où l'expérience directe de travail des alpages et leur protection devient le cœur de l'action. Les bénévoles n'observent pas la nature comme des visiteurs passifs, mais s'engagent dans une expérience partagée, corporelle et souvent exigeante, où la cohabitation se vit dans la fatigue, la vigilance et l'attention. De plus, OPPAL reflète la volonté de dépasser une gouvernance strictement technico-scientifique ou capitaliste de la conservation (que répond à une logique de rendement). Son approche repose sur le volontariat et est plutôt fondée sur une logique de bien commun, où la protection des troupeaux et la présence du loup sont envisagées comme des enjeux partagés, nécessitant dialogue, confiance et responsabilité collective. Son approche vise à promouvoir des formes de coexistence entre les humains et les non-humains par la création d'espaces partagés, dans lesquels des acteurs souvent opposés dans le débat non seulement coexistent, mais collaborent, même temporairement, autour d'un objectif commun. Cette collaboration n'élimine pas les divergences, mais crée un terrain d'échange, de rapprochement et de coexistence.

-

Cette première analyse permet de caractériser l'approche reflétée par l'action d'OPPAL en tant qu'acteur de la conservation. L'approche elle-même, et le fait que les acteurs impliqués en reconnaissent les dimensions pragmatiques et relationnelles, constituent un élément qui favorise leur adhésion, leur appréciation et leur collaboration, contribuant ainsi au bon fonctionnement de l'action. La combinaison du pragmatisme, de l'échange, de la rencontre, de la participation et de l'attention portée aux dimensions territoriales, sociales et émotionnelles permet non seulement d'aborder la cohabitation selon des modalités reconnues et acceptées par les acteurs impliqués, mais aussi de rapprocher ces acteurs aux profils et aux positions parfois très différents. La conservation, dans le cadre de l'action

d'OPPAL, ne se réduit pas à une gestion technique de la faune : elle devient un processus partagé, basé sur la rencontre, l'échange le dialogue et la collaboration.

4.2 Moutons et loups comme symboles de visions du monde différentes

Dans le chapitre précédent, nous avons vu les définitions d'OPPAL, de ses objectifs et ses valeurs à travers le point de vue et les récits des différents acteurs impliqués. Les réalités, les mondes et les visions différents qui séparent les bénévoles des acteurs de l'alpage, précédemment évoqués, font ici l'objet d'une analyse fondée sur les discours et les récits des acteurs. L'analyse des différentes visions et perspectives sur la nature et les animaux permet également de comprendre leurs liens avec un autre élément central de la question du loup : la position adoptée dans le débat sur sa gestion. Il est important de souligner qu'il n'y a pas l'intention d'essentialiser ou de rigidifier les opinions des acteurs concernés. Au contraire, il y a la volonté de souligner la complexité et la nature nuancée de leurs positions, qui ne sauraient être réduites à des catégories fixes ou univoques. Les deux catégories d'acteurs, distinguées principalement en fonction des rôles qu'elles occupent dans l'action OPPAL ainsi que des similitudes observées dans leurs opinions et leur positionnement vis-à-vis de la question du loup, apparaissent moins comme des ensembles homogènes que comme des constructions plus complexes et nuancées. Toutefois, deux tendances discursives distinctes entre les deux catégories d'acteurs émergent clairement du matériel recueilli. D'une part, les acteurs de l'alpage expriment une demande claire pour un contrôle accru du loup, souhaitant une plus grande flexibilité dans les critères d'abattage : « *Alors ce n'est pas normal qu'un loup qu'il vient chaque 2-3 jours au troupeau, on ne puisse pas l'abattre, tu vois ?* » (Éleveuse, Valais); « *I honestly think it should be easier to shoot wolves* » (Berger, Valais). D'autre part, les bénévoles ont plutôt tendance à proposer un discours qui valorise la régulation naturelle du prédateur et la nécessité d'expérimenter des formes de cohabitation non létales, en privilégiant les méthodes de protection préventive et les systèmes d'indemnisation : « *qu'on lui laisse le temps de se réguler de lui-même le loup* » (Sage-femme, 53 ans).

Les loups et les moutons (mais aussi les bovins) sont des acteurs centraux du travail de OPPAL et, bien qu'ils n'aient pas la parole et ne puissent s'exprimer directement, ils sont des protagonistes des récits qui ont émergé lors des entretiens, tant de la part des acteurs de l'alpage que des bénévoles. Ce sont précisément ces récits qui constitueront le point de départ de l'analyse, qui tentera de mettre en lumière les différentes visions et opinions non

seulement concernant ces animaux, mais plus généralement la nature, le paysage et la relation de l'homme avec eux et avec le monde. Nous analyserons les récits des acteurs en les mettant en dialogue avec la littérature sur la relation entre les êtres humains et la nature (voir chapitre 2.1.1), en nous servant de certains concepts clés. Les concepts de protection et de prédation en tant que modes de relation (Descola, 2005) seront particulièrement utiles pour comprendre la vision des acteurs sur les animaux et sur le type de relation qu'ils entretiennent avec eux. De même, des notions telles que l'anthropocentrisme, l'écocentrisme et le biocentrisme (Jürgens et al., 2023) nous permettront de mettre en évidence des conceptions plus larges du vivant non humain qui émergent dans les discours. Il ne s'agit pas d'attribuer de manière rigide une seule vision à chaque acteur ou de rigidifier les positions, mais de montrer comment des différents discours (même au sein d'un même acteur ou d'acteurs présentant des caractéristiques similaires) peuvent refléter des perspectives multiples et parfois divergentes.

4.2.1 Éleveurs et bergers

Protéger le bétail et le paysage face au loup

« Les moutons, j'aime. Il faut aimer. » (Éleveuse, Valais)

Les éleveurs et les bergers interrogés m'ont longuement parlé de « leurs » animaux, évoquant l'affection qu'ils leur portent et leur inquiétude pour leur sécurité, compte tenu de la présence du loup. Il est clairement ressorti de leurs propos qu'il existe entre les bêtes et les acteurs de l'alpage une relation de protection (Descola, 2005), fondée sur la responsabilité, les soins et la proximité affective.

*« I feel a connection with the sheep... it's nice to look after them and to treat them well. »
(Berger, Valais)*

Le stagiaire OPPAL raconte :

« J'étais monté sur l'alpage et il y avait eu un mouton qui s'était cassé la patte. Et... En gros, il était foutu, le mouton. Et puis, il lui (berger) avait l'éleveur, il faut que tu l'abattes. Et en fait, il a dit non, « je ne peux pas faire ça. » Et puis, il a négocié et finalement, c'est arrivé un hélicoptère et il est descendu pour le soigner. Je pense qu'il avait trop, trop d'amour pour les moutons pour faire ça. »

Il ne s'agit pas seulement de produire de la viande ou du lait, mais d'une relation quotidienne fondée sur l'affection. Le berger du canton de Vaud déclare : « *Elles savent très bien. On est là et qu'on veille sur elles* », en soulignant la dimension de surveillance et le lien mutuel qui se crée entre les bêtes et le berger.

De nombreux témoignages font référence à un lien individuel avec les animaux : « *Mes bêtes me connaissent bien. Il y a une confiance* » (Bergère, Vaud). Un bénévole raconte son expérience dans un alpage et fait référence à une bergère rencontrée : « *Elle connaît tous les noms de ses brebis et était vraiment inquiète pour eux* » (Enseignant, 55 ans). Cela renforce l'observation de Descola (2005) selon laquelle l'élevage extensif, même dans un contexte occidental naturaliste, ne se réduit pas à la production, mais implique soin et attachement, éléments propres à la relation de protection. Ces exemples montrent en effet qu'au-delà de leur fonction économique, la relation avec les animaux d'élevage alpin se configure comme une forme de protection, où l'animal n'est pas seulement une ressource, mais un être avec lequel on établit un lien.

Les brebis et les vaches sont décrites comme des êtres « gentils », « beaux », dotés d'un caractère propre et nommés : « *c'était déjà le cas social de la saison. C'était Chloé. C'était une bête. Elle avait tout le temps peur. Elles ont tous leur caractère* » (Berger, Vaud). Elles appartiennent au monde domestique, contrôlé, connu, familial. L'alpage en général est considéré comme un espace domestique et la menace d'intrusion du loup dans cet espace est perçue comme un passage des frontières du sauvage, qui doit être séparé et tenu à l'écart. En effet, le loup, représentation vivante du sauvage par excellence, est considéré par les éleveurs comme une entité extérieure, violente et incontrôlable : « *ils les massacrent, ils les tuent toutes* » (Éleveuse, Valais). En ce sens, la prédation rompt l'ordre symbolique du domestique (Galloni D'Istria, 2024), déplaçant les frontières entre ce qui est gérable et ce qui appartient à la nature incontrôlable. La présence du loup, en bouleversant cet ordre symbolique, provoque de fortes réactions émotionnelles, comme le raconte le directeur OPPAL : « *pour les éleveurs, le loup n'est pas seulement une menace économique, mais aussi un traumatisme émotionnel et psychologique* ».

« *C'est horrible de le voir souffrir, alors c'est mieux de la trouver déjà morte.* » (Bergère, Vaud)

Dans les témoignages recueillis, le loup apparaît comme une figure centrale de conflit, incarnant une relation de prédation (Descola, 2005) qui met en crise l'équilibre entre les éleveurs, le bétail et le territoire. Un berger affirme : « *J'ai abandonné (les chèvres) aussi à cause du loup. Pour qu'elles ne se fassent pas manger* » (Berger, Vaud), en soulignant que la menace n'est pas seulement symbolique, mais bien réelle et quotidienne.

La bergère valaisanne décrit également le loup comme une menace pour le paysage productif (Jürgens et al, 2023), un danger non seulement pour la vie des animaux, mais aussi pour l'existence même de la pratique de l'alpage, soulignant les conséquences négatives sur la santé du territoire en cas d'abandon de l'activité humaine : « *Un jour il n'y aura plus les alpages... ça provoquera des incendies* ». (Éleveuse Valais)

Cette phrase montre également que la présence du loup perturbe le rôle de l'homme en tant que « gardien de la nature », reflétant une vision anthropocentrique qui place l'homme au centre et considère la nature comme une ressource non seulement à utiliser, mais aussi à contrôler et gérer : « *C'est un prédateur. C'est trop compliqué à gérer.* » (Éleveuse Valais)

La peur du loup

La peur est une composante importante et profonde de la relation avec le loup, qui ne concerne pas seulement la menace physique, mais qui trouve ses racines dans les représentations culturelles du sauvage comme perturbateur. La peur physique, liée à la prédation, ne concerne d'ailleurs pas seulement la peur des bêtes, des êtres protégés, mais aussi celle des êtres humains. Le directeur OPPAL affirme : « *Il y a beaucoup de gens qui ont peur. Il y a encore toute une vision assez mythologique du loup. Le loup incarne encore quelque chose de diabolique pour beaucoup d'agriculteurs.* » et l'éleveuse confirme « *Les gens, ils ont peur même d'aller aux champignons* ». L'image du loup en tant que prédateur brutal a des origines mythologiques importantes, mais elle est alimentée par la violence visuelle et matérielle des attaques (bêtes « éventrées », « massacrées » (Éleveuse, Valais)) qui génère un choc qui se répercute sur le bien-être et l'imaginaire des acteurs de l'alpage.

L'ensemble des récits et représentations évoqués montre que la position des éleveurs dans le débat sur le loup ne se réduit pas à des intérêts économiques ou pratiques. Elle s'enracine dans une vision du monde où l'alpage est un espace domestique à protéger, les animaux des êtres placés sous responsabilité humaine, et le loup une figure perturbatrice à la fois

symbolique et concrète. Comprendre cette position implique donc de reconnaître la profondeur affective, culturelle et ontologique de leur relation au bétail et au territoire.

4.2.2 Les bénévoles OPPAL

Protection et prédation : la prédation comme élément naturel de l'écosystème

En parlant du bétail (brebis et vaches), les bénévoles font également référence à une relation de protection, surtout lorsqu'ils racontent leurs nuits de surveillance : « *on est là pour éviter qu'il se passe quelque chose, t'es le gardien du troupeau, elles dépendent de toi* » (Enseignant 55 ans). Cette position implique un fort sentiment de protection et de vigilance, un rôle décrit comme intensément émotionnel : « *tous tes sens sont en alerte [...] il y a des vies en jeu* » (Enseignant 55 ans). Cependant, comme nous l'avons déjà vu, la présence du loup déstabilise cette logique. La prédation remet en question le pacte implicite de sécurité entre le protecteur et les êtres protégés.

Certains bénévoles, tout en reconnaissant la douleur liée à la perte, invitent à la considérer comme une composante intégrante de l'écosystème. Un bénévole observe : « *si ils perdent des moutons... ça fait partie de la vie, de l'écosystème, et puis il n'y a pas de sans-risques* » (Étudiant en science de l'environnement, 24 ans), alors qu'un autre mentionne que « *there are also some sheep which fall down rocks, will be also some sheep dying because of other reasons* ». (Étudiant mécanique, 22 ans) Une autre bénévole ajoute qu'autrefois « *les moutons restaient seuls pendant 3 ou 4 mois [...] et il y en avait sûrement qui se blessaient ou qui tombaient* » (Sage-femme 53 ans), suggérant que la mortalité n'est pas un phénomène nouveau et que les pertes doivent être acceptées comme faisant partie du processus naturel, témoignant d'une vision biocentrique et écocentrique (Jürgens et al., 2023). L'écocentrisme valorise l'écosystème dans son ensemble, en soulignant l'interdépendance de toutes ses parties, y compris les êtres humains. Dans cette perspective, la vision écocentrique se manifeste clairement dans l'attitude des bénévoles : ils acceptent la perte comme une composante normale et inévitable du cycle de la vie, reconnaissant à la fois l'autonomie des animaux et les limites de l'intervention humaine. Ainsi, la mortalité des moutons n'est pas perçue comme un échec ou une tragédie à éviter, mais comme une réalité naturelle qui souligne l'interconnexion entre toutes les composantes de l'environnement. Cette perspective écocentrique est partagée par de nombreux bénévoles qui parlent de l'acceptation de la perte comme faisant partie du cycle naturel, retirant ainsi l'homme et ses activités du centre et les considérant comme une partie de la nature et de l'écosystème.

Un bénévole raconte avoir rencontré « *des jeunes bergers en France qui acceptent qui ont intégré cette part de traumatisme violente, de voir ces bêtes qu'on aime qui sont dépecés et qui disent : « Ben voilà ça fait partie de la nature ».* (Enseignant 55 ans)

L'ouverture vers une vision plus biocentrique, qui reconnaît également le droit d'exister au prédateur, ne nie pas la souffrance, mais la réintègre dans une logique plus large. Un volontaire souligne la différence entre la mort accidentelle et la mort par prédation, tout en reconnaissant que « *la nature est violente* » et qu'il faut peut-être « *comprendre ça, il faut l'accepter* » (enseignant, 55 ans). Dans cette optique, la présence du loup devient une invitation à se décentrer, à dépasser une vision anthropocentrique et à montrer que l'humain fait partie d'un système écologique plus vaste, dont il n'est pas le dominateur. Un bénévole parle non seulement de l'acceptation de la perte, mais aussi de la normalisation de la coexistence avec le loup :

« Je pense que ça aide beaucoup à l'acceptation. Le fait de parler de ces choses-là, ça permet aux gens de s'y habituer, et peu à peu, ça devient quelque chose de normal, plus une nouveauté insurmontable qui fait peur. Ça devient juste un élément de l'environnement » (Étudiant en conservation, 23 ans)

De plus, dans les propos de certains bénévoles sur le bétail, une réflexion profonde et souvent ambivalente émerge sur la relation entre protection, production et prédation. Les bergers et les éleveurs prennent soin des animaux, les surveillent et les protègent avec attention pendant les mois passés dans les alpages. Cette relation protectrice, presque affective, se heurte cependant, pour certains bénévoles, à la conscience que certains de ces mêmes animaux seront ensuite abattus, dans le cadre du cycle de production. « *Ils ont une vie super belle là-haut, mais à la fin, les moutons sont tués* ». (Étudiante en écologie, 24 ans) La question se complique encore davantage lorsque le loup entre en jeu. Si l'homme peut tuer des animaux pour se nourrir, pourquoi ce droit devrait-il être refusé à un prédateur naturel ? se demande une volontaire, soulevant une question éthique et symbolique qui brise l'anthropocentrisme implicite dans les pratiques humaines.

« Mais au final, pourquoi un loup n'aurait-il pas le droit de tuer quelques moutons pour se nourrir, alors que les humains le font des milliers, voire des millions de fois par jour ? Qui a le droit de tuer ? » (Sage-femme, 53 ans)

Ces citations montrent donc un court-circuit entre la logique économique et symbolique de la protection productive (l'animal est soigné, puis transformé en ressource) et celle de la

prédation écologique, souvent rejetée ou mal tolérée car échappant au contrôle humain. La tension entre ces modèles met en évidence à quel point les concepts de « protection » et de « valeur de la vie animale » sont fortement culturalisés, et à quel point la position du loup peut remettre en question l'ensemble du système de représentations sur lequel repose l'élevage lui-même.

Le loup : entre fonction pratique et symbolique

Une vision écocentrique ressort particulièrement dans les propos des bénévoles lorsqu'ils parlent du loup. Pour plusieurs d'entre eux, le loup est en effet principalement décrit comme un acteur essentiel de l'équilibre écologique. Un bénévole l'affirme : « *je le trouve super important pour l'écosystème* » (*Étudiant en science de l'environnement, 24 ans*), alors qu'un autre souligne que « *the wolf plays an important role in relation to other animals* » (*Étudiant mécanique, 22 ans*). Cette reconnaissance de la valeur fonctionnelle du prédateur s'inscrit précisément dans une vision écocentrique, où l'importance d'une espèce ne dépend pas de son utilité pour l'homme, mais de son rôle au sein du réseau écologique plus large. L'observation d'une bénévole établit un lien entre l'absence du loup et des déséquilibres tangibles, tels que la surpopulation des cervidés, qui nuit à la régénération forestière : « *il y en a trop de chevreuils [...] les arbres ne poussent pas vraiment* » (*Étudiante en écologie, 24 ans*). Dans cette perspective, le loup est considéré comme un régulateur naturel capable de réduire les déséquilibres causés par la gestion anthropocentrique de la faune. Ce raisonnement est corroboré par le témoignage d'une autre bénévole, qui affirme : « *il y a moins de bouquetins faibles et malades parce qu'ils se font peut-être prendre par le loup justement* ». (*Sage-femme, 53 ans*) Cela suggère que la prédation sélective exercée par le loup contribue à l'amélioration génétique et sanitaire des populations sauvages, conformément à une logique écocentrique qui valorise la fonction de chaque espèce pour la santé de l'écosystème dans son ensemble. Dans une perspective plus large, un autre bénévole associe le retour du loup non seulement à des avantages écologiques, mais aussi à un processus de remise en question culturelle de notre rapport à la nature : « *ça permet de remettre en question nos modes de vie, notre rapport à la nature* » (*Étudiant en conservation, 23 ans*). Le retour du loup est donc pour certains non seulement un signe de biodiversité, mais aussi une sorte de « *retour à la maison* » du sauvage, qui remet en question l'anthropocentrisme dominant dans les sociétés occidentales, selon lequel la nature doit être contrôlée et ordonnée en fonction des besoins humains. Pour de nombreux bénévoles, la

présence du loup est perçue comme le signe tangible d'un retour du « *vrai sauvage* ». Un volontaire raconte avec enthousiasme l'émerveillement qu'il ressent en écoutant les loups venus de Suisse alémanique, qualifiant ce moment de « *parfait* », qui montre qu' « *il est à nouveau possible d'avoir un animal si sauvage dans notre petite Suisse* » (*Enseignant d'art à la retraite, 61 ans*). Sa réaction émotionnelle reflète une sensibilité partagée par une culture environnementale croissante qui, selon Galloni D'Istria (2024), interprète la nature sauvage non plus comme une menace, mais comme un bien à préserver, symbole de régénération et de liberté. Dans cette nouvelle vision, le sauvage est chargé de significations positives, même au prix d'une limitation ou d'une redéfinition des activités humaines sur les territoires. Un autre volontaire développe davantage cette perception symbolique en affirmant que, sans le loup, le paysage semble incomplet : « *s'il n'y a pas de grand prédateur, il manque quelque chose* » (*Étudiant en conservation, 23 ans*). Le retour du prédateur, dit-il, redonne à l'écosystème son intégrité écologique et symbolique : « *c'est cet aspect sauvage [...] qu'on avait perdu pendant pas mal d'années* » (*Étudiant en conservation, 23 ans*). Le loup est ainsi interprété comme la « *pièce manquante* » d'un monde naturel blessé, à recomposer. Ce regard confère au loup une valeur intrinsèque en tant que partie nécessaire d'un système complexe, mais aussi un besoin culturel et imaginaire : celui de renouer avec une nature sauvage que l'urbanisation et la modernité semblaient avoir effacée. Il faut rappeler que tous les bénévoles interrogés vivent dans des zones urbaines ou semi-urbaines et manifestent globalement cette envie de fuir la ville pour s'immerger dans un espace naturel.

Le loup : entre l'absence de peur et volonté de gestion

Cette célébration du sauvage, incarnée par le retour du loup, a également une influence sur le discours et la perception de la prédation (Galloni D'Istria (2024)). Le sentiment de peur du loup n'est pas toujours nié, mais décrit comme irrationnel et dissocié d'un danger réel : « *C'est irrationnel, la peur est irrationnelle.* » (*Enseignant, 55 ans*) « *Quand je dormais toute seule, j'imaginai voir des pattes de loup tourner autour de ma tente la nuit. Alors que je sais que ça n'existe pas, que le loup n'attaque pas les gens, mais voilà, c'est l'imaginaire du cerveau.* » (*Sage-femme, 53 ans*)

Dans les témoignages d'autres bénévoles, la prédation par le loup est au contraire un élément central, mais elle concerne la prédation du bétail : « *ils perdent des moutons, c'est cruel, et oui, ce n'est pas beau, c'est horrible. Et même la nature des loups, c'est vraiment leur*

comportement biologique, ça ne va pas trop avec les moutons, parce qu'ils prennent plusieurs moutons vu qu'ils sont tous ensemble » (Étudiante en écologie, 24 ans)

Bien que l'on constate, dans les discours des bénévoles, une prédominance des visions écocentrique, lorsqu'ils parlent du loup, on perçoit parfois dans leurs propos une volonté ou un sentiment de nécessité de contrôler le loup et son comportement: « *I don't think we should let him come and take sheep, because I think then he comes closer and closer to the humans, he should keep distance and be shy* » (Étudiant mécanique 22 ans), « *il faudrait que on lui apprenne à rester loin des alpages* » (Étudiant en conservation, 23 ans). Cette volonté de contrôler le comportement de l'animal et de le tenir à l'écart des activités humaines reflète plutôt une vision anthropocentrique, témoignant que différentes visions pouvant coexister, même au sein d'un même individu.

Des relations à la « nature »

Les discours des bénévoles témoignent de visions et de relations à la nature hétérogènes, complexes et nuancées, qui reflètent des approches différentes et parfois superposées de la relation entre les êtres humains et l'environnement. Certains soulignent l'idée que l'homme fait partie de la nature, affirmant que même ce que les êtres humains créent est, au fond, une expression du vivant. « *Je crois que les hommes font partie de la nature en général, je dirais que tout ce que les organismes font est aussi un aspect de la nature* » (Étudiante en écologie, 24 ans). Cette perspective témoigne d'une volonté de dépasser la dichotomie nature/culture. Cette conception se rapproche d'une conception où l'humain est immergé dans la nature et partie d'elle, tout en continuant à agir sur elle. D'autres bénévoles proposent quant à eux une vision plus radicale, fondée sur un désir et une définition de « *nature intacte* », « *non touchée par l'homme* ». Pour eux, la nature a une valeur intrinsèque, indépendante de l'être humain, et doit être protégée même si elle n'a pas d'utilité directe. « *La nature, c'est tout ce qui n'est pas de l'homme, tout ce qui n'a pas été touché ou changé par l'homme. On va dire donc que c'est vraiment tout ce qui est purement sauvage, pas encore atrophié ou modifié par l'homme. Pour moi, ce serait ça.* » (Étudiant en conservation, 23 ans).

Un bénévole, en particulier, témoigne la recherche d'espaces où l'influence humaine est minimale ou absente : « *moi je cherche la nature intouchée, d'essayer de trouver des endroits où les animaux ont été le moins affecté par la civilisation par l'urbanisme de d'humain* » (Physicien, 55 ans). Un autre, tout en reconnaissant la valeur de la nature pour le bien-être humain, insiste sur le fait qu'elle doit être laissée libre de « *s'exprimer* », estimant

que l'homme n'a jamais vraiment appris à le faire : ici se manifeste une vision où la priorité est l'équilibre global de l'écosystème.

« Moi je pense que la meilleure chose, c'est de laisser plus de place pour que la nature puisse s'exprimer. Je crois que c'est quelque chose que l'humain n'a jamais vraiment su faire. C'est assez inédit, en fait, on est en train d'expérimenter un peu. Mais pour moi, c'est vraiment la clé : je considère que la nature fait bien les choses, et qu'elle peut nous apporter énormément de services. Mais voilà, il ne faut pas voir la nature uniquement comme quelque chose qui doit nous rendre service. Je pense que c'est aussi quelque chose de magnifique, qu'il faut chérir. Donc oui, je pense qu'il faut laisser plus de place à la nature et ce sera mieux pour la biodiversité, mais aussi pour nous, en tant qu'êtres humains. » (Étudiant en conservation, 23 ans)

Dans cet ensemble de voix, on perçoit un dialogue entre les catégories occidentales traditionnelles de nature et de culture, parfois confirmée et parfois remises en question au profit d'une vision plus relationnelle et interdépendante du vivant. La présence du loup et le désir d'un « retour du sauvage » deviennent ainsi aussi les symboles d'une volonté de repenser les frontières entre l'humain et le non-humain, et leur relation.

-

Les témoignages des bénévoles d'OPPAL montrent que leurs visions de la nature et des animaux sont loin d'être homogènes : il s'agit de perspectives hétérogènes, nuancées et parfois superposées, qui reflètent une pluralité de positions philosophiques, affectives et symboliques à l'égard du vivant. Ces visions ne s'excluent pas nécessairement les unes les autres, mais cohabitent et s'influencent, même au sein d'un même individu, donnant lieu à des représentations dynamiques. Malgré ce dynamisme, on peut identifier dans le discours des bénévoles une tendance généralisée à vouloir dépasser une conception anthropocentrique, qui considère la nature et les animaux en fonction des besoins humains, pour embrasser une perspective plus écocentrique, dans laquelle le vivant est valorisé pour son rôle au sein de l'écosystème, indépendamment de son utilité pour l'homme. Dans cette vision, l'être humain n'est plus au centre, mais une partie parmi d'autres du système vivant. Cette vision permet de comprendre leurs positions dans le débat sur la cohabitation avec le loup, qui ne se fondent pas uniquement sur des données écologiques ou des expériences directes, mais sur de véritables visions du monde : sur ce qu'ils considèrent que la nature est, sur la place que l'être humain doit occuper en son sein, et sur la manière dont il faut (ou ne faut pas) cohabiter avec la dimension du « sauvage ».

4.3 Sur le terrain d'OPPAL : collaboration, échanges et confiance

L'un des aspects centraux du projet OPPAL est la volonté d'une cohabitation entre les humains et la faune sauvage, non seulement sur le plan théorique ou normatif, mais surtout à travers des pratiques concrètes et quotidiennes menées sur le terrain. La collaboration entre les bénévoles et les agriculteurs pendant la saison estivale dans les alpages constitue un cadre privilégié d'interaction, où s'entremêlent dimensions opérationnelles, relationnelles et symboliques. Grâce aux entretiens, mais aussi à l'observation et à mon expérience personnelle, j'ai pu voir et vivre une partie de ces interactions et collaborations sur le terrain pendant l'action de surveillance OPPAL.

Dans de nombreux contextes les bénévoles ne se limitent pas à des activités de surveillance, mais accompagnent les acteurs de l'alpage dans leur travail agricole et pastoral. Comme montre l'exemple raconté par le directeur : « *Il y a un éleveur qui m'a écrit qu'il a des bénévoles ou un civiliste qui l'a aidé à traire les vaches. Donc, ils ont trait les vaches ensemble* » (Directeur OPPAL). Ces formes de collaboration génèrent non seulement un soutien concret au travail des éleveurs et des bergers, souvent surchargés par la gestion quotidienne du bétail et la protection contre les prédateurs, mais aussi un rapprochement humain et social. Les relations qui s'établissent sont souvent marquées par des gestes d'hospitalité, des invitations à déjeuner, des moments conviviaux qui favorisent la communication entre des acteurs issus de cultures différentes. Comme le rappelle le stagiaire : « *Ils m'avaient dit... La prochaine fois que tu montes, on fait un repas ensemble. [...] Ils avaient une petite table. Puis, ils avaient amené plein de choses à manger. C'était vraiment sympa.* » (Stagiaire OPPAL).

Une bergère souligne également l'importance de ces moments informels pour créer et maintenir le dialogue entre les bénévoles et les acteurs de l'alpage et coordonner le travail : « *Moi, je leur dis de venir manger à la même table. [...] Et puis le café le matin, en faisant un petit rapport de la nuit, comment c'est passé et tout, quoi.* » (Bergère, Vaud).

Au cours de mes observations sur le terrain, ces dynamiques sont apparues tout aussi clairement. Sur trois alpages sur quatre, il y a eu une collaboration directe entre les bénévoles et les bergers. Dans un cas, le contact s'est établi pour le transfert des brebis dans l'enclos nocturne ; dans un autre, pour la surveillance d'une brebis blessée, avec communication

régulière de son état à l'éleveuse. Dans un alpage, la coopération a été particulièrement intense : chaque soir, avec d'autres bénévoles, nous aidions le berger à conduire les brebis dans l'enclos, puis nous l'aidions à soigner les animaux blessés aux pattes. À ces activités se sont ajoutés des moments de convivialité dans la cabane du berger, où l'on partageait des repas, des conversations informelles et même des chants et de la musique, renforçant ainsi les liens interpersonnels.

Ces interactions expriment une dimension relationnelle importante, qui dépasse la simple logique fonctionnelle du travail. La contribution des bénévoles est reconnue et valorisée : « *Il y en a qui m'ont proposé leur aide quand j'allais les chercher en fin d'après-midi. Il y en a qui sont venus m'aider, ça, c'est vachement bien.* » (Berger, Vaud)

En ce sens, la collaboration pratique qui a lieu dans l'action d'OPPAL agit comme un catalyseur de reconnaissance mutuelle et de confiance, facilitant une forme de justice participative sur le terrain, où la cohabitation et la collaboration ne sont pas imposées, mais construites ensemble, jour après jour, à travers l'expérience partagée.

4.4 Surmonter les tensions : les mécanismes de collaboration entre acteurs hétérogènes

Malgré leurs divergences de vision, d'opinion et de position dans le débat, les acteurs impliqués dans le projet OPPAL collaborent concrètement entre eux. Les chapitres précédents ont permis d'analyser, à travers les témoignages des acteurs, les représentations du monde, de la nature et du « problème du loup », ainsi que le rôle d'OPPAL, son fonctionnement et ses caractéristiques.

Ce chapitre propose maintenant d'analyser, à l'aide d'outils théoriques, les mécanismes qui rendent possible et favorisent la collaboration entre les acteurs hétérogènes, leur permettant de surmonter les tensions liées à la présence du loup, malgré leurs visions et positions divergentes.

4.4.1 OPPAL entre traduction et assemblage : construire et maintenir un réseau hétérogène

Dans ce chapitre, l'action d'OPPAL est analysée à travers le cadre théorique de la sociologie de la traduction tel que proposé par Michel Callon (1986), tout en étant enrichie par certains apports de la théorie de l'assemblage selon Tania Li (2007).

La sociologie de la traduction constitue l'ossature de l'analyse et lui donnera la structure à travers ses différentes phases. Elle permet de comprendre comment OPPAL agit en tant qu'acteur de la traduction, comment il parvient à articuler des intérêts, représentations et valeurs divergents pour construire un réseau qui relie des acteurs humains et non humains autour d'un projet commun : la cohabitation. L'approche de Callon permet de retracer ce travail en quatre moments clés : la problématisation, où un acteur, OPPAL, définit un problème et se place comme indispensable pour le résoudre ; l'intéressement, où il tente de convaincre d'autres acteurs de rejoindre le projet ; l'enrôlement, où des rôles spécifiques sont attribués et acceptés par les différents acteurs ; la mobilisation, où un porte-parole légitime est désigné et où le réseau est stabilisé.

Cependant, l'analyse de la seule traduction risque de donner une image trop linéaire ou trop cohérente du processus. C'est précisément ici que la théorie de l'assemblage apporte une valeur ajoutée. Dans l'assemblage de Li (2007), l'accent est mis non seulement sur l'articulation initiale des acteurs, mais aussi sur les pratiques continues nécessaires pour maintenir la coopération dans un contexte de divergences. L'assemblage permet de qualifier OPPAL comme une configuration hétérogène qui réunit des acteurs avec des objectives distinctes : des éleveurs et bergers préoccupés par la protection de leur bétail et que veulent pouvoir agir et travailler sur le territoire alpin sans la présence du loup et sans subir de prédateurs, des bénévoles souvent issus de milieux urbains et motivés par la conservation et la cohabitation entre l'homme et la faune, et des membres de l'association ancrés dans une approche scientifique en faveur de conservation et la cohabitation.

Analyser OPPAL comme assemblage met donc en lumière les potentielles tensions et les contradictions entre ces acteurs et les stratégies pas seulement pour initier mais aussi pour maintenir la collaboration. La grille de lecture proposée par Li (2007) permet de repérer des dynamiques importantes que permettent de maintenir le réseaux et l'effort constant nécessaire pour préserver l'assemblage qui n'est jamais stabilisé totalement, éléments qui ne sont pas assez visibles dans la sociologie de la traduction. Ces dynamiques sont résumés par

certaines étapes fondamentales identifiées par Li (2007) comme propres à tout processus d'assemblage : la nécessité de forger des alignements (en rapprochant des acteurs aux intérêts divergents), de techniciser des problèmes (en le traduisant dans un langage technique ou scientifique), d'autoriser certaines connaissances plutôt que d'autres, mais aussi d'affronter les échecs, de mettre en œuvre des pratiques antipolitiques ou encore de se trouver des techniques de réassemblage lorsque les partenariats potentiellement se délitent.

En combinant ces deux approches, il devient possible de saisir à la fois : le mouvement de construction du réseau, qui montre comment OPPAL traduit des intérêts hétérogènes en un projet collectif, et le travail de maintenance et de réajustement, qui révèle combien l'assemblage reste fragile et constamment à maintenir.

Problématisation : une cohabitation favorable pour tous

Dans le contexte de son action, visant à favoriser la cohabitation entre les activités d'estivage et le retour du loup en Suisse, le projet OPPAL joue un rôle important dans la construction d'un problème commun et dans la définition des acteurs impliqués.

La problématisation représente la phase dans laquelle un acteur, en l'occurrence OPPAL, parvient à formuler un problème commun, tout en identifiant les acteurs légitimes, leurs intérêts et un *passage obligé* que tous doivent franchir pour atteindre leurs objectifs respectifs (Callon, 1986 :183).

OPPAL a été créé pour apporter une aide pratique et concrète à la cause de la cohabitation. Sensible et intéressé par la conservation et le retour des grands prédateurs sur le territoire suisse, mais aussi par les difficultés des éleveurs de montagne, OPPAL considère qu'une cohabitation peu ou pas conflictuelle est favorable tant aux acteurs humains (éleveurs/bergers et défenseurs de la nature) qu'aux acteurs non humains (loups et moutons). OPPAL présente donc le problème à résoudre comme celui de la cohabitation entre le loup et les activités pastorales. Ce problème est défini comme complexe et multidimensionnel : il ne s'agit pas seulement de réduire les attaques sur le bétail, mais aussi de permettre une coexistence durable qui tienne compte à la fois des besoins des éleveurs, des exigences de protection des espèces et des dynamiques écologiques des territoires alpins.

« C'est essayer de s'écouter, de cohabiter déjà entre les différents acteurs, les différentes actrices, pouvoir s'écouter, pouvoir travailler ensemble, et puis après avec la faune, puis avec l'environnement. » (Directeur OPPAL)

La présence du loup n'est donc pas décrite comme un élément extérieur ou purement perturbateur, mais comme un facteur désormais constitutif du contexte dans lequel opèrent les acteurs de l'alpage.

OPPAL construit donc la cohabitation comme un passage obligé, c'est-à-dire comme la seule voie possible pour conjuguer la protection du bétail, la préservation des activités agricoles et la conservation de la biodiversité et des grands carnivores. OPPAL ne se présente pas comme le seul moyen de cohabitation, reconnaissant également ses limites en termes de couverture du territoire et les implications économiques et organisationnelles de son action, mais comme une solution d'urgence pour permettre la cohabitation dans des situations critiques. L'association ne se positionne ni comme un simple défenseur du loup, ni comme un soutien inconditionnel des acteurs de l'alpage, mais comme un acteur qui propose une voie commune pour les différents acteurs impliqués. Participer au projet OPPAL, accepter le dialogue, contribuer à l'expérimentation de solutions concrètes devient ainsi la condition nécessaire pour faire partie du réseau et pour atteindre les objectifs propres à chaque acteur : protéger le troupeau, conserver le loup, préserver le paysage culturel. Cette construction d'un passage obligé permet de jeter les bases d'un réseau, qui sera ensuite consolidé par les étapes suivantes de l'intéressement, de l'enrôlement et de la mobilisation.

Dans le processus de problématisation, OPPAL identifie un réseau hétérogène d'acteurs, humains et non humains, qui doivent être impliqués pour faire fonctionner l'action. Les définitions données par OPPAL à ces acteurs, à travers les publications, les formations et les entretiens, peuvent être synthétisées comme suit :

Les éleveurs et bergers (pas tous, ceux qui participent au projet) sont des acteurs qui exercent une activité d'élevage alpin fortement affectée par le retour du loup. La présence du loup peut entraîner des pertes et affecte la charge de travail et leur état psychologique et émotionnel. « Ensuite, il y a tout l'aspect émotionnel... Ils ne dorment plus la nuit, car ils se demandent : « Et si le loup revient ? Que vais-je faire ? » (Directeur OPPAL). Les acteurs de l'alpage sont donc censés accepter et apprécier le programme qui permet de tenir le loup à distance, car ils se trouvent dans une situation de difficulté et de nécessité :

« Quand on n'a pas besoin d'aide, quand on n'est pas confronté à la problématique du loup, on peut peut-être parfois mépriser ce type de programme, mais ça ce sont des personnes qui ne sont

pas confrontées à la problématique, qui n'ont pas besoin d'aide, qui ne sont pas dans des situations critiques. » (Directeur OPPAL).

Ils sont présentés comme des acteurs dotés d'un savoir local et territorial important.

Les bénévoles, souvent issus de milieux urbains, sont présentés comme des individus motivés par un attachement à la nature et par la volonté d'aider. « *Je pense que ce sont des personnes qui aiment la nature, qui veulent aider, être utiles, être dehors, dans les alpages.* » (Directeur OPPAL). Ils contribuent à garantir une présence humaine nocturne, élément considéré comme crucial pour limiter l'approche du loup au bétail. La participation requiert une bonne condition physique, la capacité de s'adapter à des conditions de vie spartiates en montagne, et surtout une attitude ouverte et bienveillante, indispensable pour favoriser le dialogue avec les éleveurs et les bergers (OPPAL, 2025). Leur fonction n'est pas seulement opérationnelle : ils incarnent l'idée d'une société civile participative, prête à s'engager sur le terrain dans la recherche de solutions communes. Leur participation au projet contribue à : l'amélioration de la cohabitation entre le monde pastoral et les grands carnivores, l'établissement de ponts et d'espaces de dialogue entre les différents protagonistes et la défense de la biodiversité et celle des espèces sauvages (OPPAL, 2025).

Le bétail est également intégré dans le réseau en tant qu'acteur non humain. Il est défini comme un ensemble d'espèces domestiques placées sous la responsabilité des humains, dont l'intérêt est de vivre sans subir d'attaques. Le bétail est à la fois un objet à protéger et un élément central autour duquel s'articule la cohabitation : il vit sous la responsabilité des humains et son bien-être est directement influencé par les pratiques adoptées.

Le loup est décrit comme une espèce très adaptable, guidée par son instinct de survie et de reproduction, qui a tendance à craindre l'homme et à l'éviter. Cependant, les connaissances sur son comportement restent partielles et nécessitent des recherches scientifiques plus approfondies. En tant qu'espèce protégée et partie intégrante, ainsi que bénéfique, des écosystèmes alpins, sa présence ne peut être ni ignorée ni simplement éliminée, mais doit être gérée dans le cadre d'un équilibre écologique plus large.

Dans la formulation du problème par OPPAL, une hypothèse de base, que l'on pourrait qualifier de question préalable (Callon, 1986 : 184), structure les solutions proposées : le

loup craint l'être humain et la présence humaine le tient à distance du bétail. Cette hypothèse ouvre la question plus large de la connaissance du comportement du loup afin de permettre une cohabitation avec l'homme et ses activités, cohabitation qui est dans l'intérêt de tous les acteurs concernés : elle permet aux éleveurs de travailler tranquillement et sans pertes, aux bénévoles d'aider les éleveurs et la cause du loup et de passer du temps dans la nature, au bétail de ne pas être prédaté et au loup d'éviter d'être abattu et de rester une espèce protégée.

Dispositifs d'intéressement : les stratégies

L'intéressement correspond à l'ensemble des actions par lesquelles l'acteur-réseau cherche à stabiliser les identités, les rôles, les objectifs et les intérêts attribués aux différents participants, en réduisant les possibilités d'interprétations divergentes (Callon, 1986 : 185). En effet, chaque entité peut se soumettre au plan initial ou refuser la transaction en redéfinissant son identité, ses objectifs, ses projets, ses orientations, ses motivations ou ses intérêts. Dans ce chapitre, seront examinées les stratégies utilisées par OPPAL pour stabiliser l'identité des acteurs définis dans la problématisation.

Parmi les dispositifs d'intéressement adressés aux acteurs humains mis en place par OPPAL, deux mécanismes fondamentaux ont été identifiés. Ils peuvent être clarifiés et illustrés à travers deux concepts clés de l'assemblage proposés par Tania Murray Li (2007) : la technicisation et la construction d'alignements.

Un aspect central du processus d'intéressement dans le projet OPPAL c'est transformer un problème social et émotionnellement chargé en une série de pratiques techniques et opérationnelles. La question du loup, extrêmement politisée et source de tensions potentielles entre acteurs de l'alpage et défenseurs de la nature, est, dans l'action d'OPPAL, « décomposée » en tâches techniques gérables : surveillance du troupeau, choix des lieux d'observation, utilisation d'outils d'effarouchement non létaux. OPPAL tente d'agir en atténuant la controverse : dans son action, le « problème du loup », intrinsèquement chargé de dimensions symboliques, identitaires, émotionnelles et politiques, est réduit à des problèmes opérationnels et « résolu » à l'aide d'outils concrets. Cette technicisation permet de rendre les divergences de vision et d'opinion secondaires par rapport à l'action à accomplir. La mise en place d'équipes de surveillance, formées et équipées, donne aux bénévoles un rôle clair et utile, et permet aux acteurs de l'alpage de constater directement l'efficacité des interventions sur la réduction des attaques. Les pratiques techniques

deviennent de véritables dispositifs d'intéressement : elles stabilisent les identités en attribuant à chaque acteur des rôles et des responsabilités clairs et mesurables : les acteurs de l'alpage, experts du territoire et du bétail, guident les volontaires dans le fonctionnement spécifique de leur alpage, tandis que ces derniers sont un soutien pour les premiers grâce à la surveillance nocturne et, parfois, à d'autres petites aides pratiques. En neutralisant les tensions et en conférant à chacun un rôle technique, ces dispositifs rendent les acteurs non seulement compatibles, mais aussi complémentaires, favorisant ainsi la collaboration. La formation des volontaires, l'organisation et l'action des équipes de surveillance sont autant de pratiques qui tentent de dépolitiser momentanément le conflit et de le rendre gérable. Cette technicisation permet de dépasser le seuil du conflit, en favorisant la collaboration entre des acteurs ayant des visions et des positions différentes sur des objectifs communs et mesurables. Cela ne conduit pas à une neutralisation absolue du conflit, mais à une suspension opérationnelle : un moyen de rendre le désaccord temporairement secondaire par rapport à l'importance d'agir.

La technicisation du « problème du loup » chez OPPAL n'est pas seulement une stratégie opérationnelle : elle constitue également un véritable dispositif d'intéressement, qui permet de rendre le conflit gérable tout en attribuant et en stabilisant les identités et les rôles des acteurs autour d'objectifs communs et concrets. Ce dispositif contribue non seulement à la création du système, mais également à sa pérennisation.

Un autre levier d'intéressement chez OPPAL consiste à forger des alignements à travers la création d'un objectif commun autour duquel tous les acteurs peuvent se mobiliser : la prévention des prédateurs. L'association est née de la rencontre de personnes sensibles aux questions de conservation et d'écologie, mais désireuses d'agir concrètement pour soutenir les éleveurs et les bergers. Cet engagement pragmatique permet aux acteurs de l'alpage de reconnaître OPPAL comme un acteur légitime, même si l'association soutient la conservation du loup, perçu par eux comme une source de difficultés.

La définition d'un objectif partagé, qui consiste dans l'évitement des attaques sur le bétail, contribue à préciser et stabiliser les identités et les rôles : les acteurs de l'alpage mettent en place les conditions nécessaires à la protection du troupeau comme les enclos nocturnes et le regroupement des animaux le soir (souvent avec l'aide des bénévoles), tandis que les bénévoles assurent la protection concrète à travers la surveillance. Même si des motivations

différent (pour l'association, il s'agit de démontrer que la cohabitation est possible ; pour les bénévoles, de protéger le loup tout en contribuant à la préservation du monde rural ; pour les éleveurs, d'obtenir une réponse concrète à un problème qui touche directement leur activité) cette convergence autour d'un objectif commun structure l'engagement des acteurs, donne un sens clair à leur participation et atténue les tensions potentielles liées à la diversité de leurs visions et opinions sur le thème. Ainsi, en traduisant des besoins variés en une pratique concrète et un objectif commun, OPPAL parvient à stabiliser les rôles et à engager activement les différents acteurs dans la cohabitation avec le loup.

Outre ces dispositifs généraux, destinés tant aux les acteurs de l'alpage que les bénévoles, ont été identifié des outils plus ciblés, conçus pour intéresser spécifiquement les différents protagonistes du système : les acteurs de l'alpage, les bénévoles, mais aussi le bétail et le loup.

Dans le cadre du projet OPPAL, les acteurs de l'alpage sont centraux et indispensables à toute tentative de construction d'une cohabitation durable avec le loup. Cependant, leur implication n'est jamais garantie ni exempte de tensions. Pour cela, OPPAL met en place une série de dispositifs d'intéressement ciblés. Certains visent à reconnaître et à légitimer leurs connaissances et leur expérience, en renforçant leur position au sein du projet et en créant les conditions d'une participation active. L'objectif n'est pas seulement d'obtenir une adhésion formelle, mais surtout de valoriser le rôle des acteurs de l'alpage en tant qu'experts du territoire et du métier (éleveur ou berger), capables de contribuer de manière décisive à la définition de pratiques de cohabitation pragmatiques et adaptées au territoire. Pour intéresser les acteurs de l'alpage, OPPAL s'engage également à produire et diffuser des données et des informations sur les activités menées, en montrant par exemple la réduction totale des attaques dans les pâturages surveillés. On cherche à les intéresser à la cohabitation en rompant les liens concurrents tels que la tendance à ne rien faire ou à recourir exclusivement à l'abattage. Les données empiriques offrent non seulement une validation objective de l'efficacité de l'intervention, mais renforcent également la perception, chez les acteurs de l'alpage concernés, qu'ils contribuent à un projet qui fonctionne. Ce discours est également diffusé au sein du réseau d'acteurs de l'alpage, ce qui renforce la légitimité. Les formations occupent également une place importante dans le processus d'intéressement. Lors de ces rencontres, la transmission des connaissances ne se fait pas de manière unidirectionnelle, mais prend la forme d'un échange dialogique dans lequel certains éleveurs

sont invités à partager leurs expériences, leurs connaissances, leurs difficultés et leurs stratégies quotidiennes. Cette reconnaissance des connaissances pratiques permet de réduire l'ambiguïté de leur rôle, en évitant qu'ils soient perçus, ou se perçoivent eux-mêmes, comme de simples « récepteurs » de solutions externes. Bien qu'elle soit principalement composée d'acteurs ayant une formation scientifique en sciences naturelles et menant un discours scientifique qui valorise les données sur la faune et les écosystèmes, OPPAL est née et agit dans un contexte pratique et social, et c'est précisément pour cette raison que l'association s'engage à reconnaître et à mettre en relation des formes de connaissances souvent considérées comme inconciliables. L'association se propose comme un intermédiaire épistémique capable de donner une place et une légitimité pas seulement aux connaissances techniques et scientifiques produites par les biologistes, les éthologues et les organisations spécialisées dans les grands carnivores mais aussi aux connaissances situées, pratiques et expérientielles des éleveurs et des bergers, acquises au contact quotidien des animaux et du territoire. Cette reconnaissance ne se limite pas à une valorisation symbolique : elle constitue un véritable dispositif d'intéressement pour les acteurs de l'alpage. En légitimant leur expérience quotidienne (leur connaissance fine des troupeaux, des alpages, des prédateurs et du rythme saisonnier, ...) OPPAL leur attribue un rôle dans les stratégies de protection. Ils ne sont pas seulement des bénéficiaires d'une aide, mais des partenaires dont l'expertise est nécessaire au bon fonctionnement du dispositif. Cette reconnaissance crée plusieurs effets : la réduction de l'asymétrie entre savoir scientifique et savoir pratique, le renforcement de l'adhésion des acteurs de l'alpage en donnant un sens clair à leur engagement, et la stabilisation de leur rôle d'experts du territoire et du métier, facilitant la coopération avec les bénévoles et l'association. La pluralité des savoirs légitimés trouve une expression concrète dans les formations organisées par OPPAL : les bénévoles y reçoivent des informations pratiques sur la surveillance, la logistique et la communication avec les éleveurs ; des apports théoriques d'organismes experts comme KORA sur le comportement du loup ; et les récits des éleveurs eux-mêmes, qui partagent leurs expériences, leurs difficultés quotidiennes et leurs stratégies de gestion des troupeaux en milieu montagnard. Cette dimension formative n'est pas seulement fonctionnelle à l'efficacité opérationnelle du projet : en amenant les bénévoles à reconnaître la valeur des connaissances locales et elle donne aux éleveurs un sentiment de reconnaissance. En ce sens, « autoriser les savoirs », au sens proposé par Li (2007), signifie construire des ponts épistémiques entre mondes différents (ville et montagne, science et pratique) essentiels pour intéresser l'engagement des acteurs de l'alpage et favoriser la collaboration.

Un deuxième outil important pour l'intéressement ciblée des acteurs de l'alpage est constitué par les rencontres fréquentes qu'OPPAL organise avec les éleveurs (« *L'année passée, on a réussi à faire un bilan chaque mois, cette année, un peu moins parce qu'on a eu plus de travail.* » (Directeur OPPAL), destinées à favoriser le bon déroulement de la collaboration et aussi le sentiment que leurs besoins sont entendus et que l'action elle-même est adaptée à ceux-ci.

Pour les bénévoles impliqués dans le projet OPPAL, le processus d'intéressement commence bien avant leur arrivée à l'alpage. Grâce à une communication soignée et cohérente, notamment via le site web, mais aussi lors de conférences, le projet propose un récit mobilisant, axé sur des valeurs telles que la protection des animaux, la cohabitation avec la faune sauvage et l'utilité concrète de l'engagement sur les alpages. Ce récit attire non seulement l'attention, mais commence déjà à façonner l'identité des bénévoles. Lors de la phase de formation, les bénévoles reçoivent des informations détaillées sur le contexte opérationnel, les tâches à accomplir et les attentes mutuelles, ce qui contribue à clarifier dès le départ les rôles et les responsabilités. Les formations renforcent les compétences pratiques, mais aussi le sentiment d'appartenance au projet, réduisant ainsi le risque de dérives interprétatives qui pourraient amener les bénévoles à vivre l'expérience comme de simples vacances dans la nature ou comme une action militante.

En ce qui concerne le bétail, il est également nécessaire que son comportement soit cohérent avec la stratégie générale. Dans cette optique, OPPAL demande aux éleveurs de mettre en œuvre des stratégies compatibles avec les pratiques de surveillance. Les brebis ou les vaches sont rassemblées quotidiennement et accompagnées dans des enclos nocturnes, des lieux protégés où un contrôle humain est facile et réalisable afin de réduire le risque d'attaques. Un dispositif de protection et de dissociation physique du danger est mis en place.

Pour le loup, le processus d'intéressement vise à le maintenir à distance du bétail sans lui nuire, dans le respect de sa protection légale. Une série d'outils non létaux sont alors utilisés pour effrayer le prédateur : des signaux acoustiques (sifflets, cris), des dispositifs visuels (feux clignotants, torches, lampes flash) et surtout la présence régulière de personnes à proximité du bétail. Ces dispositifs mis en place par OPPAL visent à confirmer et à renforcer l'hypothèse sur laquelle repose l'action : que la présence humaine éloigne le loup et réduit considérablement le risque d'attaques.

L'enrôlement : les négociations

L'enroulement est l'« intéressement réussi » (Callon, 1986 : 189), c'est-à-dire l'acceptation par les acteurs du rôle et de la définition qui leur sont attribués. Ce processus nécessite des négociations multilatérales plus ou moins difficiles selon les acteurs. Le bétail et les bénévoles acceptent et incarnent relativement facilement le rôle qui leur est attribué. Dans le cas du bétail, la stratégie est « la force » (les rassembler, les faire rentrer la nuit), on voit alors que le bétail accepte la négociation, même si cela demande parfois du temps et de l'énergie aux bergers et aux bénévoles pour « les convaincre » de se rassembler et d'entrer dans les enclos. Dans le cas des bénévoles, on a pu observer une stratégie de persuasion efficace, grâce à la formation et à l'information, qui les amène à accepter et à incarner le rôle attribué par OPPAL. Nous avons pu le constater lors des entretiens, lorsque les bénévoles ont parlé de leur rôle dans le projet. Cette appropriation du rôle a été clairement perceptible lors des entretiens, où les bénévoles ont exprimé leur manière de se positionner dans le projet.

Ils se décrivent eux même comme des personnes profondément attachées à la nature, « *je suis très très axé à la nature, ça me tient au cœur (...) quand même le fait de passer des nuits dehors je trouve ça super super beau* » (physicien, 55 ans), et motivées par le désir d'aider : « *pour aider un petit peu des personnes qui ont pas mal de difficultés dans cette situation* » (sage-femme, 53 ans). Mais surtout, ils mettent en avant une attitude ouverte et bienveillante, marquée par la volonté de comprendre l'autre sans jugement : « *On vit dans des bulles, et c'est important d'en sortir pour comprendre d'autres réalités* » (étudiante en écologie, 24 ans) ; « *De voir un peu leur point de vue, sans juger* » (étudiant en sciences de l'environnement, 24 ans).

Les négociations avec les acteurs de l'alpage et les loups peuvent parfois être plus longues et plus difficiles.

L'enrôlement des acteurs de l'alpage dans le projet OPPAL n'est pas un processus linéaire ni garanti : il est marqué par des tensions, des refus potentielles et des contraintes concrètes. Tous les acteurs de l'alpage n'adhèrent pas automatiquement ; certains rejettent l'aide des bénévoles ou s'opposent à toute collaboration avec des associations que défend la conservation, tandis que d'autres, même déjà en collaboration avec OPPAL, rencontrent des difficultés logistiques ou organisationnelles qui compliquent le respect des protocoles

nécessaires à la surveillance, comme le regroupement du bétail. Ces situations illustrent que l'acceptation des rôles attribués par OPPAL n'est jamais acquise définitivement. C'est pourquoi OPPAL dispose de différentes stratégies de négociation qui consistent notamment à gérer les échecs et les contradictions (Li, 2007).

L'association diffuse les données relatives à l'utilité de son action, écoute les préoccupations des éleveurs/bergers grâce à un contact régulier, adapte ses propositions et s'efforce d'intégrer leurs connaissances dans les formations et les actions sur le terrain.

« Il faut toujours être là, vérifier les choses et dès qu'il y a un petit problème, il faut tout de suite le régler... Donc, pour ça, on essaie de faire des bilans assez régulièrement avec eux. » (Directeur OPPAL)

Ce travail de négociation est crucial pour que les éleveurs trouvent une utilité à l'action, se reconnaissent dans leur rôle d'experts pratiques et acceptent de collaborer. Ces rencontres permettent d'anticiper et de résoudre les problèmes avant qu'ils ne deviennent des conflits, de réviser les protocoles et de réaffirmer les rôles et responsabilités de chacun.

Cependant, certains éleveurs refusent de participer au projet OPPAL, soit en raison de préjugés, soit parce qu'ils considèrent la cohabitation avec le loup comme illusoire ou inacceptable et ne veulent pas la faciliter : « *Moi, ce que j'ai l'impression, c'est qu'il y en a qui se disent : plus on fait de choses pour éviter les attaques, moins il y a de chance qu'on tue tous les loups* » (bergère, Vaud)

Pour lutter contre les préjugés, les stratégies de OPPAL, la communication et la démonstration théorique et pratique du fonctionnement de l'action peuvent permettre de changer la perception des acteurs de l'alpage : « *souvent il y a des gens qui ont peut-être des préjugés quand on arrive, et puis après on voit qu'au fur et à mesure, après que on travaille ensemble, les retours sont positifs.* » (Directeur OPPAL)

Parfois, après une certaine période de collaboration, OPPAL se voit contrainte de retirer ses équipes de surveillance. Comme l'affirme le directeur de l'association :

« *Parce que finalement ça ne marche pas. On voit qu'eux font l'effort trois jours de rentrer les bêtes, puis après ils disent "ah mais j'en ai marre, je n'ai pas envie de faire". Et nous on dit "bon bah si vous n'avez pas envie, nous on n'a pas envie de mettre une équipe non plus". Mais c'est rare.* »

Dans ces cas, les raisons sont souvent liées au manque de moyens adéquats mis en place sur les alpages, comme l'absence d'un berger permanent, et non au refus total de bénéficier de

l'activité de surveillance ou de leur propre rôle dans l'action. « *Donc, il n'y a pas de berger, ce sont les agriculteurs qui doivent faire le travail eux-mêmes. Ils travaillent en plaine, donc ils doivent monter et faire redescendre les bêtes, revenir le matin, etc.* » (Directeur OPPAL)

L'association interprète ces obstacles non comme des rejets de principe, mais comme des points de négociation : des problèmes techniques ou organisationnels peuvent être discutés et ajustés. Face à ces difficultés, OPPAL tente des solutions négociées pour favoriser le maintien du dispositif : « *On peut trouver des arrangements avec eux, où le matin c'est les bénévoles qui ouvrent, ou des choses comme ça...* », ou : « *On lui dit d'engager quelqu'un, on regarde avec le canton s'il n'y a pas des subventions pour engager quelqu'un, etc. Et puis on part et on reviendra quand il y aura les mesures qui seront en place.* » (Directeur OPPAL). Ainsi, l'enrôlement implique une flexibilité constante, où les protocoles et les modalités d'action peuvent être renégociés pour s'adapter aux réalités du terrain et aux capacités des acteurs. Ce processus montre que l'échec partiel ou temporaire n'est pas définitif : il peut donner lieu à un dialogue, à des compromis et à des ajustements permettant le retour à la collaboration. Ces négociations montrent la volonté de l'association de rechercher des médiations concrètes, sans toutefois forcer l'intérêt des acteurs de l'alpage.

Comme le souligne encore le directeur, il n'est en effet pas nécessaire de convaincre tout le monde de participer : « *On a déjà tellement d'endroits à nous occuper.* » Grâce à la diffusion des activités sur le territoire, l'association ne juge pas nécessaire d'enrôler tous les éleveurs : cette démarche n'est donc pas généralisée, mais sélective et localisée, et n'est mise en œuvre que lorsque les conditions matérielles et relationnelles le permettent.

Il en va autrement pour l'enrôlement du loup, car c'est sur celui-ci que repose l'hypothèse même qui sous-tend l'action d'OPPAL. Au cours des nuits de surveillance organisées dans le cadre du projet, aucune attaque sur le bétail ne s'est produite, même si la présence du loup a été signalée à plusieurs reprises par les bénévoles, qui ont parfois dû intervenir pour l'éloigner par des moyens non létaux. Si, dans certaines situations, cette stratégie s'est avérée relativement facile à mettre en œuvre, lors des formations, on nous a montré des vidéos dans lesquelles les loups, de manière « inattendue », n'ont pas réagi immédiatement ou de manière décisive à l'effarouchement, montrant un comportement peu intimidé. Trouver de nouvelles stratégies efficaces pour effrayer le loup et adaptées à son comportement fait donc partie des négociations continues et nécessaires que OPPAL doit mener pour confirmer le rôle du loup et maintenir son hypothèse opérationnelle.

Mobilisation : OPPAL comme porte-parole

La mobilisation implique la construction d'alliances stables et la désignation de porte-parole légitimes capables de représenter et de traduire les intérêts des acteurs concernés. En d'autres termes, c'est le moment où le réseau construit commence à parler « d'une seule voix », stabilisant les identités et les rôles qui se sont dessinés lors des phases précédentes (Callon, 1986 : 199).

Dans le cas d'OPPAL, la mobilisation se concrétise à plusieurs niveaux, à travers un travail de consolidation des rôles, de confirmation de la représentation et de légitimation de son discours à l'extérieur. L'association se présente comme une voix légitime et représentative dans la question de la cohabitation entre l'humain et le loup, réussissant à porter à l'extérieur un récit cohérent qui intègre les expériences sur le terrain, les savoir scientifiques, les compétences accumulées et les connaissances et les intérêts des différents acteurs impliqués.

Tout d'abord, peut-on confirmer que la présence humaine est un moyen de dissuasion contre la prédation ? L'efficacité des activités menées par OPPAL, confirmée par les données recueillies pendant les saisons de surveillance (absence d'attaques pendant les nuits surveillées), semble renforcer cette hypothèse. Ces résultats contribuent à mobiliser le débat et à renforcer sa crédibilité à l'extérieur : la cohabitation est possible si l'on agit de manière active et coordonnée sur le terrain. Rappelons que OPPAL ne se présente pas comme la solution universelle pour la cohabitation, mais que ses actions montrent que celle-ci est possible.

Parallèlement, OPPAL se légitime en tant que porte-parole des acteurs directement concernés, des bénévoles, des acteurs de l'alpage et, indirectement, des animaux, grâce à une série d'outils et de pratiques. Les formations, les conférences publiques et la communication servent à consolider son rôle de médiateur et de facilitateur. Des éleveurs participent aux formations et, dans certains cas, transmettent eux-mêmes leurs connaissances aux bénévoles, mais c'est finalement OPPAL qui assume le rôle de représentant public, traduisant les besoins et les expériences recueillis en un discours plus large, socialement reconnaissable. La mobilisation repose donc sur la sélection et la reconnaissance de porte-parole légitimes. Même si tous les acteurs de l'alpage ne sont pas impliqués dans le projet, ceux qui le sont finissent par être représentés collectivement par OPPAL, qui devient ainsi la voix des acteurs

de l'alpage qui cohabitent et, en même temps, des bénévoles engagés dans la surveillance. Cette dynamique est renforcée par le soutien d'acteurs extérieurs, tels que des institutions publiques, des ONG et d'autres projets de conservation, qui reconnaissent le travail d'OPPAL et valident sa position. Cette reconnaissance contribue à renforcer la position de l'association en tant qu'acteur légitime capable de parler « au nom de », tant envers la société civile qu'envers les institutions.

Cette légitimité conférée à OPPAL par les acteurs eux-mêmes pour parler en leur nom est favorisée et garantie par les fonctionnements et les caractéristiques propres à l'association : la reconnaissance de savoirs pluriels et l'aspect anti-politique (Li, 2007).

La reconnaissance et la représentation des différents types de savoirs impliqués dans le projet joue un rôle dans la mobilisation. L'association ne se limite pas à valoriser les connaissances scientifiques sur le comportement du loup et la gestion des écosystèmes alpins ; elle légitime également les savoirs pratiques et situés des éleveurs et bergers, acquis au contact quotidien du bétail et du territoire. Cette reconnaissance des savoirs multiples renforce la position d'OPPAL comme porte-parole crédible auprès des acteurs concernés.

Les bénévoles qui intègrent et respectent la valeur des connaissances pratiques des acteurs de l'alpage deviennent eux-mêmes des relais de cette légitimité, ce qui contribue à stabiliser le réseau et à renforcer la cohésion autour des objectifs de cohabitation. La mobilisation ne se limite donc pas à l'alignement pratique des actions sur le terrain, elle inclut aussi la construction d'un discours reconnu et crédible qui traduit et intègre des perspectives diverses dans un récit partagé.

Un autre aspect central de la mobilisation chez OPPAL réside dans sa stratégie apolitique. Dans le cas d'OPPAL, cette dynamique est particulièrement évidente et nécessaire à l'action. La question du loup étant hautement politisée, et l'action elle-même impliquant des acteurs ayant des visions et des opinions divergentes sur le sujet (acteurs de l'alpage et bénévoles), l'association choisit de ne pas s'engager directement dans le conflit, se positionnant comme un acteur opérationnel et pragmatique, centré sur la cohabitation et la protection du bétail, uniquement intéressé par le « bon fonctionnement » et la promotion des intérêts de toutes les parties. Le directeur l'affirme clairement :

« On est assez neutre politiquement, et ça, ça nous permet aussi de travailler plus facilement. (...) OPPAL se situe un petit peu au centre de tous ces acteurs et puis permet de créer des connexions entre tous. »

La neutralité contribue à stabiliser le réseau et faire en sorte que tous les acteurs reconnaissent OPPAL comme un porte-parole neutre, et donc légitime.

La formation des bénévoles renforce cette posture : ils apprennent à se concentrer sur l'organisation et la coordination des activités pratiques (déplacement du bétail, surveillance, organisation du poste, effarouchement non létal) plutôt que sur les tensions idéologiques, qui sont expressément exclues. Le débat politique est absent (ou presque) des échanges entre ces acteurs qui se concentrent davantage sur l'organisation et la coordination des activités pratiques communes.

Cette neutralité peut toutefois avoir des conséquences politiques importantes. OPPAL se concentre explicitement sur la cohabitation, en la présentant comme possible, souhaitable et bénéfique. Elle met en place, de manière technique et conviviale, des conditions permettant au loup de rester sur le territoire sans générer de conflits sociaux insoutenables. Ainsi, même si ce n'est pas le sujet mis le plus en avant, l'association contribue activement à sa protection en tant qu'espèce, en créant des solutions qui permettent d'atténuer les oppositions sans remettre en cause le principe de sa présence. En d'autres termes : en aidant ceux qui sont hostiles au loup à cohabiter avec lui, OPPAL renforce une vision politique dans laquelle la protection du loup n'est plus un sujet de discussion, mais un point de départ incontournable. C'est là le cœur de la rhétorique antipolitique : l'intervention est technique, mais elle peut produire des effets normatifs profonds. Elle légitime certains savoirs (par exemple ceux sur la cohabitation et le comportement du loup), sélectionne certaines priorités (la cohabitation plutôt que l'éradication) et désamorce le conflit en le transformant en « problèmes à résoudre » et résolubles. Cette rhétorique joue aussi son rôle dans la mobilisation : en restant en dehors du débat politique, OPPAL crée un espace où les divergences peuvent être contenues, et où les acteurs acceptent collectivement le rôle de l'association comme représentant de leurs intérêts et expériences. La stratégie apolitique ne consiste pas seulement en une neutralité formelle, mais permet à OPPAL de parler « d'une seule voix », d'incarner le réseau et de le maintenir dans le temps.

Enfin, la figure du loup, bien que non humaine, est également mobilisée dans le dispositif : sa peur de l'homme, observée et confirmée sur le terrain, devient un élément clé. Là encore, l'animal ne parle pas, mais est représenté à travers des données, des expériences empiriques, des enregistrements vidéo et des récits des bénévoles. Le comportement du prédateur, la

fuite face à la présence humaine ou aux dispositifs d'effarouchement, est mobilisé pour soutenir la stratégie non létale et la possibilité de cohabitation.

La mobilisation dans le cas OPPAL se réalise donc à travers un travail constant de légitimation et de représentation, rendu possible par l'efficacité pratique des actions, la construction d'un récit cohérent et la reconnaissance par les acteurs.

Dissidence : OPPAL comme traduction « réussie » ?

Dans le processus de traduction, la dissidence représente l'éventuel moment de controverse, où un ou plusieurs acteurs remettent en question la représentativité du porte-parole, le rôle qui leur a été attribué ou le projet lui-même (Callon, 1986 :199). Dans le cas de OPPAL, selon cette analyse, aucune manifestation de dissidence n'est observée pour le moment, mais il est important de s'interroger sur la pérennité du réseau construit.

Actuellement, le projet semble fonctionner : les acteurs impliqués se déclarent satisfaits, les actions sont efficaces (absence d'attaques pendant les nuits de surveillance) et la cohabitation entre humain et loup, par le biais de cette action, semble possible. Toutefois, cette stabilité est contingente et potentiellement fragile. Le comportement du loup et la stratégie de dissuasion qui en découle reposent sur l'hypothèse que sa peur de l'homme persiste dans le temps. Mais que se passerait-il si, à l'avenir, si les loups s'habituait à la présence humaine ou modifiaient leur comportement ? Ou bien, si le contexte politique venait à changer, par exemple avec un fort affaiblissement de la protection juridique du loup, les éleveurs auraient-ils encore intérêt à collaborer avec OPPAL, ou demanderaient-ils plutôt directement des mesures plus radicales telles que l'abattage ?

Les dernières modifications réglementaires (de l'ordonnance sur la chasse en 2024), qui facilitent désormais l'abattage des loups, n'ont pour l'instant pas entraîné de changements visibles dans le fonctionnement du projet. Cela peut s'expliquer, d'une part, par le fait que ces autorisations restent limitées (elles ne permettent pas, par exemple, aux acteurs de l'alpage d'intervenir eux-mêmes lorsqu'un loup s'approche du troupeau) et que, même avec l'abattage préventif, les attaques estivales ne sont pas totalement éliminées. D'autre part, les acteurs actuellement impliqués faisaient déjà partie du réseau avant ces changements. Il serait toutefois intéressant d'observer si, à l'avenir, ces évolutions législatives pourraient réduire

l'adhésion de nouveaux participants, en particulier parmi ceux qui privilégieraient des solutions plus radicales.

Ces questions ouvrent un champ d'incertitude : la cohabitation est-elle une solution stable ou seulement une transition temporaire ? C'est précisément ce risque potentiel de dissidence qui met en évidence la nature continuellement négociée du réseau : pour que la traduction fonctionne, les acteurs doivent se reconnaître dans le rôle qui leur a été attribué et le réitérer dans le temps. Pour l'instant, c'est le cas : chaque acteur impliqué reprend, incarne et adapte son rôle, selon la définition proposée par OPPAL. Ce processus rend le projet fluide, opérationnel et fonctionnel.

Cependant, son efficacité dépend de la capacité de l'association à renégocier en permanence les liens et à s'adapter à l'évolution des comportements (du loup), des intérêts (des acteurs de l'alpage) et des conditions structurelles (politiques et institutionnelles).

Certains mécanismes montrent déjà la capacité d'OPPAL à ajuster ses pratiques et ses significations face à l'évolution du contexte. Le réassemblage (Li, 2007), entendu comme l'introduction de nouveaux éléments, la recomposition de pratiques existantes ou la réinterprétation de discours connus à de nouvelles fins, apparaît ici comme un potentiel et un processus partiellement réalisé. L'action de surveillance, par exemple, bien qu'elle n'ait pas subi de transformation radicale, a progressivement acquis de nouvelles significations. Initialement pensée comme un soutien pratique aux acteurs de l'alpage confrontés aux prédateurs, elle a pris une valeur supplémentaire à la lumière des récentes évolutions réglementaires facilitant l'abattage du loup : elle devient désormais un exemple tangible de cohabitation possible, une alternative aux solutions plus radicales. La pratique elle-même est ainsi réorganisée : il ne s'agit plus seulement d'une aide, mais d'une position politique implicite en faveur de la conservation.

Parallèlement, la collecte et la mise en valeur des données, avec un rôle secondaire dans la genèse de l'association, ont été repositionnées au cœur de son activité. Ce glissement consolide le rôle d'OPPAL dans la production de connaissances et dans la légitimation de stratégies non létales. Tout en conservant ses actions principales, OPPAL redéfinit ses objectifs et ses significations, s'adaptant au contexte et transformant des éléments techniques en outils ayant des implications plus larges, conformément à ce qu'est défini comme un processus de réassemblage.

Même en l'absence de contestation ouverte, la stabilité actuelle du réseau repose sur la capacité d'OPPAL à réajuster ses objectifs et à reformuler le sens de ses actions. Cette aptitude à évoluer constitue un gage de résilience face aux éventuels changements futurs. Mais à présent OPPAL agit comme une traduction réussie, même si jamais définitive, que facilite la collaboration hétérogène grâce à son adaptabilité, sa représentativité, sa neutralité et à la clarté et l'acceptation des rôles de chacun.

-

L'analyse d'OPPAL montre comment la collaboration entre acteurs hétérogènes peut être organisée et maintenue dans un contexte de divergences profondes. L'approche théorique de la traduction permet de comprendre comment le projet parvient à construire un réseau stable et fonctionnel : chaque acteur (éleveurs/bergers, bénévoles, bétail et loups) se voit attribuer des rôles clairs et acceptés, qui structurent leur engagement et facilitent la coopération. La précision dans la répartition des identités et des responsabilités rend possible une cohabitation concrète, soutenue par des pratiques partagées et une négociation continue. De ce point de vue, OPPAL peut être interprété comme une traduction réussie, capable de stabiliser temporairement les tensions et de générer des actions collectives.

L'analyse par le prisme de l'assemblage enrichit cette lecture en mettant en évidence les mécanismes qui permettent à l'initiative de dépasser les conflits, unifier le réseau et de transformer la cohabitation en un terrain d'action commun. L'assemblage crée des conditions favorables à la collaboration et à la gestion collective de la complexité. Il révèle également que l'action d'OPPAL ne se limite pas à la résolution de problèmes pratiques : elle contribue à la construction d'une nouvelle manière d'habiter le conflit entre conservation et élevage, en transformant le loup d'élément perturbateur en acteur intégré du réseau et en rendant sa présence gérable grâce à des stratégies non létales et à la participation coordonnée des acteurs.

A travers son action, OPPAL facilite non seulement la collaboration entre des mondes éloignés, mais ouvre également des espaces pour imaginer de nouvelles formes de cohabitation, montrant que le dépassement de la complexité ne passe pas par sa négation, mais par une prise en charge partagée.

Il faut rappeler que l'action d'OPPAL reste limitée à un nombre restreint d'alpages en Suisse, ce qui implique que les mécanismes de collaboration observés ne peuvent être généralisés à

l'ensemble des territoires alpins. De plus, l'efficacité de cette pratique dépend de certaines conditions préalables : les alpages doivent disposer d'infrastructures adéquates (enclos, possibilité de rassembler le bétail, etc.) et les acteurs impliqués doivent être disposés à collaborer activement avec les bénévoles et les membres de l'association. Cette condition de participation volontaire signifie probablement que les éleveurs ou les bergers ayant des positions plus rigides, réticents à travailler avec des « écologistes » ou à intégrer de nouvelles pratiques, sont moins enclins à participer à ces initiatives. En ce sens, l'expérience d'OPPAL illustre le potentiel de la collaboration dans un contexte favorable, mais les limites structurelles et sociales restent présentes.

5. Conclusion

Ce mémoire s'est concentré sur la complexité des relations entre le retour du loup en Suisse et l'activité d'alpage, à travers l'étude de l'association OPPAL. L'analyse a permis de comprendre comment un projet né d'une initiative locale, impliquant des acteurs très divers (éleveurs, bergers, bénévoles, citoyens, environnementalistes), parvient à établir des formes de collaboration malgré les tensions profondes liées à la présence du loup dans les territoires alpins et ruraux.

Les résultats montrent que OPPAL constitue un acteur particulier de la conservation, dont l'action ne se limite pas à la protection du loup, mais vise à concilier le bien-être des écosystèmes et les activités humaines. Les membres de l'association adoptent une vision écocentrique, reconnaissant l'interdépendance entre toutes les espèces et plaçant l'humain comme partie intégrante de la nature. Cette approche guide les principes et les pratiques quotidiennes d'OPPAL, orientant l'action vers un équilibre entre la conservation de la biodiversité et le soutien concret aux acteurs de l'alpage. La présence des bénévoles réduit la charge concrète et psychologique des acteurs de l'alpage, en valorisant la collaboration et en promouvant des formes de justice spatiale et sociale. Le travail partagé sur le terrain transforme des relations initialement distantes ou potentiellement conflictuelles en liens basés sur l'échange, le respect et la reconnaissance réciproque. L'étude a montré que la coexistence entre le loup et les activités humaines ne peut être comprise uniquement à travers une logique biologique ou écologique, mais implique un entrelacement complexe de dimensions sociales, culturelles, affectives et symboliques où les représentations du territoire

et les visions du monde et de la nature des différents acteurs influencent directement leur position dans le débat.

L'analyse des visions et des relations à la nature des différents acteurs impliqués dans le projet montre en effet que celles-ci influencent profondément leur approche de la cohabitation avec le loup. Les acteurs de l'alpage manifestent une relation affective et protectrice avec le bétail, ancrée dans une vision qui considère le pâturage comme un espace domestique à protéger et le loup comme une menace concrète et symbolique. Les bénévoles, tout en partageant le souci du bien-être du bétail, en particulier lors de leur expérience sur le terrain, ont une vision écocentrique qui les amène à considérer les pertes (dans une certaine mesure) comme une composante naturelle de l'écosystème et à apprécier le retour du loup pour sa contribution à l'équilibre écologique et comme symbole du retour d'un sauvage « restaurateur » de l'environnement. La coexistence de ces différentes visions, facilitée par le travail pratique sur le terrain, montre que la collaboration pour émerger ne nécessite pas l'homogénéité des valeurs et des idées. La distance physique et symbolique entre les acteurs souligne l'intérêt des espaces de dialogue où des perspectives divergentes peuvent se rencontrer et coexister.

La capacité d'OPPAL à créer ces espaces de dialogue est au cœur de son succès. Elle combine un soutien concret sur le terrain, l'échange de connaissances et le rapprochement des différentes visions. Ce modèle démontre que la cohabitation avec le loup ne se limite pas à la gestion des populations animales, mais implique une réflexion plus large sur le rôle de l'être humain dans la nature, sur les valeurs attribuées à la biodiversité et sur les modalités de construction collective de solutions durables et socialement équitables.

Le cadre théorique de la sociologie de la traduction, enrichi par des éléments théoriques de l'assemblage, nous a permis de saisir certains processus et éléments qui permettent la création et le maintien de cette collaboration entre acteurs hétérogènes. L'approche théorique de la traduction montre comment OPPAL parvient à construire un réseau stable : chaque acteur se voit attribuer des rôles clairs et acceptés, qui structurent leur engagement et facilitent la coopération. L'ajout d'une analyse à travers le prisme de l'assemblage met en évidence les mécanismes qui permettent de surmonter les conflits, d'unifier le réseau et de maintenir la cohabitation, en créant un terrain d'action commun. L'association parvient à parler « au nom » des acteurs de l'alpage, des bénévoles et des animaux, traduisant les expériences sur le terrain en un discours cohérent et reconnu, capable de stabiliser le réseau.

L'approche apolitique et techniciste permet à l'association de créer un espace où la collaboration est possible malgré les tensions et les divergences d'opinion. L'action OPPAL et son fonctionnement n'éliminent pas les divergences, mais créent des conditions favorables à la collaboration et à la gestion collective de la complexité.

L'implication directe des bénévoles dans les activités de surveillance et de soutien quotidien des acteurs de l'alpage permet une expérience partagée concrète, qui va au-delà de la simple observation ou du débat théorique. La co-présence sur le terrain crée un espace de soins collectifs, où la responsabilité de la cohabitation avec le loup devient un engagement partagé entre les citoyens urbains et les acteurs locaux, transformant un conflit potentiel entre les acteurs en une collaboration opérationnelle et symbolique. OPPAL apparaît ainsi comme un exemple de conservation conviviale, basée sur la co-construction de solutions qui tiennent compte des besoins écologiques, culturels et sociaux, et favorisent les espaces de dialogue.

Cette étude met en évidence que la cohabitation entre les êtres humains et les loups dépend moins de solutions purement économiques ou techniques et de l'élimination des conflits que de la capacité des acteurs à les reconnaître et à co-construire des solutions adaptées au contexte. La diversité des visions, entre anthropocentrisme et écocentrisme, entre protection du domestique et « exaltation du sauvage », ne doit pas être considérée comme un obstacle insurmontable, mais peut être vue comme un élément qui rend possible un projet commun de coexistence entre les humains, les non-humains et le territoire. La gestion de la complexité passe par la combinaison de différents éléments et par la construction d'une solidarité écologique et sociale, où la neutralité, l'échange et les objectifs communs deviennent des outils concrets de collaboration.

Ce travail présente certaines limites : il s'est concentré sur l'observation de seulement quatre alpages, avec un temps d'observation limité, et la position de la chercheuse, entre observation et participation, a pu influencer la perception de certaines dynamiques relationnelles. L'échantillon choisi est également assez limité, en particulier en ce qui concerne les acteurs de l'alpage : des entretiens supplémentaires auraient pu enrichir non seulement l'analyse de leurs visions du monde, mais aussi la comparaison des dynamiques pratiques de collaboration dans les différents alpages et des relations qui s'établissent sur le terrain. Enfin, afin d'approfondir de manière plus systématique le réseau formé et maintenu dans le cadre de l'action OPPAL, une période d'étude et d'observation plus longue serait souhaitable. Cela permettrait d'examiner et d'analyser de manière plus approfondie les changements politiques

et discursifs continus et importants qui accompagnent la présence du loup en Suisse et les modalités de protection qui lui sont réservées.

Cette étude, à travers l'analyse du projet OPPAL, ouvre une réflexion plus large sur le rôle des organisations de médiation socio-écologique. Dans un contexte marqué par des conflits entre la conservation de la biodiversité et les activités humaines rurales, la capacité à créer des réseaux collaboratifs hétérogènes et à rendre les conflits gérables constitue un modèle potentiellement reproductible dans d'autres contextes, à condition que les solutions soient adaptées aux besoins réels et spécifiques.

Bibliographie

AGRIDEA. (2025). *Protection des troupeaux – Chiens de protection du bétail*. Consulté le 13 mars 2025, sur <https://www.agridea.ch>

AGRIDEA. (2025). *Soutien financier aux alpages à troupeaux protégés*. Consulté le 13 mars 2025, à l'adresse <https://www.agridea.ch/>

Anderson, J., Smith, R., & Brown, L. (2022). *Socioecology of fear: Understanding human-wildlife interactions*. *Human Ecology*, 50(3), 345-360. <https://doi.org/10.1007/s10745-022-00350-6>

Beaud, S., & Weber, F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques* (Nouvelle éd.). La Découverte.

Bixler, R. P., Dell'Angelo, J., Mfunne, O. & Roba, H. (2015). *The political ecology of participatory conservation: Institutions and discourse*. *Journal of Political Ecology*, 22(1), 164–182. <https://doi.org/10.2458/v22i1.21083>

Brockington, D. (2002). *Fortress conservation: The preservation of the Mkomazi Game Reserve*. Indiana University Press.

Brockington, D. (2004). *Community conservation, inequality and injustice: Myths of power in protected area management*. *Conservation and Society*, 2(2), 411-432.

Büscher, B., & Fletcher, R. (2019). Towards convivial conservation. *Conservation and Society*, 17(3), 283-296. https://doi.org/10.4103/cs.cs_19_75

Callon, M. (1986). Éléments pour une sociologie de la traduction: La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc.

Consiglio federale svizzero. (2024). *Il Consiglio federale avvia la consultazione sulla revisione dell'ordinanza sulla caccia*. Consulté le 13 mars 2025, à l'adresse <https://www.news.admin.ch/it/nsb?id=100533>

Council of Europe. (1979). *Convention on the Conservation of European Wildlife and Natural Habitats (Bern Convention)*. European Treaty Series, No. 104. Berne, 19 septembre 1979.

Creti, I., Chezel, E., Mounet, C., Baud, D., & Dusseux, P. (2022). Territorialiser la question des loups par les pratiques agri-alimentaires: Une enquête sur les relations biodiversité et alimentation en Belledonne. *Revue de géographie alpine*, 110(2). <https://doi.org/10.4000/rga.10634>

Département du Jura. (s.d.). *Animaux de rente*. Jura.ch. Consulté le 18 novembre 2025, à l'adresse <https://www.jura.ch/fr/Autorites/Administration/DES/SCAV/Section-affaires-veterinaires/Protection-des-animaux/Animaux-de-rente/Animaux-de-rente.html>

Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.

Ellis, C. (2004). *The ethnographic I: A methodological novel about autoethnography*. Bloomsbury Academic.

Figari, H., & Ketil, S. (2011). Social representations of the wolf. *Journal of Environmental Psychology*, 31(3), 262-271.

Flick, U. (2009). *An introduction to qualitative research* (4th ed.). London, UK: Sage Publications.

Galloni D'Istria, C. (2024). Qui a peur du « Grand méchant loup »? À propos des représentations du loup dans les Alpes franco-suissees. *Revue de géographie alpine*, 112(1), 45-67.

Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Chicago: Aldine.

Groupe Loup Suisse. (2025) L'histoire du loup en Suisse. Consulté le 13 mars 2025, à l'adresse <https://www.gruppe-wolf.ch/fr/Histoire.htm>

Groupe Loup Suisse. (2025). *Protection des troupeaux – Soutien*. Consulté le 13 mars 2025, sur <https://www.gruppe-wolf.ch/fr/Protection-de-troupeaux/Soutien.htm>

Haller, T., Acciaioli, G., & Rist, S. (2016). Constitutionality: Conditions for crafting local ownership of institution-building processes. *Society & Natural Resources*, 29(1), 68-87. <https://doi.org/10.1080/08941920.2015.1041661>

Hayano, D. M. (1979). Auto-ethnography: Paradigms, problems, and prospects. *Human Organization*, 38(1), 99-104.

Iordăchescu, G. (2022). Convivial conservation prospects in Europe—From wilderness protection to reclaiming the commons. *Conservation and Society*, 20(2), 156-166. https://doi.org/10.4103/cs.cs_35_21

Jørgensen, D. (2015). *Rethinking rewilding*. *Geoforum*, 65, 482-488. <https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2014.11.016>

Jürgens, U. M., Grinko, M., Szameitat, A., Hieber, L., Fischbach, R., & Hunziker, M. (2023). Managing wolves is managing narratives: Views of wolves and nature shape people's proposals for navigating human-wolf relations. *Human Ecology*, 51(1), 35-57. <https://doi.org/10.1007/s10745-022-00366-w>

Kiwango, W. A., Komakech, H. C., Tarimo, T. M. C., & Martz, L. (2018). Levels of community participation and satisfaction with decentralized wildlife management in Idodi-Pawaga Wildlife Management Area, Tanzania. *International Journal of Sustainable Development & World Ecology*, 25(3), 238-248. <https://doi.org/10.1080/13504509.2017.1378750>

KORA. (2025). *Distribuzione del lupo in Europa*. Consulté le 13 mars 2025, à l'adresse <https://www.kora.ch/it/specie/lupo/distribuzione>

KORA. (2025). *Wolves and cattle*. Fondazione KORA. Consulté le 13 mars 2025, à l'adresse https://www.kora.ch/fr/projets/loup/wolves-and-cattle?utm_source=chatgpt.com

Larousse. (2025). *Anthropocène*. Consulté le 14 mai 2025, à l'adresse <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/anthropoc%C3%A8ne/10911042>

Legewie, H. (1994). Globalauswertung von Dokumenten. In A. Böhm, T. Muhr, & A. Mengel (Eds.), *Texte verstehen: Konzepte, Methoden, Werkzeuge* (pp. 100–114). Konstanz: Universitätsverlag.

Lerosier, T. (2017). Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*: Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2015, 800 pages. *Questions de communication*, 31, 555-557. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11371>

Li, T. (2007). Practices of assemblage and community forest management. *Economy and Society*, 36(2), 263-293. <https://doi.org/10.1080/03085140701254308>

Mack, A., Dupont, B., & Keller, C. (2024). *Impact administratif des paiements directs sur le travail agricole en Suisse*. Zurich: Swiss Agricultural Research Institute.

Marris, E. (2011). *Rambunctious garden: Saving nature in a post-wild world*. New York: Bloomsbury.

Martin, J. V. (2021). Peace in the valley? Qualitative insights on collaborative coexistence from the Wood River Wolf Project. *Conservation Science and Practice*, 3(3), e197. <https://doi.org/10.1111/csp2.197>

McInturff, A., Cannon, C. E. B., Alagona, P. S., & Pellow, D. N. (2021). Meeting at the crossroads. *Elementa: Science of the Anthropocene*, 9(1), 00172. <https://doi.org/10.1525/elementa.2020.00172>

OFEV. (2007). *Plan Loup : Plan de gestion du loup en Suisse* (G162-0972). Département fédéral de l'environnement, des transports, de l'énergie et de la communication

OFEV. (2016). *Ordonnance sur la chasse (OChP) et Plan Loup*. Office fédéral de l'environnement, Berne.

Office fédéral de l'environnement (OFEV). (2024). *Biodiversité: en bref*. Consulté le 14 mai 2025, à l'adresse <https://www.bafu.admin.ch/bafu/fr/home/themes/biodiversite/en-bref.html>

Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain: Sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, 1, 71-109. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>

OPPAL. (2025). *Accueil*. Consulté le 07 avril 2025, à l'adresse <https://oppal.ch/>

OPPAL. (2025). *L'Equipe*. Consulté le 07 avril 2025, à l'adresse <https://oppal.ch/a-propos/equipe/>

OPPAL. (2025). *L'Organisation*. Consulté le 07 avril 2025, à l'adresse <https://oppal.ch/a-propos/>

OPPAL. (2025). *Programmes*. Consulté le 07 avril 2025, à l'adresse <https://oppal.ch/programmes/>

Parco Nazionale dello Stelvio. (2021). *Rapporti preda-predatore e cascate trofiche*. Consulté le 14 juillet 2025, à l'adresse <https://lombardia.stelviopark.it/portfolio/items/rapporti-preda-predatore-e-cascate-trofiche/>

Pasturs Voluntaris. (2025). *Programme Pasturs Voluntaris: Soutien aux éleveurs et protection du bétail*. Consulté le 14 juillet 2025, à l'adresse <https://www.pastursvoluntaris.org>

Pro Natura. (2021). *Le loup, une chance à saisir*. Consulté le 13 mars 2025, à l'adresse <https://www.pronatura.ch/fr/2021/le-loup-une-chance-saisir>

ProNatura. (2024). *Attaques de loups sur le bétail en Suisse : statistiques 2024*. Consulté le 13 mars 2025, à l'adresse <https://www.pronatura.ch/fr/>

Saldaña, J. (2012). *The coding manual for qualitative researchers*. London, UK: Sage Publications.

swissinfo.ch. (2024). *Avec le loup, ce sont 365 jours de peur*. Consulté le 12 février 2025, à l'adresse <https://www.swissinfo.ch>

swissinfo.ch. (2024). *Contrôles agricoles et charge bureaucratique en Suisse*. Swissinfo.ch. Consulté le 21 octobre 2025, sur <https://www.swissinfo.ch>

Toncheva, S., Fletcher, R., & Turnhout, E. (2022). Convivial conservation from the bottom up: Human-bear cohabitation in the Rodopi Mountains of Bulgaria. *Conservation and Society*, 20(2), 124-135. https://doi.org/10.4103/cs.cs_208_20

WWF. (2025). *Programme Entre Chien et Loup*. WWF France. Consulté le 20 septembre 2025 <https://www.wwf.fr/projets/entre-chien-et-loup>

Zscheischler, J., & Friedrich, J. (2022). The wolf (*Canis lupus*) as a symbol of an urban-rural divide? Results from a media discourse analysis on the human-wolf conflict in Germany. *Environmental Management*, 70(6), 1051-1065. <https://doi.org/10.1007/s00267-022-01719-3>

Utilisation de l'IA :

- Chat GPT : Utilisation ponctuelle comme outil de soutien rédactionnel : principalement pour reformuler certaines phrases afin d'éviter toute faute de langue et améliorer la clarté et le style.
- DeepL : traduction italien-français
- NotebookLM : appui à la lecture d'articles scientifiques, principalement afin de faire une sélection des articles pertinentes à lire pour les intégrer dans la recherche

Déclaration sur l'honneur*

Par la présente, j'affirme avoir pris connaissance des documents d'information et de prévention du plagiat émis par l'Université de Neuchâtel et m'être renseigné-e correctement sur les techniques de citation.

J'atteste par ailleurs que le travail rendu est le fruit de ma réflexion personnelle et a été rédigé de manière autonome.

Je certifie que toute formulation, idée, recherche, raisonnement, analyse ou autre création empruntée à un tiers est correctement et consciencieusement mentionnée comme telle, de manière claire et transparente, de sorte que la source en soit immédiatement reconnaissable, dans le respect des droits d'auteur et des techniques de citations.

Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source ou de ne pas la citer clairement, correctement et complètement est constitutif de plagiat.

Je prends note que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat (pouvant aller jusqu'au renvoi de l'université).

Je suis informé-e qu'en cas de plagiat, le dossier sera automatiquement transmis au rectorat.

Au vu de ce qui précède, **je déclare sur l'honneur ne pas avoir eu recours au plagiat ou à toute autre forme de fraude.**

Nom: Martinetti

Prénom: Elis

Cursus: Sciences sociales
pillier anthropologie

Faculté d'inscription:
Lettres et sciences humaines

Lieu et date:

Neuchâtel, 23.12.2025

Signature:

Elis Martinetti

Ce formulaire doit être dûment rempli par tout étudiant ou toute étudiante rédigeant un travail substantiel (notamment un mémoire de bachelor ou de master) ou une thèse de doctorat. Il doit accompagner chaque travail remis au professeur ou à la professeure.

* Formulaire largement inspiré de la Directive de la direction 0.3 bis, intitulée Formulaire Code de déontologie en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses, de l'Université de Lausanne, du 23 avril 2007 et adapté aux besoins de l'Université de Neuchâtel.